

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Un vautour au pied du lit

David McNeil

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAVID McNEIL

UN VAUTOUR AU PIED DU LIT

récit

nrf

GALLIMARD

DAVID McNEIL

UN VAUTOUR
AU PIED DU LIT

récit

nrf

GALLIMARD

C'est à Potsdamer Strasse, dans l'ancien Berlin-Est, qu'ils ont dû trouver le mobilier militaire qui garnit la chambre où j'ouvre d'abord une paupière, puis une autre, les refermant aussitôt : il vaut parfois mieux retourner dans le rêve qu'on vient de quitter plutôt que d'affronter de façon trop brutale cette réalité que redoutent tous les cœurs piétinés, et traîner tant qu'on peut, la joue lovée contre son oreiller, s'enroulant dans cette tresse faite de bouts de draps et de coins d'édredon qui le matin est seule à pouvoir vous reconforter quand vous avez passé l'âge non seulement d'avoir encore une maman mais aussi d'avoir une amoureuse.

Le lit dans lequel je me réveille n'est pas le mien. Il est bien trop haut, bien trop droit, trop étroit, avec des pieds en tubes de métal peints en gris, en ce gris passe-partout, entre gris souris et ciel de novembre, plus clair que celui des navires de guerre, mais plus foncé que ceux des flanelles à la mode au temps où ces bateaux se faisaient la guerre. Des gens pensent qu'il n'y a qu'un seul gris, il y en a des milliers, et de toutes les nuances. Celui dont je parle est universel : c'est ce gris qui annonce la tristesse, sinon le malheur, ce gris de garde à vue, des casiers de vestiaires et des tables de nuit dans les pensionnats, qui pour moi aujourd'hui est celui d'un lieu que je ne connais pas et sur lequel, ce matin, j'ouvre les yeux. Ce n'est pas celui d'une infirmerie ni d'un dispensaire. Peut-être est-ce celui d'un hôpital ou encore d'un asile, j'ai déjà fait trop de séjours dans de tels endroits, ces endroits étranges où on sent qu'un peu partout traînent des âmes, comme celles que Gogol appelait des « âmes mortes ».

Voilà qu'une jeune femme me réveille bruyamment vers cinq heures du matin, cognant son chariot aux encoignures des portes dans le son infernal du clac-clac que font ces sabots suédois que, Dieu sait pourquoi, portent toutes les filles qui travaillent dans les hôpitaux

d'Aberdeen à Lambaréné, mais ce « clac-clac » me rassure, je suis bien dans un hôpital, non pas dans un asile, dans les asiles les aides-soignants portent des espadrilles à semelles de corde, qui leur permettent d'approcher en silence les malades pour leur passer de force une camisole. Si je n'aime pas trop les hôpitaux, je crains vraiment les asiles. Une fois qu'on vous y admet, souvent à la demande même de votre famille, il est très difficile d'en sortir, j'ai croisé de jeunes gens, des jeunes femmes aussi, assommés jour après jour par des tranquillisants, des gamins et des filles peut-être un peu trop fragiles, à l'étroit dans nos trois dimensions, dont les proches se débarrassent, les faisant interner assez facilement.

Déjà enfant, dans mon pensionnat, quand à l'aube, après l'épouvantable sirène qui nous réveillait dès sept heures du matin, on devait se lever, se laver à l'eau froide, s'habiller pour descendre au rassemblement et hisser les couleurs, debout au garde-à-vous, même sous la pluie et surtout sous la neige, je redoutais d'entendre mon nom dans la liste des garçons qui devaient alors se rendre à l'infirmerie, ce qui signifiait vaccin ou rappel de BCG, en tout cas souffrance. Quand c'était mon tour, résigné, je me laissais piquer le bras ou l'épaule en m'enfonçant un ongle dans la paume d'une main, pour détourner la douleur, chantant dans ma tête l'air le plus stupide possible, comme le *Ta-ra-ra Boum-de-ay* de la Belle Époque que ma grand-mère Ruel entonnait joyeusement pour me consoler quand, enfant, je me blessais en jouant dans son petit jardin de Broomfield, en Essex, où ma sœur et moi passions toutes nos vacances d'été.

On imagine mal le soulagement que peut vous apporter un refrain idiot quand on vous pique le bras ou l'épaule. Lorsqu'on me fraise une molaire, me remboîte les phalanges après un coup de poing mal donné, me craque les vertèbres sur la pente d'une piste de ski, je plante toujours un ongle dans une de mes mains, mais, au lieu de chanter *Vingt kilomètres à pied* ou *Ta-ra-ra Boum-de-ay*, je me joue dans la tête *That's Amore*, une petite merveille qu'on décline sur trois temps, les chants binaires sont destinés aux musiques militaires, la marche au pas cadencé est toujours binaire, alors la musique doit l'être aussi. Et ça donne des marches comme celles de Souza, l'inventeur du souzaphone, mot qui au Scrabble peut rapporter gros,

placé sur une case « mot compte triple », et qui désigne cet instrument à vent, très proche de l'hélicon, qu'on voit au bout des fanfares, et qui ressemble à une oreille d'éléphant blanc : *That's Amore* est une ballade un peu sottie dont je me souviens depuis que j'ai perdu ma première dent de lait, et qui commence comme ceci :

When the moon hits your eye
Like a big pizza-pie
That's amore...

Pourquoi donc toutes les choses douloureuses doivent-elles avoir lieu si tôt ? Les dialyses, les prises de sang, et les fibroscopies, les actes chirurgicaux comme les exécutions, heureusement disparues chez nous depuis quelque temps, mais j'imagine qu'il n'y a pas si longtemps les bourreaux, après avoir monté leur guillotine et en avoir savonné les glissières, après avoir déclenché la lame et tranché, à la place d'une tête, un chou en hiver, une pastèque en été, partaient se soûler au bistrot en face, attendant les voitures qui arrivaient à l'aube, d'abord sans doute celle du juge, puis celle du procureur, et enfin les taxis des avocats. Quant aux proches du condamné, ils venaient pour la plupart en bus ou en métro, les assassins faisaient rarement partie des gens dont les familles, à l'époque, possédaient des autos ou prenaient des taxis. Les gardiens détestaient ça, amener au tranchoir un gars qu'ils avaient côtoyé pendant des semaines, parfois pendant des mois, se disant que, tant qu'à faire, on aurait pu au moins le laisser dormir et lui couper la tête à l'heure de son choix. Mais non, les guillotineurs comme les chirurgiens ne travaillent jamais qu'au lever du jour. On ne sait pas pourquoi, mais tout doit se passer à l'aube. La seule raison sérieuse qu'on puisse avancer c'est que, tôt le matin, on a des chances de voir les chirurgiens, contrairement aux bourreaux, un peu moins torchés qu'à sept heures du soir.

Si Napoléon a dit un jour que l'avenir appartenait aux gens qui se lèvent tôt, tout le monde sait depuis longtemps que l'avenir appartient aux gens qui font *travailler les gens qui se lèvent tôt*. À part les « hommes de l'art », bien des gens sortent de leur lit au chant du coq alors que personne ne le leur demande, quand tant d'autres n'ont pas le choix, comme les aiguilleurs du ciel, les pilotes de ligne, les moines trappistes et les douaniers volants. Comme aussi ces jolies jeunes

femmes que j'ai souvent croisées en revenant chez moi tard la nuit, après un spectacle, quand la caisse de ma guitare me semblait beaucoup plus lourde qu'en partant au matin, ces filles qui se pomponnent dès l'aube et sortent de chez elle en jupes trop courtes et trop jolies dentelles, guettant au coin des rues des quartiers élégants les messieurs qui essaient de se consoler de leurs nuits banales en les amenant au niveau - 4 d'un parking sordide avant d'aller s'embêter au bureau où ils passent leur vie à embêter les autres.

Aragon, capable d'écrire le soir un cahier de vers sublimes après avoir aligné le matin une page d'inepties dans *L'Humanité*, a sous-titré un de ses recueils « Poèmes du temps qui *ne passe pas* ». Et c'est vrai que quand on est seul, allongé sur la couche en béton d'une cellule, ou bien là, comme moi aujourd'hui, sur un lit d'hôpital, une minute peut paraître une éternité. Alors on laisse son esprit vagabonder, en regardant peut-être une petite fissure ou une vague tache au plafond, on voyage, on dérive, passant en une seconde d'une idée à une autre, grimpant de marche en marche dans l'étrange escalier qu'emprunte notre imaginaire. Le point de départ et celui d'arrivée sont souvent si éloignés qu'on a bien du mal à retracer à l'envers le fil de ses pensées. Un peu comme la comptine des cours de récré qui commençait par « Marabout, bout d'ficelle », très difficile à répéter en sens inverse.

Partant de nulle part, de cette petite fissure qui peut devenir le cours de l'Orénoque, de cette vague tache au plafond qui deviendra peut-être l'île au trésor, personne ne peut suivre ces enchaînements soudains, aucune main sur aucun clavier, aucune voix dans aucun magnétophone ne peut aller plus vite que la fulgurance de nos pensées dans ces moments-là,

Maintenant je m'en souviens : je suis arrivé ici hier, en fin d'après-midi. Pauline m'a déposé en voiture vers cinq heures, j'avais sous le bras mon petit sac de voyage, celui que Domino, l'amoureuse de Renaud, mon Renard, m'avait offert pour mon anniversaire. J'y avais fourré, en plus de mes affaires de toilette, le pyjama et la robe de chambre imposés par le règlement de l'établissement qui allait m'accueillir et qu'alors en urgence j'avais été m'acheter avenue Victor-Hugo dans une de ces boutiques qui vendent des articles pour célibataires, des foulards en soie, des peignes en écaille et des mules

en chevreau, toute cette sorte d'articles qui font qu'un homme seul, achetant ce genre de choses, risque fort de le rester longtemps.

Si je n'ai rien de tout ça dans mes placards, c'est que je n'aime ni chausser des chaussons ni enfiler des pantoufles, je n'enfile jamais des mules, je ne porte pas de shorts, même en Israël. Chez moi je marche pieds nus comme les Japonais, et comme eux je n'aime porter ni des pyjamas ni des robes de chambre, je vis nu ou en kimono. Mais au fond le pire pour moi serait de devoir passer un de ces peignoirs blancs en tissu-éponge que portent tous ces gens plus vilains les uns que les autres dans ces établissements de thalasso où essaie de me traîner ma belle, où on déjeune d'un demi-pamplemousse, dînant de l'autre moitié le soir, accompagné du tiers de la bouteille d'eau à votre nom qu'on vous a proposée le matin après votre bain d'algues, avant le bain de boue, quand vous avez, dans les couloirs, croisé le triste défilé de vieux enfants punis.

Je me souviens avec émotion des nuisettes et des *baby dolls*, des déshabillés que les femmes portaient il y a moins d'un demi-siècle, révélant à peine quelques formes floues, mais je ne supporte pas plus les peignoirs que les chemises de nuit, qu'elles soient en coton, en flanelle ou, pire, en pilou, et ça même au mois de janvier dans le plus mal chauffé des refuges de Haute-Savoie, des igloos du Spitzberg ou des yourtes de Mongolie, que j'avoue ne pas fréquenter souvent. J'ai toujours aimé que mes mignonnes, quand elles voulaient bien que je m'allonge près d'elles, soient nues contre ma peau, même si je sais bien qu'elle ressemble chaque jour un peu plus à du vieux parchemin. Une triste mode s'installe : les filles dans les films font l'amour sans ôter leur tee-shirt, alors qu'il y a dix ans elles étaient si fières d'exhiber leur poitrine, en Technicolor, CinémaScope et Panavision, la faisant danser à la cadence qu'imprimaient leurs reins jusqu'aux sommiers des lits, assises, triomphantes et à califourchon, sur un acteur soumis, sans doute ravi de l'être, belles et dignes descendantes de la grande Zénobie, reine et souveraine de l'empire de Palmyre.

Nous voilà aujourd'hui revenus aux années pudibondes, à ces temps où, après une nuit torride, Doris Day se levait le matin, vêtue de la chemise de Rock Hudson boutonnée jusqu'au cou. Petites sœurs, un oukase est tombé. Décidé par les rédactrices de ces magazines censés vous défendre et vous représenter. De grâce, ne les écoutez pas, ne suivez pas trop les modes, elles sont parfois pernicieuses.

La responsable de tout ça, c'est Lilly. Lilly, cette jeune femme des cavernes qui la première, il y a je ne sais combien de millénaires, a un jour planté une plume de pigeon dans ses cheveux-chiffons. Voyant que les hommes, revenant de la chasse, n'avaient d'yeux que pour elle, ses copines jalouses l'ont bien sûr imitée. Alors le lendemain Lilly, maligne, a remplacé la plume grise du pigeon par la plume rouge d'un ara. Dès le jour d'après, évidemment, toutes les filles des cavernes, un peu moins futées, mais futées quand même, avaient elles aussi des plumes rouges plantées dans leurs cheveux-chiffons : voilà que Lilly venait d'inventer la mode.

Moi aussi j'aime la mode, comme tous ceux qui aiment la vie. Mais la mode que j'aime est celle de la rue, spontanée, j'aime quand Bardot porte une robe en vichy un dimanche et que le lundi toutes les filles s'en cousent une sur la machine Singer de leur maman, j'aime quand les gamines nouent autour du cou de leur labrador un bandana rouge en hommage au Renard, et aussi le tee-shirt de James Dean dans *La Fureur de vivre*, le blouson de Brando dans *L'Équipée sauvage*, j'aime la mode des gamines des rues de Naples, des dancings où se retrouvent les « sapeurs » de Dakar ou d'Abidjan, celle des favelas, pas celle des gens qui, dans les rues de Cuba, font défiler des mannequins portant des vêtements valant mille fois plus que ce que les habitants de l'île pourraient gagner en travaillant toute une vie, pourquoi ne pas alors organiser la finale d'un concours gastronomique dans un désert du Darfour.

Mes idées, peu à peu, se font plus nettes. Je devais sans doute être un peu ivre en arrivant ici, ce n'est pas impossible, je buvais un peu trop à l'époque, mais je me rappelle qu'on m'avait inscrit, qu'on m'avait installé et couché alors que je n'avais pas sommeil, qu'on avait rangé mes vêtements dans un placard mural, m'informant en partant que le plateau-repas du dîner serait servi à six heures trente. Six heures trente, j'avais trouvé ça bien tôt, c'est l'heure à laquelle, en général, je finis de déjeuner. Je n'aime pas le matin. Le matin je suis presque autiste. Je ne parle à personne, je n'ouvre pas la porte de ma maison et je ne réponds jamais au téléphone. J'allume la télé et commence à zapper, regardant les émissions les plus sottes possibles, les jeux lamentables et les infos en boucle, aussi les chaînes de

téléachat où on voit un type à la mine avenante, flanqué d'une bimbo au sourire figé, vanter les mérites d'un de ces mixeurs-moissonneurs-batteurs qui encombreront après deux usages les placards du haut de toutes les cuisines sur tous les continents.

Je préfère la nuit. Quand le soir tombe je commence à revivre, comme un semi-vampire qui vers sept heures du soir sort enfin de sa crypte. J'aime alors marcher dans les rues des grandes villes comme New York ou Tokyo, j'aime monter prendre un verre sur les toits-terrasses des grands hôtels, voir s'allumer les enseignes au néon dont souvent je ne comprends pas le sens, pendant que s'estompent peu à peu les angles des rues et les coins des gratte-ciel. L'été, j'aime aussi, dans ma maison de Ramatuelle, admirer la colline en face de chez moi, quand les feuilles des chênes verts s'ombrant lentement et commencent à ressembler à d'immenses Cézanne, alors j'écoute Miles Davis jouer *Birth of the Cool*, ou bien Chet Baker, ce diable à la gueule d'ange que j'ai croisé un jour à Bruxelles dans les coulisses du Blue Note, une boîte de jazz de la Galerie des Princes, avatar de celle du Village à New York, où j'allais quand j'avais seize ans, on me laissait entrer malgré mon jeune âge, et même n'ayant pas un sou, ce qui est impossible dans le monde des boîtes de nuit, mais le monde du jazz est tout autre, j'y ai toujours trouvé des gens bienveillants, qui, bien que je ne sois pas encore musicien, m'ont pris sous leur aile, Mezz Mezzrow, Steve Lacy ou Toots Thielemans, avec lequel, plus tard, je n'ai joué qu'une ou deux fois, mais ces « une ou deux fois » ont été de grands moments, le vieux brigand est mort, parti rejoindre ce que Louis Armstrong avait nommé, aux funérailles de King Oliver, « *the all-stars big band among a big band of stars* ».

J'attends qu'apparaisse une lune rousse, qu'elle illumine le ciel du mois d'août, qu'elle s'entoure peu à peu de milliers d'étoiles, la première à apparaître étant pour moi Vénus, j'aime bien le penser, même si c'est peut-être Mars, je ne connais rien à la voûte céleste, aux supernovas, l'infini me fait peur, même si, pour me rassurer, certains m'expliquent que l'espace est courbe, ça ne m'empêche pas de me demander ce qu'il peut bien y avoir derrière la courbe, j'ai beaucoup de mal à m'imaginer le néant. J'aime aussi penser que, si rien ne peut dépasser la vitesse de la lumière, les ondes pourraient traverser cet infini fini, puisque incurvé, et véhiculer nos intelligences à travers cet univers qu'on nous dit cintré, et pourquoi pas nos images, ou encore

nos émotions, quelle importance d'être physiquement présents, l'idée est depuis longtemps devenue obsolète, moi j'aime à penser que les petits-enfants de mes petits-enfants pourraient avoir une idylle avec quelqu'un dans une autre galaxie, des couples se rencontrent déjà et s'aiment par Internet, s'envoient des messages ou se filment même nus, des gens qui se désirent aux quatre coins du monde, alors pourquoi ne pas étendre tout cela à toutes nos perceptions et à travers l'univers, mais il faut s'attendre à être choqué de voir pour la première fois une Sirusienne, même charmante et toute déshabillée, et puis aussi de savoir que, si le grand Albert avait raison, à l'instant où on recevrait l'image de la belle de Sirius, elle aurait vieilli d'un petit million d'années.

Avec le peu de place qu'on occupe dans l'espace et le pas grand-chose qu'on occupe dans le temps, quand je pense à l'espace-temps, je suis pris de vertige, doublement agoraphobe, mais j'aime tant regarder le soleil sombrer dans la mer des Antilles, à gauche de l'île martyre de Montserrat, quand Charlie Wood et moi guettons le rayon vert, assis sur la plage de Grande-Anse, à Deshaies, en Guadeloupe, ce fameux rayon vert qu'on attend chaque hiver depuis une bonne trentaine d'années et qu'on ne verra sans doute jamais, mais quelle importance, là aussi, attendre l'improbable avec un ami est sans doute plus important que de voir arriver l'improbable.

Dès que les infirmières m'avaient laissé seul, après avoir rangé mes affaires dans le placard mural, j'avais rapidement passé une chemise et un pantalon, enfilé ma veste et chaussé mes mocassins sans mettre de chaussettes, il fallait faire vite. Je m'étais alors discrètement glissé dans le monte-charge, attendant que les réceptionnistes à la porte d'entrée soient trop occupées pour me voir passer, sinon elles m'auraient aussitôt renvoyé dans ma chambre, je ne supporte pas d'être enfermé. Si je suis agoraphobe quand je pense à l'Espace, sur Terre c'est tout le contraire, je n'aime pas le confinement, je déteste les lieux clos, les cabines de scanner, les salons privés dans les restaurants, aussi les téléphériques et les ascenseurs, comme ceux qui vous mènent au dernier étage de l'Empire State Building, visite obligée à laquelle j'ai souvent dû me soumettre quand des copains venaient pour la première fois à New York, où j'allais souvent quand mon fils y étudiait le cinéma, et qu'ils me demandaient de les y emmener, quand je n'ai pas le choix je serre les poings et je ferme les yeux, mais ça demande vraiment une grande maîtrise de soi.

J'étais attendu ce jour-là au sous-sol de la clinique, sortant par le parking, qui, comme souvent à l'époque, n'était pas surveillé, et, quand ils le sont, personne ne regarde les écrans et tout ce que filment les caméras, sinon ils en verraient de belles. Si je voulais filer ce n'était bien sûr pas pour fuir la fibroscopie prévue le lendemain, je voulais seulement, pour remonter un peu mon moral, m'acheter peut-être un flacon de brandy, une flasque de vodka, quelque chose, j'aurais pu prévoir, mais dans les hôpitaux l'alcool est prohibé, on fouille les bagages des nouveaux arrivants, les cerbères passent après chaque visiteur que vous recevez, mais les gens dépendants trouvent toujours d'autres ruses, et avec toujours une longueur d'avance,

comme tous les faussaires et comme tous les brigands.

Alentour j'avais cherché en vain un magasin, une épicerie ouverte, de celles qu'on appelle au Québec un « dépanneur » et à Paris un « Arabe du coin », ce qui évidemment vexa les Berbères qui, dans la capitale, tiennent ces commerces et viennent pratiquement tous de Djerba, comme jadis les « Vins et charbon » venaient tous du Cantal ou de l'Aveyron. Mais j'étais à Neuilly. Et à Neuilly les épiceries sont rares, même les épiceries berbères. Neuilly c'est un peu comme Los Angeles où la moindre boutique est à trois kilomètres, s'il vous manque un œuf, du sel ou un citron, et si vous n'avez le téléphone ni d'un Hédiard ni d'un Fauchon livrant à domicile, prenez votre auto ou bien laissez tomber : si vous y allez à pied et que passe une patrouille, vous risquez d'être pris pour un maraudeur, et, comme vous n'alliez chercher qu'un œuf, du sel ou un citron, vous êtes en tee-shirt et n'avez pas pensé à prendre vos papiers d'identité, et là c'est trois heures au poste, photo de face et de profil, fouille au corps, menottes et fichier fédéral, désormais, à tous vos passages aux aéroports, et dans tout le pays, vous serez contrôlé, interrogé longuement dans un bureau sinistre, sous une lampe dirigée sur vous comme dans un vieux polar au 36 quai des Orfèvres. On vous demandera le nom, le prénom de votre arrière-grand-père et son lieu de naissance, on vous posera même quelques questions aussi aberrantes qu'« Avez-vous l'intention d'attenter à la vie du président des États-Unis », des petits malins, très souvent français, croyant à une plaisanterie, répondent par une boutade, quelque chose comme : « Si c'était mon intention, pensez-vous que je vous le dirais ? » Là ils se retrouvent menottés, embarqués dans un fourgon blindé vers une prison du Bronx ou, pire, à Guantánamo, depuis le « 11 septembre » les douaniers, les policiers, les militaires et les hommes de la sécurité dans les aéroports n'ont plus beaucoup d'humour, on les comprend.

Constatant qu'il n'y avait pas le moindre « dépanneur » ni bar en vue où pouvoir acheter trois canettes de bière, j'étais entré dans un restaurant chic, de ceux qui proposent des menus compliqués sur des tables nappées, où les verres et les couverts sont alignés au cordeau, couverts dont les gens, à peine attablés, s'empressent de bousiller l'ordonnance, sous le regard furieux des garçons de salle qui viennent de passer la moitié de la matinée à aligner tout ça. Le genre d'établissement à l'ambiance feutrée, avec maître d'hôtel, serveurs en

tablier, et surtout, devant la porte, un faux marin breton en sarrau, gelé derrière son banc d'huîtres. Le genre d'endroit où un type pas vraiment bien habillé et surtout sans chaussettes détonne un peu. Alors, pour éviter tout scandale, on m'avait très vite vendu une bouteille de brouilly et j'avais regagné ma chambrette, faisant le chemin inverse, parking et ascenseur. Mais les dames de l'accueil, les mêmes que celles en faction à mon arrivée, m'avaient vu sortir du monte-charge et me regardaient, consternées, j'avais très vite coupé court à toute supposition, assurant que j'étais le frère du type qui venait d'arriver et attendait pour demain une fibroscopie. Voyant qu'effectivement j'avais le même visage et la même allure que l'homme qu'elles avaient vu passer à peine une heure plus tôt, elles s'étaient sans doute dit que j'étais son jumeau, et que, si je portais les mêmes vêtements, c'était souvent le cas chez les frères monozygotes, même adultes, et puis, bon sang, elles n'avaient pas suivi des cours de formation paramédicale pour rien. L'une d'elles, soulagée de ne pas être victime d'une hallucination collective, m'avait alors lâché :

« Allez-y, c'est à gauche dans le couloir, mais les visites finissent dans moins d'une demi-heure...

— Merci, ne vous en faites pas, je serai parti avant... »

J'étais arrivé dans ma chambre et j'avais rapidement remis mon pyjama. J'ai cherché un endroit pour cacher la bouteille, mais les infirmières, comme on sait, fouillent les chambres après chaque visite, et, comme j'étais censé recevoir mon jumeau, je me suis souvenu d'un film où un trafiquant cubain cachait un sachet en plastique rempli d'héroïne dans la chasse d'eau des toilettes d'un hôtel de Miami, j'ai alors dévissé le bouton de la tirette et soulevé le couvercle en porcelaine, j'ai placé ma bouteille sous le flotteur et refermé le tout, cette cachette était imparable, peu de gens savent comment démonter une chasse d'eau, alors c'était parfait, et en plus ma bouteille allait être à bonne température, d'après Bernard Pivot, fin connaisseur, le beaujolais doit être servi subtilement rafraîchi.

Alors j'ai rallumé la télé. Sur la chaîne intérieure de la clinique, ils proposaient un épisode de *Derrick*, cette série bavaroise tournée en petit format sur pellicule Orwo, une pellicule bon marché venue d'Allemagne de l'Est, à dominantes vertes, impossibles à corriger, même avec tous les filtres occidentaux les plus sophistiqués. Depuis on a découvert que Horst Tappert, l'acteur qui jouait le rôle principal,

avait fait partie de la Waffen SS, alors, un peu trop tard, le monde entier a boycotté le feuilleton, au grand regret des retraités, des malades et des grabataires, c'était la seule série qu'ils parvenaient à comprendre, les feuilletons anglais sont trop compliqués, les séries américaines, bien que plus simples, sont montées sur un rythme trop rapide, chez Derrick, tout était calme : les inspecteurs, prenant en chasse des voyous démarrant en trombe, montaient calmement dans leur berline et vérifiaient qu'ils avaient bien bouclé leurs ceintures avant de se lancer à leur poursuite, tout en respectant bien sûr les feux rouges et les limitations de vitesse.

Je déteste, je l'ai dit, être confiné. Si parfois j'ai besoin d'être seul pour écrire, dessiner ou jouer de la guitare, j'aime savoir qu'à tout moment je peux mettre un manteau, un foulard, un chapeau, et sortir dans la rue, trouver un café ou un bar ouvert, voir des gens, même bizarres, mais parfois on aime bien voir des gens bizarres, ceux qu'on ne rencontre que tard la nuit dans les cafés et les bars, ces gens qui tous ont une histoire, quand on n'a pas une histoire on ne traîne pas la nuit. Là, si on est disponible, on croise toutes sortes de personnages, des gens souvent touchants, des poètes, des escrocs, des bavards, des taiseux, comme de faux taciturnes, qui cachent leur bêtise sous un silence habile, mais, la nuit, on accepte toutes les impostures, tous les barons déchus, les marquises de nulle part, mais de zinc en zinc, de comptoir en comptoir, même sans se parler, on sait qu'on fait partie de la même famille, comme Blondin, comme Prévert, Nougaro ou Bohringer, cette famille d'aristocrates titubants, qui sont les princes de la nuit de toutes les villes du monde.

Je redoutais bien sûr cette fibroscopie. J'en avais déjà subi une à l'Hôtel-Dieu, et ç'avait été très douloureux. On m'avait saucissonné sur un vieux fauteuil tendu du premier skaï disponible en France après la dernière guerre, en 85 ces interventions étaient encore considérées comme des actes plus ou moins paramédicaux, la France est sans doute le pays où la recherche et la chirurgie sont les plus avancées, mais les médecins censés appliquer ces découvertes ont du mal à accepter la moindre innovation, suivant à la lettre ce qu'ils ont appris vingt ou trente ans plus tôt à l'école de médecine, alors tout ce qu'ils pratiquent est déjà dépassé, comment expliquer à ces gens souvent intelligents que c'est comme faire du vélo, si on n'avance pas, on

tombe, leur dire qu'il faut anticiper, qu'on joue au tennis, qu'on soit pilote de course ou musicien, concierge ou cuisinier, quand on pense au présent, c'est déjà du passé, et comme disait le général Bigeard : « Être à l'heure, c'est déjà être en retard », ce qui est un peu vrai...

Pour surmonter mes craintes, je m'étais dit qu'une lampée de brouilly ferait pas mal l'affaire, mais je devais attendre que l'infirmière passe faire son inspection, et, comme c'était un peu difficile de demander un tire-bouchon aux cerbères qui gardaient la réception, j'allais devoir déboucher la bouteille à la main, poussant avec le pouce. J'ai une certaine pratique de ce genre de manœuvre : quand on est chanteur et qu'on part en tournée, souvent en autocar, parfois en camionnette, tout dépend de votre célébrité, comme sur les autoroutes ils n'ont pas le droit de vendre de l'alcool, les gens achètent des bouteilles au rayon « Produits locaux », moyen détourné pour les gérants des pompes à essence de proposer des flacons interdits à la vente, ce qui fait que tous les camionneurs, surtout ceux des pays de l'Est, depuis l'existence de ces « relais », carburent au gigondas, au pinot ou au sancerre selon leurs destinations, roulant pour la plupart sous l'emprise de ces « produits locaux ». On devait ouvrir ces flacons avec les doigts. Les professionnels du transport routier ont toujours avec eux un canif *sommelier*, mais nous n'étions jamais équipés, alors on les débouchait avec le pouce, le pouce gauche d'un guitariste est aussi solide que la pointe d'un marteau piqueur. Quand le bouchon cède enfin, il faut être délicat, sinon on éclabousse tout à trois mètres à la ronde.

Le dîner dans la clinique était arrivé à six heures et demie tapantes. L'aide-soignante, après avoir vérifié les placards et regardé sous le lit à la recherche de produits prohibés, m'avait demandé où était mon jumeau et j'avais répondu :

« Il est parti depuis dix bonnes minutes, mais il ne passait qu'en coup de vent.

— C'est bizarre, personne ne l'a vu sortir, pourtant on note toutes les allées et venues dans la clinique...

— Mademoiselle, croyez-vous aux fantômes ? Parce que mon frère et moi sommes un peu des fantômes, nous sommes écossais, nous avons même des armoiries, une devise, un tartan, il n'est pas terrible, il est même assez laid, mais si on dit en France qu'"on ne choisit pas

sa famille”, dans les Highlands, on ne choisit pas les couleurs de son kilt. Pour mon frère, rassurez-vous, passer à travers les murs est tout à fait normal, chez nous la plupart des maisons sont hantées, pas seulement les manoirs et les châteaux...

— Bien sûr, je comprends... »

La pauvre n'avait pas insisté, reculant vers la porte avec son chariot, se disant que les médicaments devaient sans doute me faire délirer, alors, avec un grand sourire mais en sortant très vite, elle s'était retournée vers moi, me disant : « Bon appétit ! »

J'avais donc dîné à six heures trente précises du plateau annoncé, quelques rasades de mon beaujolais récupéré dans les toilettes avaient consolé un triste repas, consistant en un bol de bouillon clair et insipide, suivi d'une darne flapie d'un poisson inconnu, les trésoriers des restaurants d'entreprise, des écoles et des centres hospitaliers ont toujours su dénicher des espèces tellement rares qu'elles ne sont pas répertoriées par la fondation Cousteau. Puis, l'heure du coucher venue, une infirmière, reconnaissable à sa blouse blanche, m'avait planté dans l'avant-bras une aiguille reliée à un goutte-à-goutte, elle m'avait aussi donné des pilules en quantité suffisante pour assommer tout un groupe de hard-rock, *road manager* compris, de quoi me faire dormir pendant quarante-huit heures. Dans mon semi-coma j'avais alors essayé, comme souvent, de diriger mes rêves vers un monde idéal, je n'arrive pas encore à orienter à coup sûr mes errances oniriques, mais, depuis le temps que je m'exerce, je parviens de mieux en mieux à les accompagner. Souvent j'ai même de bonnes surprises : une nuit j'ai été l'assistant de Jean Vigo sur *Zéro de conduite*, le cinéaste et moi avons pris à Montrouge le train de la « petite ceinture », en une petite heure de trajet, il avait imaginé ce qu'on allait tourner ce jour-là. Un autre soir j'ai joué du sax ténor dans l'orchestre de Count Basie, mais il ne m'a pas laissé faire un solo, j'étais un peu vexé, c'est vrai que je joue assez mal du saxophone, pourtant, dans d'autres rêves, j'étais arrivé à improviser des envolées musicales dignes de Lester Young. J'ai aussi bu un Singapore Sling au bar du Raffles avec Ava Gardner, assis sur un haut tabouret en bambou, j'ai ramené Diana Ross à la porte du Dorchester à Londres, mais, vêtu d'un superbe smoking bleu marine de chez Cifonelli, Sacha Distel l'attendait déjà au bar de l'hôtel. Il m'arrive tant de choses quand je dors que je prends exprès trop de somnifères pour rêver dans

mon lit le plus longtemps possible, on me croit paresseux, mais ce que la vie me propose n'est jamais comparable au plus banal des songes qui enchante mes nuits.

J'allais enfin parvenir à matérialiser le moment où Kate Moss, une coupe de mojito à la main, se déshabillait au bord d'une piscine en forme de cœur entourée d'hibiscus et de micocouliers devant mon bungalow des îles Caïmans, me laissant, la belle, sous son paréo, apercevoir en contre-jour ses courbes félines, et le petit grain de son qu'elle a sous le sein droit, c'est à ce moment-là bien sûr que je me suis réveillé. Je me réveille toujours au moment où les choses se précisent, c'est un peu frustrant, Morphée doit avoir installé une sorte de censure kagébesque pour brider nos rêves.

Comme je suis au rez-de-chaussée, ma chambre donne sur la rue où un méchant réverbère éclaire toute la pièce. Dès le soleil couchant, la lumière traverse des stores inefficaces, impossible de trouver le sommeil. Si je veux dormir un peu, je dois me cacher le visage, mais je n'ai qu'un oreiller et, avec ce tube planté dans mon bras, impossible de me mettre sur le ventre, ni même sur le côté, il faut pourtant que j'aille chercher quelque chose pour me cacher les yeux. Mes vêtements sont dans la penderie, alors me voilà parti, poussant tant bien que mal ce portemanteau à roulettes auquel est suspendue la poche de sérum, j'arrive au placard où se trouvent mes habits, ça me prend dix minutes à l'aller, dix minutes au retour et, quand je peux enfin couvrir mon visage avec le pan d'une chemise et que j'arrive enfin à m'assoupir, la porte s'ouvre sur le « Bonjour » tonitruant d'une aide-soignante en blouse bleu ciel, cognant son chariot aux encoignures.

Étant dans la chambre numéro 1, c'est évidemment moi qu'on réveille en premier. Je suis fâché d'être ainsi dérangé dans mon rêve mais, bon, la fille est si gentille que je ne dis rien. Si elle est là, toute pimpante devant moi à cinq heures du matin, comme son salaire ne lui permet certainement pas de louer même une chambre de bonne dans le voisinage, elle habite sans doute loin, en banlieue, alors elle a dû se lever trois heures avant pour prendre le train dans la nuit et le froid, ensuite sans doute un bus, alors je me dis que, même si on n'aime pas être dérangé aux aurores, il faut parfois savoir répondre à un sourire.

En plus elle est jolie. Les patients aiment bien que les infirmières soient jolies, mais ce n'est pas vraiment la raison pour laquelle ils

tombent si souvent malades, c'est seulement la raison pour laquelle ils supportent un peu mieux leurs maladies.

Elle veut tout savoir : ma tension, mon pouls et ma température, elle note ça sur une feuille clippée au pied du lit, ça dure trois minutes, puis elle remballle son matériel, et me dit, maternelle, de me rendormir, alors elle s'en va en réveiller d'autres qui, comme moi, dorment tranquillement, rêvant peut-être de beautés cajoleuses dans des nuits câlines, j'espère simplement qu'ils ne rêvent pas de Kate Moss, je suis un homme très tolérant dans la vie réelle, mais un rêveur très jaloux.

Je repositionne ma chemise sur mes yeux, c'est assez compliqué à cause des tubes et des tuyaux, mais je parviens rapidement à me rendormir, retrouvant même mon rêve presque où je l'avais laissé, rejoignant ma belle Anglaise sur cette plage des Antilles et la précieuse tache de son qu'elle cache sous son téton, alors me vient l'idée d'une chanson à la gloire de ce minuscule confetti, m'accompagnant au ukulélé, cette toute petite guitare à quatre cordes qui nous vient de Hawaï, que mes adorables enfants m'ont offerte un soir de Noël, et que j'ai eu l'intelligence de prendre avec moi dans mon maigre bagage :

*Tu sais j'aurais tant de chagrin
Si je perdais ce tout petit grain,
Ce grain de beauté
Que tu caches sous ton sein,
Oh ! Kate, si tu t'en allais,
Sur un quai à Calais
Laisse au moins en dépôt
Ce carré de ta peau...*

Là, après deux refrains, j'aurais bien vu arriver un pont, où alors on serait partis en instrumental de guitare, avec peut-être une petite percussion maorie, de tambours et de troncs d'arbres évidés, les Maoris aiment bien taper sur des troncs d'arbres évidés. Ce serait un hommage posthume aux films qu'Elvis avait tournés là-bas, parce que bourré, un soir, il avait signé un contrat de sept films avec la Paramount que son voyou d'agent, le « colonel » Parker, lui avait tendu. Mais je n'ai pas le temps de finir mon aubade, la porte s'ouvre,

le néon s'allume, et là d'un ton joyeux une petite boulotte, poussant son chariot, me lance allégrement :

« Petit déjeuner ! »

Un jour, dans ma drôle de maison de Ramatuelle où j'amène ma famille passer les mois d'été, j'ai mordu dans le reste d'un sandwich qu'avait laissé un des deux petits diables que mon fils a eus avec son amoureuse, qui goûtent en dilettantes à tout ce qui leur paraît comestible, abandonnant un peu partout des pots de yaourts à peine entamés, des trognons de pommes et des quignons de pain. J'avais alors ressenti tout au fond de la gorge une sorte de gêne. Mais comme j'avais la moitié des dents en cours de rafistolage et que je ne mâchais pas vraiment les aliments, je me suis dit que ce n'était peut-être qu'une irritation, pensant aussi que l'abus de piments était en cause, ces piments qui, à l'époque, relevaient tous mes plats, j'aime un peu trop le piment, tout comme Charlie Wood, le piment d'Espelette ou de Guadeloupe, ces *habaneros* qu'à Madagascar on nomme *tsilandimihaly*, mot qu'on peut traduire par « même cinq hommes ne peuvent pas le finir », les Malgaches aiment grouper toute une phrase en un seul vocable. Ces fichus piments sont hélas en vente libre sur tous les marchés de la planète : qu'ils soient en tresses, en bouquets, en confit ou confiture, on en trouve de Bangkok à Manille et de Dakar à Mumbai, on les appelle *sambal* en Asie ou *pil-pil* en Afrique, ils répondent aux Antilles au joli nom de piments-oiseaux, ou encore à celui de *bondamanjack*, mot créole un peu moins élégant puisqu'il signifie « les fesses de Mme Jacques », et si plus personne, de Pointe-à-Pitre à Fort-de-France, ne sait plus très bien qui était Mme Jacques, quiconque en a goûté un jour ne l'oubliera jamais.

J'avais découvert ce village du Var, à dix kilomètres de Saint-Tropez, un jour que, dans une autre vie, je faisais la « manche » avec mon ami Jerry, passant la sèbile dans les restaurants de la ville, chantant des ballades folks, des rengaines sirupeuses pour amoureux

d'un soir, en fait un peu n'importe quoi. Les chanteurs de rue se faisaient de plus en plus nombreux, une sorte de consortium manouche avait pris le monopole de la quête, ou plutôt du racket musical dans toute la vieille ville, à l'époque les voitures et les motos pouvaient encore y circuler, couvrant alors le son de leurs guitares, ils ne nous laissaient que les terrasses du port, on passait plus de temps à faire le coup de poing devant les restaurants sous la citadelle qu'à gagner les quelques pièces qui nous permettaient de gentiment vivoter, déjeunant d'une fougasse et dînant tous les soirs d'une soupe de poisson dans un des bistrots où on venait de jouer. Alors on a décidé de « monter » à Ramatuelle. On n'avait pas d'auto et, comme personne n'aurait pris deux types avec des guitares, on y allait dans le dernier bus et, pour redescendre, comme c'était tard la nuit, on empruntait parfois des voitures faciles à emprunter ou on dormait dans l'église, une de ses fenêtres était toujours ouverte.

Dans la sacristie on trouvait de quoi s'installer pour la nuit, les vêtements liturgiques sont en général de bonne qualité, les aubes font de bons draps, les chasubles de bonnes couvertures et les étoles pliées en quatre de vraiment très confortables oreillers, on remettait tout en place au matin, le diacre devait se faire gronder quand le curé voyait que tout était chiffonné, mais, comme on buvait aussi le vin de messe, il devait mettre ça sur le compte de l'addiction de son bedeau. Il arrivait qu'on marche les dix kilomètres qui nous séparaient du port, mais le plus souvent on dormait dans les fossés, réveillés par le froid qui tombe vers trois heures du matin, alors on repartait et on trouvait refuge sur les bateaux-voyous de quelques copains, de gentils flibustiers, mais, quand on n'arrivait pas trop tard, on était accueillis dans les lits de filles gentilles, pas toujours jolies, qui, le soir, étaient un peu seules.

Chez les musulmans on pratique la zakat, cette dîme qu'on doit aux gens moins fortunés, environ dix pour cent de ce qu'on gagne, alors, comme m'avait un jour dit un grand chorégraphe marseillais converti à l'islam : « Les types qui comme vous ont la chance d'être beaux se doivent de partager un peu de cette beauté avec ces filles sur lesquelles nul regard ne se pose, tout comme il faut inviter à danser les jeunes filles assises au fond des salles de bal, ça ne vous coûte qu'un sourire, quelques pas, un petit compliment, trois minutes de votre vie, c'est la moindre des choses... »

À Ramatuelle, on chantait place de l'Ormeau, ainsi nommée parce qu'un arbre cinq fois centenaire avait été planté là jadis, aujourd'hui remplacé par un olivier puisque les ormes ont tous disparu de la planète. Les gens se pressaient aux rares tables libres à la terrasse du seul café-restaurant du village, c'était alors l'endroit à la mode, devenu depuis un bistrot un peu triste, fermé la plupart du temps, où un serveur sinistre, sorte de Buster Keaton de la limonade, prend les commandes quand il ne picole pas dans l'arrière-boutique. On y trouvait en ce temps-là les gens célèbres, des acteurs, des chanteurs, des play-boys comme Gunter Sachs, qui venait d'épouser Bardot à la suite d'un méchant pari qu'il avait gagné, séduisant la belle en déversant sur la plage devant chez elle des centaines de roses rouges depuis son hélicoptère. Fin soûl, il nous demandait tous les soirs, vers minuit, qu'on lui chante *So viel Träumen*, chanson que, par bonheur, on connaissait, on l'avait apprise d'un autre « Gunter », un jeune marin allemand mélomane et sentimental, comme beaucoup de marins, qui nous l'avait chantée sur le pont de sa vieille goélette échouée sur la plage de la Bouillabaisse, et qui possédait un de ces bateaux-voyous. On ne connaissait pas toutes les paroles, mais ça n'avait pas vraiment d'importance, l'héritier des von Opel les connaissait par cœur, et les chantait atrocement faux et surtout à tue-tête.

L'actrice bâillait d'ennui. Elle avait, comme toujours, envie de danser, alors elle montait pieds nus sur une table, réclamant du flamenco, mais, en flamenco, on n'était pas très forts, alors on chantait une chanson qu'elle avait interprétée dans un de ses films, tout le monde reprenait les refrains en chœur et en tapant des mains, on ne nous entendait plus, et c'était tant mieux, la nouvelle mariée remontait sa jupe très haut sur ses cuisses sous le nez de messieurs fascinés, on dit que la belle, à l'époque, ne portait pas très souvent de petite culotte.

Yo tengo una muneca
Vestida de azul
Zapatitos blancos
Y camión de tul...

Ce soir-là, quittant la petite place de Ramatuelle, en repartant vers Saint-Tropez, je m'étais penché sur les remparts, regardant la colline d'en face, et m'étais promis de trouver un jour peut-être un petit mas au pied de ce village où Gérard Philipe avait voulu être enterré. Je finis toujours, même si ça me prend du temps, par tenir mes promesses, surtout celles que je me fais à moi-même, un peu moins celles que je fais aux autres, ainsi quand je me suis promis d'acheter la même Aston Martin que celle de mon ami Marc Porel, une DB4 1959, l'ai-je fait vingt ans plus tard, dès que j'ai pu me l'offrir, c'est ma superbe « Cinzano Red » que je conduis toujours à tombeau ouvert sur les routes de montagne de La Turbie à Castellane, il y a dans tout l'arrière-pays niçois des routes magnifiques et désertées, les voitures d'aujourd'hui ne les fréquentent plus, maintenant qu'elles sont faites pour foncer en ligne droite sur les autoroutes, bientôt elles n'auront même plus de conducteur.

Au bout de quarante années, là aussi, j'ai enfin trouvé cette maison. En réalité, c'est Pauline qui l'a trouvée. Ce sont deux anciens corps de ferme réunis, qui forment un long bungalow aux allures étranges d'hacienda mexicaine sur la colline, juste en face du village. Au départ, je n'en ai pas voulu, tout était moche, vraiment moche. Un architecte parisien s'était occupé de la rénovation, mais le type avait tout faux : il y avait une cheminée de style médiévalo-gothique dans le salon, la cuisine était en grès noir du Hainaut, matière noble, mais qui n'avait pas grand-chose à faire dans le Sud, les salles de bains étaient en marbre gris cimetière-de-Villejuif et plaquage d'acajou, il avait creusé un étang à la place des anciennes restanques, où il avait planté deux hérons en aluminium brossé, la piscine était en forme de larme, avec un débordement ne donnant sur rien, enjambée par un pont japonisant, tout était dans le même non-style, réalisé avec tous les matériaux les plus chers du marché, mais tout était quand même moche. L'homme qui avait commandé et payé pour tout ça venait de prendre sa retraite, il avait installé, en coquin polygame, sa femme dans la maison principale et sa blonde maîtresse dans le pool-house, il y avait bien, dans le jardin, une yourte mongole un peu plus confortable, mais un coup de mistral l'avait renversée. Il était arrivé de Paris un dimanche, était mort le lundi, le mardi j'achetais la maison.

Pauline a tout fait refaire, l'hacienda, le jardin, la piscine en forme

de larme, elle aime les travaux et n'est vraiment heureuse que sur un chantier, le problème c'est que, dès qu'une maison est terminée, elle veut la vendre pour acheter autre chose et recommencer d'autres travaux sur un autre chantier. J'ai un jour très sérieusement pensé à lui offrir, une fois pour toutes, un hameau abandonné dans le Lubéron, ou peut-être en Ardèche où c'est moins cher, elle en aurait eu pour trente ans à le rénover, moi, pendant ce temps-là, j'aurais pu rester tranquille, et surtout au même endroit. Autant j'aime voyager, dormir dans une ville et un lit différents chaque soir ne me dérange pas, j'adore prendre les trains, les bateaux, les avions, mais de temps à autre j'apprécie de retrouver ma guitare Gibson à six cordes, mes crayons, mes gommes et mes pinceaux, et puis surtout les arbres que j'ai plantés et que, presque jour après jour, j'aime regarder pousser, avec la même fierté qu'un père de famille voit grandir ses enfants, maintenant j'ai cessé d'en piquer, d'en repiquer, j'ai passé l'âge d'espérer de mon vivant m'asseoir au pied d'un arbre adulte que j'aurais planté, je ne choisis plus que des sujets qui poussent très vite, des vignes ou des mimosas, mais auparavant, un peu honteux d'avoir employé pendant tant d'années tant et tant de papier pour écrire mes chansons et raconter mes histoires, j'ai dû reboiser la moitié de tout un petit bois.

Le soir même la gêne dans ma gorge avait disparu, j'étais rassuré. J'avais pu dîner normalement, me disant que cette sensation désagréable était due au stress, je venais, c'est vrai, d'encaisser de sérieuses déceptions : la pièce de théâtre qui devait se monter à Montparnasse en automne, rue de la Gaîté, était annulée suite à la défection d'un de mes amis acteur, et le film que j'allais réaliser l'été suivant dans les Ardennes était tombé à l'eau, mon producteur m'avait lâchement abandonné. Quant au CD, dont toutes les chansons étaient prêtes et que j'essayais d'enregistrer depuis une bonne dizaine d'années, il était à nouveau reporté : mon complice de toujours, Jean-Pierre Auffredo, s'était cassé le bras en tombant dans son escalier, ce qui, pour un guitariste, est un grand problème, moi, à cause des cigarettes, on m'avait enlevé un poumon, ce qui, là, est gênant pour un vocaliste. Puis, quand on s'était plus ou moins tous les deux remis de ces tracasseries physiques, un tuyau rouillé d'un retour de chauffage avait explosé dans la cave où se trouvait son studio d'enregistrement,

de ceux qu'on appelle des « *basement studios* », tout avait été inondé, l'eau boueuse du tuyau rouillé avait bousillé son matériel d'époque, les micros et les amplis à lampes. Au bout d'un an, il avait pu remplacer, restaurer patiemment son studio, moi, ayant récupéré mon souffle grâce à Mme Charlot, professeur de chant de toute une génération d'artistes, nous étions à nouveau prêts : là Jean-Pierre est soudain devenu sourd des deux oreilles. Il était atteint par cette maladie qu'on n'explique toujours pas, la même que celle qui a étrangement frappé Beethoven. Au bout d'une autre année, il a peu à peu retrouvé l'ouïe, mais, quand enfin on a pu se remettre au travail, c'est là qu'à moi est arrivé ce problème d'œsophage, on s'est tous dit qu'on n'arriverait jamais à faire cet album, on était près d'abandonner, tout était contre nous.

Mais j'ai du mal, même malade, à rester longtemps sans rien faire. Je ne suis ni un vrai chanteur ni un bon guitariste, mais quelle importance, ce que j'aime par-dessus tout c'est raconter des choses. Le blues n'est lui aussi qu'un support pour conteurs, de Robert Johnson à Stevie Ray Vaughan, c'est une façon de raconter sa vie sur trois accords, toujours en douze mesures, certains chantent mieux que d'autres ou arrachent des sons plus déchirants aux cordes de leurs guitares, mais nous ne sommes jamais que des troubadours métissés de griots. Et si je suis bien sûr handicapé par mon manque de technique, qu'elle soit vocale ou guitaristique, ça ne m'empêche pas, dans la tête, un peu comme Jean-Pierre ou comme Beethoven, de faire résonner autre chose qu'*Amore* quand on me pique le bras. Je suppose que, comme eux, j'ai le don d'imaginer les sons et les mélodies, c'est un cadeau du ciel, en fermant les yeux j'« entends » la musique, les cordes, les bois et les cuivres, du tonitruant trombone au plus discret triangle, et même tout un orchestre philharmonique, j' imagine des concertos, toutes sortes de rhapsodies, je compose aussi parfois des symphonies entières, mais dans l'état où je suis aujourd'hui, alité dans la chambre de cette clinique, j'ai bien peur que l'une d'elles reste inachevée.

Et puis je dessine. Au crayon, à la plume et à l'encre de Chine. Déjà gamin j'aimais les sanguines de Dürer ou Vinci, j'étais fasciné par les ruines imaginaires du Piranèse, mais j'aime aussi le lavis, le pastel,

et si je maîtrise mal la peinture à l'huile, c'est que mon père n'a pas eu le temps, ou sans doute la patience, d'apprendre à l'enfant turbulent que j'étais autre chose qu'à tracer une ébauche au fusain, me faisant tout de même partager son amour pour la gouache, c'est déjà pas mal, on ne crache pas dans la soupe, surtout quand c'est du bortsch.

Pour passer le temps je sculpte aussi de petits Zadkine et des « cyclistes » de Fernand Léger, en petits bouts de pomme de terre, que j'assemble avec des cure-dents pour en faire de petites figures polychromes. L'ennui avec le modelage en pomme de terre c'est qu'au bout d'une semaine ça commence à germer, alors ça ressemble vite à un « Struwwelpeter », ce personnage de la littérature enfantine germanique qui ne se coupait jamais ni les cheveux ni les ongles. Mais je sais faire aussi beaucoup d'autres choses. Comme apprivoiser les crapauds, les coléoptères, les papillons et même les chauffeurs de taxi parisiens, fabriquer des têtes de marionnettes en déchirant en lambeaux des journaux qu'on trempe dans de l'eau, avec de la farine et quelques gouttes de gomme arabique : ça devient ce papier mâché qu'employaient déjà les Chinois il y a plus de trois mille ans, et dont on faisait encore, il n'y a pas si longtemps, les têtes des géants dans tous les carnivals, de Dunkerque à Nice, on en habille des bâtis en grillage « cage à poules », moi j'en façonne des animaux, moitié chiens, moitié crocodiles, comme celui que cette année j'ai offert à ma belle pour son anniversaire, et qui trône depuis dans le salon sous une console en galuchat. Je sais construire des radeaux, en fait je n'en ai construit que deux, je sais rafistoler les toits, j'en ai même refait un totalement, je monte moins bien un mur en brique, mais modèle bien la glaise, je pilote pas trop mal des bolides, toutes sortes de bateaux, et bien d'autres choses encore, mais par-dessus tout j'aime écrire. Et rien n'est plus simple que d'écrire : il suffit d'avoir un crayon, un de ceux qu'on trouvait dans le temps derrière les oreilles des menuisiers, quand il y avait des menuisiers, et puis aussi un carnet, ou même un coin de nappe, comme on en trouvait jadis dans les restaurants pour routiers au bord des nationales.

J'aime aligner des mots, les lancer au hasard et les rattraper comme on rattrapait le volant de nos diabolos sur les plages quand on était gamins. J'aime aussi jouer avec les rimes, qu'elles soient riches, qu'elles soient pauvres, brillantes ou naïves, sages ou malicieuses, j'aime ces assonances qui font qu'une syllabe, en faisant écho à une

autre, nous propose parfois de si jolis poèmes et de belles chansons.

Mon Aston DB4 m'avait donné l'envie de lui trouver un peu de compagnie dans le parking qu'elle habite sous mon appartement de Saint-Roman, à Monaco. Alors j'ai tour à tour acheté une DB2 puis une DB2/4, de belles voitures datant des années cinquante, dessinées par David Brown, d'où le sigle DB, l'ingénieur de génie qui créait les moteurs de tous ces engins, souvent carrossés par des Italiens, et qui a fini sa vie sur le Rocher, pas très loin de chez moi. Ces autos anciennes tombent souvent en panne, alors je les ramenaient comme je pouvais chez Gus, un homme plus que sympathique qui avait longtemps été mécanicien de rallyes, et qui maintenant s'était installé à Colomars, au nord de Nice. Pour se rendre chez lui, venant de Monaco, il faut passer par La Turbie, un village qui surplombe la Principauté et où les conquérants romains ont érigé le Trophée des Alpes, un monument d'inspiration vaguement hellénique qui indiquait le début de la Provincia et que les gens, c'est dommage, le plus souvent ignorent, parce que trois cent vingt jours par an, et même au mois d'août, il est noyé sous un épais brouillard.

Je m'étais arrêté à la station-service tenue par de gentilles jeunes femmes, qui fait aussi bar et restaurant, juste avant le pont de l'autostrade, comme on nommait jadis les autoroutes tracées à la demande de Mussolini, la seule bonne chose que son pays doive au tyran mégalomane, ou bien la doit-on à Ciano, son gendre, qui aimait les voitures rapides et les très jolies filles, ce qui est un peu mon cas, mais j'espère ne pas finir fusillé comme lui, attaché sur une chaise dos au peloton, mais l'homme, contrairement à beaucoup de salopards, est mort dignement.

Je m'étais acheté une pissaladière, souvenir de mon enfance, au temps heureux où mes parents, ma sœur et moi vivions tous ensemble, dans cette villa nommée « Les Collines », bâtie sur le flanc du baou des

Blancs, cette montagne sous laquelle se blottit la ville de Vence, où mon père, sur les conseils de Matisse, s'était installé. Cette station-service est un des derniers endroits où on peut encore trouver cette spécialité du pays niçois que préparait le boulanger au coin de la rue Carnot et dont je m'achetais une portion en sortant de l'école avec les cent francs de mon argent de poche, l'équivalent de dix centimes d'euro aujourd'hui, alors que mes copains s'achetaient des bonbons, de la réglisse ou des glaces en cornet gaufré.

Rares sont ceux qui savent encore confectionner de vraies pissaladières. C'est tout sauf une très banale tourte ou tarte à l'oignon, il vous faut tout d'abord une véritable pâte à pain, pétrie à la main...

« Assez ! *(Une voix m'interpelle, noyée dans un écho.)* Arrête d'embêter tout le monde avec ces recettes que tu proposes à longueur d'année et de publications. C'est comme ton Aston "Cinzano Red", tu en as déjà parlé dans au moins trois bouquins, ça commence à bien faire, fais-toi garagiste ou bien boulanger, je sais bien que cette commère de Proust a bassiné trois générations de lecteurs avec une simple madeleine, mais ce n'est pas une raison pour nous la refaire.

— Le fait de considérer que Proust était une commère n'engage que vous, bien qu'après tout ce soit un peu vrai, mais, pardonnez-moi, à qui ai-je affaire ?

— Je suis ton ange tutélaire. En fait je ne suis pas un ange mais un archange. Normalement pour guider un peu les humains qui s'égarent on désigne un emplumé subalterne, mais le Patron insiste maintenant pour que nous nous occupions de temps en temps d'un ou deux types comme toi, d'après lui ça nous aide à garder les pieds sur terre, ou plutôt dans les nuages, il a décidé d'un peu dépoussiérer toutes les traditions, il veut des archanges qui soient présents sur le terrain, un peu comme vous avez dans vos banlieues les prêtres-ouvriers. Alors on met les noms des candidats dans un chapeau, enfin chez nous ça ressemble plutôt à une mitre, et on tire au sort ceux qu'on va devoir assister. On tombe parfois sur des filles ou des types inintéressants, parfois aussi sur des gens célèbres. L'année dernière on m'avait confié Mike Tyson, le champion de boxe qui avait arraché avec les dents l'oreille d'un de ses adversaires, mais je me suis défilé, alors je suis tombé sur toi : comme on ne peut pas se désister deux fois de suite, je n'avais pas le choix, et très sincèrement, de là-haut, en te voyant vivre comme ça, lutinant les filles comme tu lutinais leurs mères, et peut-

être déjà leurs grands-mères, te voyant casser des bars et voler des autos quand tu ne volais pas les taxis des chauffeurs partis boire un coup au café du coin, j'ai regretté de ne pas avoir choisi de m'occuper de Tyson. Je dois dire à ta décharge que tu rendais les véhicules intacts, ayant même parfois fait le plein d'essence, voire payé le parc-mètre de la rue où tu les laissais, quant aux bars, c'est vrai que ça fait longtemps que tu n'en casses plus, mais j'ai revu des vidéos de surveillance où, pour un oui, pour un non, tu menaçais de transformer un endroit en parking, appelons ça ta "période bulldozer", tu faisais une sottise toutes les deux minutes.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes vraiment mon ange ou mon archange gardien et pas un feu follet planqué dans un acouphène qui me parasite l'oreille, un esprit errant, un de ces fantômes que je croise de temps en temps dans les hôtels, surtout en Écosse, et qui aiment la nuit hanter les chambres des pauvres touristes, surtout quand ils sont anglais. J'aimerais pourtant savoir pourquoi on ne rencontre jamais de revenants dans les *paradorès* en Espagne ou les *pousadas* du Portugal, peut-être est-ce une question de climat, de langage, pourtant je pense qu'un bon bruit de chaînes et un "Bouh !" bien senti font aussi peur dans le nord que dans le sud de tous les pays.

— C'est très simple de te prouver qui je suis, mon ami, je lis dans tes pensées. Même celles à venir, et, pour te le démontrer, je vais finir cette phrase où tu parlais de tes fichues pissaladières, tu allais dire : "La pâte est alors recouverte d'un émincé d'oignons jeunes, blanchis et à peine rissolés, dont on barre d'un petit filet d'anchois chaque portion, toujours carrée..." Est-ce que je me trompe ?

— Pas d'une virgule, c'est assez troublant. Mais peut-être avez-vous lu un de mes livres où je disais déjà ça ?

— Si tu penses qu'on a le temps de lire toutes les stupidités que vous autres mortels écrivez jour après jour ! Imagine-toi qu'ici on a d'autres talents à notre disposition, Homère et Plutarque, Virgile, Dante, Cervantès, Tolstoï et Shakespeare, on a aussi, excuse-moi du peu, Victor Hugo, García Lorca et encore Baudelaire, eux aussi s'ennuient chez nous à ne rien faire, mais je les vois mal fabriquer de faux Zadkine ou des "cyclistes" de Fernand Léger en bouts de pomme de terre, ou apprivoiser des crapauds, alors ils écrivent, sauf Hugo qui dessine, c'est vrai qu'on ne lit pas toute leur production, mais c'est un

peu autre chose que ce que vous nous proposez, d'ailleurs Sophocle, avant-hier, a commencé un poème destiné à être repris à la façon des chœurs antiques, à l'intention de l'un d'entre vous, un type que tu connais peut-être, qui traîne toujours à Saint-Germain, et déjeune chez Lipp, je ne me souviens pas des couplets mais le refrain disait :

Houellebecq, Houellebecq

On va te clouer le bec...

— Bon, pardonnez-moi d'avoir douté de vous, bel archange, mais à la télé il y a tant de soi-disant mentalistes qui devinent nos pensées, employant des systèmes que vous et moi pourrions démonter en trois secondes ! archange, j'ai un certain sens de la logique, et même de l'absurde, mais avez-vous le temps que je vous explique cette partie d'échecs gagnée contre un ordinateur ?

— Contrairement à vous, j'ai devant moi l'Éternité, alors allez-y, mon vieux, je vous en prie...

— Voilà. Un soir je me suis confronté à un programme de jeu pourtant sophistiqué, qui analysait en un millième de seconde toutes les combinaisons que j'aurais pu imaginer en une heure ou deux. Et là j'ai décidé de faire ce qu'on appelle un "coup blanc", l'avancée d'une pièce n'amenant aucune possibilité stratégique, tactique apparemment suicidaire, et là, la machine, rationnelle, a pensé que c'était une étourderie, elle en a alors profité en répondant par une attaque frontale, là j'ai refait un deuxième coup blanc, les ordinateurs les plus perfectionnés n'ont jamais été conçus pour accepter deux erreurs de suite, alors un troisième coup encore plus saugrenu a mis ses circuits en vrille, je n'avais plus qu'à mettre la machine échec et mat en deux coups. Je pense qu'on ne pourra jamais apprendre aux ordinateurs l'inattendu, la fantaisie, le style et l'absurde, ce que les Britanniques appellent le *nonsense*.

— Quel rapport avec le fait que je sois ou non un véritable archange ?

— C'est vrai, pardon, je m'égare un peu, vous m'avez convaincu, vous êtes bien un archange, mais je voudrais savoir lequel d'entre eux vous êtes. Êtes-vous Michel, Gabriel, Raphaël ou Uriel, ou encore Lucifer qui, lui aussi, faisait partie de votre bande avant d'être viré, un conflit assez difficile à comprendre, mais rien de tout ce programme

n'aurait pu marcher sans ce fameux conflit entre le Bien et le Mal, il fallait donc en sacrifier un, alors, s'il vous plaît, dites-moi : lequel d'entre eux êtes-vous...

— À vous de deviner... »

La voix se fait sourde, s'évanouit peu à peu, comme un shunt à la fin d'un quarante-cinq tours de Paul Anka, et l'archange disparaît dans un halo brumeux. Lequel des quatre archanges peut-il être... Sans doute pas Michel. Michel doit passer son temps à terrasser des dragons, terrasser les dragons est un boulot à plein temps. Ni Raphaël bien sûr, qui lui doit guérir le plus possible de gens malades, c'est ce qu'on dit dans la Bible, alors il doit avoir beaucoup à faire. Ce n'est certainement pas Uriel non plus, lui qui a été désigné pour chasser Adam et Ève du jardin d'Éden, on sait qu'il est devenu l'archange de la Sagesse et qu'il se la coule douce à Katmandou. Alors c'est certainement Gabriel, voilà, c'est Gabriel, celui qui a sauvé Isaac du glaive qu'Abraham brandissait, et surtout l'archange assez gonflé pour annoncer à Marie qu'elle était enceinte en se faisant passer pour le Saint-Esprit.

À la station-service, route de Carnolès, je n'ai même pas pu avaler la première bouchée de ma tarte à l'oignon, la gêne dans ma gorge était devenue une douleur. Alors j'ai continué ma route vers Ramatuelle, le ventre vide et les idées noires, attendant que cette irritation passe, mais, au fil des jours, ça avait rapidement empiré. Je m'étranglais dès que j'essayais d'avaler quoi que ce soit, je devais courir le plus vite possible cracher dans l'évier le plus proche tout ce que j'essayais de déglutir, Pauline avait honte et moi j'avais si mal, régurgiter est très douloureux, c'est un peu, j'imagine, comme un reflux de soude caustique dans un tuyau qu'on débouche, ou peut-être une montée de lave dans la cheminée d'un volcan.

Je n'osais même plus dîner dans un restaurant de peur de devoir à chaque instant me précipiter vers les lavabos, repérant les toilettes à mon arrivée dans l'établissement. J'étais désolé d'imposer à mes proches et à mes invités de dîner chez moi tous les soirs, alors que, de mon village au port tumultueux de Saint-Tropez, tout le monde faisait la fête, qu'on dansait partout au son de mariachis ou de guitares gitanes, j'étais encore plus triste de ne pas pouvoir en terrasse regarder le soleil couchant illuminer le golfe, installé sur l'avancée

d'un de ces hôtels nichés sous la citadelle, quand les jours sont plus longs que les nuits, que les filles sont belles, leurs compagnons joyeux, et que les musiciens jouent un peu n'importe quoi, comme moi à l'époque, cette époque où la bossa-nova n'existait pas encore, qui allait enchanter les pianistes de bar et les « mancheurs », jusque-là on jouait des chansons guimauves, *Jeux interdits*, parfois pire, essayant gentiment de plaire à tout le monde.

En revenant de La Turbie ce jour-là, je me suis vraiment inquiété. Ces suffocations n'étaient dues ni aux piments-oiseaux ni au stress, pas plus qu'à ma tendance à engloutir tout trop vite, c'était certainement quelque chose de plus grave. Des amis et des proches étaient morts de cancers de la gorge parce qu'ils buvaient un peu trop et fumaient encore plus, et, si j'ai arrêté la cigarette depuis plus de vingt ans, je continue à boire parfois de façon un peu déraisonnable, observant quand même des périodes d'abstinence, intervalles que j'appelle mes « entractes mormons » : les mormons ne jouent jamais aux jeux de hasard, ne fument pas, ne boivent ni café ni alcool, suivant les préceptes de Joseph Smith, fondateur de cette « Église de Jésus-Christ et des saints des derniers jours », mais comme Smith s'était dit que ses ouailles allaient sérieusement s'ennuyer, il les a autorisées à avoir plusieurs femmes, ce qui finalement ressemble tout à fait aux préceptes de l'islam, sauf que les musulmans peuvent boire du café et que les mormons peuvent manger du cochon. Au fond, c'est finalement assez simple de fonder une Église : il suffit d'autoriser les fidèles à se goinfrer tant qu'ils le veulent toute l'année, à rentrer chez eux bourrés tous les soirs après avoir fumé trois cigares en jouant les allocations de leurs douze enfants au poker, avec sur les genoux une ou deux filles topless, puis de se débarrasser de ses remords en les confessant le dimanche matin avant l'apéro, c'est pas mal, mais ça existe déjà.

Je suis ce que la médecine appelle, non pas un alcoolique, mais un « dipsomane ». Affligé du penchant, quand on commence à manger ou à boire, de ne jamais pouvoir s'arrêter, qu'il s'agisse de vin ou de chocolat, d'opium, de cacahouètes, de chips, de tabac ou de margoulines. Loin de me comparer aux uns comme aux autres, je dirai seulement que tous les artistes ont toujours été plus ou moins

dipsomanes, qu'il s'agisse de Rimbaud, Jack London, Edgar Poe ou Faulkner, d'Hemingway, Rabelais, Caravage ou Lautrec, la liste est longue, ça prendrait moins de temps de faire le relevé de ceux qui carburaient au jus de carotte et à l'air du temps. De beaux parleurs et de grands psychologues, des psychiatres célèbres et des psychopsychiatres affirment à longueur d'articles dans les magazines et les pages d'Internet que les poisons n'aident en rien à la création, c'est lamentable et tout à fait idiot : les portes de la perception ne s'ouvrent pas toutes avec les clés qu'on croit, à moins qu'elles n'aient été façonnées par Calder ou Brancusi, tous ces psycho-fumistes oublient que Freud, leur maître à penser, a sniffé plus de coke que les Rolling Stones pendant toute leur carrière. Il est vrai, par contre, qu'un schmock, même poudré jusqu'aux yeux, restera toujours un schmock, ça c'est autre chose, c'est comme chez les cyclistes sur le tour de France, tout le monde est dopé, mais le meilleur des dopés gagnera l'étape.

Dès le lendemain j'appelle Serge, mon ami et médecin traitant depuis plus de trente ans, Serge que j'ai rencontré pendant un « festival du voyage », dans le village d'Eymet. Nous étions venus là, copains de tous bords, musiciens et sportifs, guitaristes et rugbymen, mais musique et ballon ovale cohabitent depuis toujours, et puis Serge à l'époque était le soigneur de l'équipe de France, on allait essayer de sauver un magazine qui s'appelait *Partir*, une revue qui parlait de voyages avant que les voyages ne soient devenus ce qu'ils sont, proposant des vacances différentes de celles qu'offraient les *tour operators*, bien des gens jusqu'alors n'espéraient pas aller plus loin que Berck ou Le Touquet.

Serge, au téléphone, me dit tout d'abord de ne pas m'inquiéter, ce n'est peut-être après tout qu'une œsophagite, une simple inflammation du conduit. Il me dit de surtout me calmer, certaines maladies sont psychosomatiques, je veux bien le croire mais je prends quand même rendez-vous chez un ORL. J'en trouve un près de chez moi, à Cogolin, en dessous de Grimaud, mais, quand j'arrive chez lui, je suis assez surpris, j'ai souvent vu ce type en maillot moulant et galante compagnie à la plage des Jumeaux, un endroit à la mode en baie de Pampelonne, je me demande pourquoi un play-boy comme lui a ouvert un cabinet dans cet endroit perdu, c'est très étonnant, je me dis

que ce doit être une façade pour une filouterie quelconque, j'imagine le pire, peut-être un trafic d'organes prélevés sur de jeunes campeuses allemandes ou hollandaises la nuit sur les plages : j'imagine un superbe et jeune guitariste bronzé jouant *Maria Helena* devant un feu de bois où on sert des merguez et de la sangria dans laquelle on a mis de puissants somnifères, et voilà qu'au matin les filles se réveillent avec un rein en moins, le flanc rapidement recousu avec du fil de pêche, et, même si mes soupçons ne sont pas fondés, j'aurais dû me méfier : il a bien une sonde, mais elle n'arrive pas jusqu'à mon œsophage, il ne peut rien me dire et me demande seulement si j'ai perdu du poids, et, comme je n'ai pas maigri, il me conseille d'éventuellement, mais vraiment *éventuellement*, faire une fibroscopie à la rentrée, il n'y a pas le feu. N'écoutez jamais les paroles stupidement rassurantes de ces praticiens qui fréquentent les plages à parasols beiges et chaises longues en teck, où on sert des tatakis de thon, du saumon cuit à l'unilatérale, du wakamé et de la laitue de mer, ces médecins savent que vous attendez d'eux qu'ils vous disent ce que vous voulez entendre.

Bêtement réconforté par son diagnostic, je continue à vivre mon été tranquillement, bien que, depuis quelques années, mes étés soient devenus de moins en moins joyeux. À une certaine époque, je louais de belles villas au-dessus de la plage de Pampelonne, avant de sottement en acheter une. Beaucoup d'amis venaient, comme Charlie Wood et son amoureuse, mais aussi Patrice, mon copain de toujours, dont la maman, au lycée français de Bruxelles, était ma bien-aimée professeur de dessin, amie de ma maman. Lui venait au mois d'août, toujours au volant de voitures somptueuses, accompagné de mannequins plus superbes que ses automobiles. Personne ne s'en étonnait, il était non seulement photographe de mode, mais photographe de mode à la mode. C'est le genre de métier qui lui convenait, lui qui n'a jamais eu d'autres passions que de caresser la soie, les satins, les velours de toutes les ravissantes qui croisaient son chemin, métier qu'évidemment nous autres, pauvres musiciens, dessinateurs et petits gratte-papier, nous aurions bien aimé exercer nous aussi, ne fût-ce qu'une semaine ou deux. Mais on n'aurait pas tenu plus d'une journée ou deux dans ce monde plus mercantile et cruel que frivole : certains métiers, qui, de prime abord, semblent plaisants et plus ou moins faciles, en réalité exigent une solide carapace, alors que d'autres, comme le mien, ne demandent que de savoir encaisser les coups, comme on dit d'un boxeur, et surtout les coups bas, ce n'est pas plus facile, loin de là, mais on s'y habitue, on doit se « blinder » m'avait dit un jour une très célèbre actrice, je n'y suis jamais tout à fait parvenu, mais je suis toujours là, et j'espère pour longtemps encore. Depuis que je fais ce métier, j'ai vu tous mes patrons et mes « directeurs » disparaître, remplacés, balayés par l'ambition de gens plus jeunes, mais celui qui me verra fermer mon stylo n'est pas encore né.

Patrice aimait bien le matin aller au marché aux poissons du port de Saint-Tropez, cet ancien marché qui se cache sous les arcades de la vieille ville, derrière un mur aux pierres absurdement mises à nu et rejointoyées au ciment blanc, alors que, de Naples à Gibraltar, les façades des maisons des rivages méditerranéens ont toujours été crépies. Ce marché se trouve entre Sénéquier et l'ancien Gorille, véritable institution, tronquée de deux tiers et devenue un minisnack avec moins de dix tables, affaire de succession, paraît-il, désolation pour les vrais amoureux du village, et surtout du port, dont je fais partie depuis tant d'années.

Mon ami rapportait des pagres, des rougets ou des loups de ligne que Charlie Wood faisait rôtir sur les barbecues pendant que des naïades à moitié nues nageaient dans mes piscines. Le Renard jouait de la guitare pour bercer nos enfants, on organisait au couchant des parties de pétanque arrosées de rosé, cachant les bouteilles dans une vieille brouette, parce que nos douces n'aimaient pas trop qu'on boive en dehors des repas. Mais c'est fini tout ça. Pauline a fait de ma maison un sanctuaire dédié à sa famille et à elle seule, alors plus jamais un ami ne vient, terminé les parties de pétanque, le vin rosé dans la vieille brouette, les rougets, les pagres et les loups au fenouil, plus jamais de barbecues, de guitares non plus, encore moins de belles filles sortant de l'eau, la peau ruisselante et dorée comme des beignets de fête foraine.

Alors, je m'ennuie. Je regarde comme toujours des programmes désolants à la télévision, puis, vers six heures du soir, je prends ma voiture pour aller m'acheter des journaux que je ne lis jamais, je me gare et je bois quelques bières dans un bistrot sinistre logé sous un hangar, coincé entre un camping et un supermarché, j'échange quelques mots avec les rares clients, des campeurs en tongs et shorts à poches plaquées, aussi des saisonniers venus du Maroc ou du Portugal pour faire les vendanges, on dialogue comme on peut, en anglais, flamand, allemand, portugais, en un curieux sabir, le diable, dit-on, parle toutes les langues, je parle un peu tout ça, mais vraiment très mal, alors je suis sans doute un très mauvais diable.

Quand j'ai dépensé tous mes sous à payer des tournées, je reprends ma voiture et je rentre chez moi saluer mon jardin qui n'est pas un jardin mais plutôt une toute petite forêt, en fait c'est un terrain planté

de chênes-lièges, d'arbousiers, et de quelques pins parasols. Alors je regarde mes arbres, je leur parle, ça peut paraître idiot, mais je crois que les arbres aiment bien qu'on leur parle. On les a plantés là sans même leur demander leur avis, les voilà face au sud alors qu'ils auraient peut-être préféré être orientés au nord, on les a sans doute aussi placés à côté d'un autre arbre qu'ils devront supporter le reste de leur vie d'arbre, parfois certains s'étiolent ou se laissent mourir comme des amants délaissés, c'est pour ça que, chaque soir, je viens leur dire un mot, différent chaque soir, m'excusant, moi, d'être mobile, de pouvoir prendre ma voiture quand j'en ai envie, même si ce n'est que pour aller m'ennuyer dans un endroit perdu, coincé entre un camping et une superette, mais je sais que les arbres s'ennuient encore plus que ceux qui les ont plantés.

Avant d'avoir cette maison, nous passions nos vacances chez moi à Monaco. J'emmenais tout mon petit monde sur mon ancien Riva, un hors-bord en acajou, dessiné dans les années cinquante mais construit plus tard, on partait pour toute la journée, allant de crique en crique, de calanque en calanque, s'amarrant pour déjeuner devant un cabanon, mais c'est vrai qu'aujourd'hui il n'y a plus de cabanons, il n'y a sur les plages que des endroits élégants qui proposent des matelas au prix d'une nuit en hôtel de luxe, des bouteilles d'eau gazeuse à celui d'un magnum de dom-pérignon et des salades de lentilles aussi chères qu'une demi-cuillère de sevruga. On faisait du ski nautique et on nageait un peu, puis vers sept heures du soir, quand la mer était belle, on partait au large, plus loin que la « ligne » maritime qui relie San Remo à la baie de Saint-Tropez, essayant de croiser la route de quelques-uns de ces dauphins grops, les seuls de leur sorte à être voyous et inamicaux, qui bondissent hors de l'eau devant votre étrave, vous obligeant à couper les gaz, exhibant des balafres infligées par les hélices d'autres pilotes, un peu comme le faisaient les *chulos* espagnols et les apaches des fortifs au siècle dernier, qui, dans les bals musettes, ouvrant leurs chemises, aimaient montrer aux filles toutes leurs cicatrices et leurs estafilades.

Je me souviens de la dernière guinguette de la plage de Pampelonne, le Tropicana, où le vendredi, vers deux ou trois heures de l'après-midi, venaient Eddie Barclay et tous ses copains, toujours

les mêmes. C'était un cabanon déglingué avec trois parasols dépareillés, plantés dans le sable, et un gros frigo pour Esquimau Miko posé sur le sable devant la porte d'entrée. Le vendredi, ils servaient un aïoli, plat légendaire de la région, qui n'est jamais qu'un bout de stockfish, mot utilisé à Nice pour désigner une morue mal dessalée, un tronçon de haddock entouré d'une patate, d'un œuf dur et de trois haricots verts, parfois quelques restaurateurs généreux y ajoutent un ou deux bulots, en fait l'aïoli est un prétexte pour manger de la mayonnaise montée avec beaucoup d'ail, tout comme la choucroute est un prétexte pour manger de la moutarde. Le Tropicana est aujourd'hui devenu un restaurant excellent et très cher, avec une clientèle cosmopolite, ce qui veut dire qu'on y croise beaucoup de Russes. À l'époque on n'aimait pas trop les clients bruyants, ni les nouveaux riches des pays de l'Est qui se conduisent encore plus mal que les Parisiens, qui s'achètent des bateaux qu'ils ne savent pas piloter et des voitures qu'ils ne savent pas conduire, promenant des filles qu'ils ne savent sans doute pas aimer non plus. Nous aussi nous parlons fort et buvons un peu trop, mais il y a une façon de parler fort et de boire avec élégance, une certaine distinction que nous n'arrivons pas toujours, mes amis et moi, à respecter, mais au moins on essaie.

Pauline n'aime plus trop sortir en mer. Mes petits-enfants ont peur parce qu'ils trouvent que mon bateau va trop vite. J'ai beau leur expliquer qu'il faut déjauger, avoir suffisamment de vitesse pour que la proue émerge et éviter les éclaboussures des vagues qu'on traverse, mais ils ne comprennent pas, ils veulent qu'on roule lentement, alors je roule lentement, mais, si j'aime bien les embruns, je n'apprécie pas trop que me giflent des seaux et des seaux d'eau de mer, inondant le cockpit quand la pointe du bateau frappe les remous des hélices de ces fers à repasser flottants qu'affectionnent les plaisanciers impolis, méprisant les bateaux plus petits, les barquettes et les canots gonflables. Parfois on aimerait bien avoir un copain sous-marinier qui ne sait pas que la guerre est finie et qui marauderait toujours en Méditerranée à bord de son U-Boot, même rouillé, pour qu'il coule ces malappris comme, à l'époque, ses collègues avaient dézingué le *Lusitania*.

À cause des gamins, on arrive au port trempés jusqu'aux os, mais finalement ça ne m'amuse plus tellement de sortir en mer, le golfe de

Saint-Tropez n'est plus très plaisant à naviguer, ça ressemble au périphérique parisien, on roule cul à cul à l'aller, cul à cul au retour, les gens partent en cohorte vers les plages, s'ancrant devant les restaurants, quel intérêt après tout de garder un bateau pour à peine le barrer jusqu'à la plage de Pampelonne, alors autant le vendre.

Au milieu des années quatre-vingt, la mode sur la Côte était aux « cigarettes », véritables formules 1 de la mer, bruyantes et dangereuses, alors j'avais pu trouver ce bateau assez facilement, personne ne voulait plus de ces *speedboats* en bois, très fragiles et désuets. Il s'appelait *Sahar II*. Un nom étrange, mais je n'en ai jamais changé, on change rarement le nom d'un bateau, des gens disent même que ça porte malheur. Je me suis longtemps demandé si ce n'était pas un *Sarah* déguisé en *Sahar*, pour brouiller les pistes, le vendeur, un joueur libanais, qui au casino de Monte-Carlo s'était fait plumer la veille, avait peut-être une amoureuse juive, et ce prénom, Sarah, aurait été très mal perçu dans son pays d'origine. Puis un jour en Jordanie, au bord de la mer Morte, j'ai vu dans un magazine féminin la photo d'une actrice dont le prénom était Sahar, elle était plus que ravissante, peut-être était-ce en pensant à elle que le flambeur de Monte-Carlo avait baptisé le hors-bord, l'idée ne me déplaisait pas.

Je ne veux pas qu'on m'achète mon Riva, je veux qu'on le *désire*. Ou alors je préfère le couler au large, loin dans la baie, où la profondeur atteint rapidement quatre cents mètres. Faire un trou dans la coque avec une hachette est assez facile, les deux moteurs V8 de trois cents chevaux chacun sont si lourds qu'ils feraient sombrer l'embarcation en moins de deux minutes, puis, ayant passé un gilet de sauvetage, je nagerais jusqu'à la côte ou bien je serais repêché par un vacancier russe, ou mieux par le U-Boot de mon copain sous-marinier allemand qui ne sait pas encore que la guerre est finie.

Si je ne le saborde pas et que je le vende un jour à quelqu'un qui l'aimera comme je l'ai aimé, ce sera peut-être pour m'acheter un bateau plus grand, peut-être un de ces yachts anciens, avec un pont en teck, des écoutilles en cuivre, de beaux hublots ronds et une cheminée jaune barrée d'un bandeau noir, deux canots blancs suspendus à des treuils-girafes, et surtout une poupe arrondie, un bâtiment d'au moins cent pieds pour voguer vers la Grèce ou la Croatie, m'ancrant, à la nuit tombante, devant Dubrovnik, Hydra ou Mykonos, avec un salon

en panneaux de bois, un piano Pleyel vissé au sol pour qu'il ne défonce pas tout en cas de tempête, et de petites cabines confortables où on dormirait dans les bras de nos amoureuses, bercés par la houle, au son réconfortant d'un vieux moteur Diesel ronronnant gentiment dans la cale.

Début septembre, je n'arrive pratiquement plus à manger quoi que ce soit. Je vais de moins en moins bien. Alors je monte à Paris, je me méfie, sans doute à tort, des hôpitaux du Sud, mais j'ai surtout besoin d'un vrai diagnostic, et puis Serge est là-haut. Il arrange pour moi une fibroscopie avec un cadreur très au fait de ces problèmes. Me voilà rapidement dans cette clinique, dans la première chambre du couloir, avec l'inspecteur Derrick et ma bouteille de brouilly dans la chasse d'eau. Six heures du matin, une chaise à roulettes, le billard d'une salle stérile, je suis couché sur le flanc, on m'a placé une sorte de cale pour m'écarter les fesses, je me demande pourquoi, puis, quand je comprends, l'anesthésie fait déjà son effet, j'ai à peine le temps, avant de m'endormir, de rappeler dans un râle au fibroscopiste qu'il s'agit bien d'une endoscopie de l'œsophage et non du côlon, l'homme, dubitatif, regarde ses fiches, et finalement acquiesce, sans se formaliser d'avoir un peu manqué de professionnalisme. Je comprends maintenant que, dans les journaux, on lise parfois qu'un homme de l'art a ôté le mauvais rein d'un bonhomme, ou coupé la jambe droite d'une dame au lieu de la gauche. Depuis que je sais ça, si on doit m'opérer de quoi que ce soit à l'avenir, je dessinerai une grande croix au feutre à l'endroit exact où il faut intervenir. Là, trois secondes plus tard, on m'enfonçait le tube par le pôle opposé. Je pars dans les limbes en apprenant qu'en haut ou en bas, hélas, on emploie le même matériel, je n'ose pas penser à la façon dont ils nettoient tout ça.

On me descend dans ma chambre. Le fibroscopiste, qu'il me semble avoir quitté il y a une minute, entre dans la pièce et s'approche de mon lit, il ne se penche même pas vers moi, et me dit brutalement : « Cher monsieur, vous avez une tumeur de sept centimètres logée dans l'œsophage, c'est le genre de cancer très long et très difficile à soigner. » Il vient de m'asséner un vrai coup de massue. Il aurait peut-

être pu avoir un peu de délicatesse pour m'amener la chose, c'est assez violent, cette annonce n'est rien d'autre qu'une condamnation à mort. Il aurait pu me dire qu'il était désolé d'avoir éventuellement, peut-être, et à la rigueur, une mauvaise nouvelle à m'annoncer, quelque chose comme ça, je suppose qu'alors j'aurais compris le verdict, mais c'est sans doute trop demander à ces gens qui ont appris dès la faculté à cacher leurs émotions derrière une façade de fausse indifférence, et, si je n'aime pas trop être celui à qui on annonce ce genre de choses, j'aimerais encore moins être celui qui doit l'annoncer, tout comme je préfère de loin être bourreau que juge.

Je pensais m'en sortir un peu comme toujours, en me faisant gronder d'avoir beaucoup trop fumé ou bien de trop boire, mais là je suis anéanti. J'avais déjà eu des alertes, on m'avait trouvé une tache au poumon et je m'étais laissé opérer sans vraiment de raison, on m'avait ouvert en deux, viré tout un lobe peut-être un peu trop vite : un chirurgien a du mal, quand un coffre est ouvert, à ne pas couper quelque chose. Sergio m'a dit que ce praticien est mort l'année dernière, je ne l'ai pas pleuré, mais je lui dois la vie : s'il ne m'avait pas enlevé trois quarts d'un poumon, j'aurais certainement continué à griller trois paquets de cigarettes par jour, et je serais mort avant lui.

Plus tard on m'a scié l'os du fémur pour y visser une prothèse datant d'Esculape, qui fait sonner les portiques de tous les aéroports, à part ceux de quelques terminaux dont je tairai le nom, pas la peine de donner de mauvaises idées à des gens qui en ont déjà trop. On m'a recousu pratiquement de la tête aux pieds, le menton, les coudes, les tibias, les genoux, le cou et le crâne, après des accidents, quelques chutes ou des verres brisés dans des bars si louches que même Blaise Cendrars, Bogart et Robert Mitchum n'y seraient pas entrés.

Une petite infirmière s'est un jour amusée à mesurer la longueur de mes cicatrices, les mettant bout à bout, elle était arrivée à un total d'un peu plus d'un mètre, dépassant de peu l'étalon en platine iridié qui, d'après les manuels qu'on lisait à l'école, est déposé au pavillon de Breteuil, à Saint-Cloud, et c'était sans compter ma circoncision.

J'ai toujours cru que les maladies incurables m'épargneraient, je ne sais pas pourquoi. Peut-être croyais-je être à jamais protégé, et que ce genre de chose passerait par-dessus ma tête, comme le sirocco épargne les villes du Maghreb, contournant les villages, ne renversant jamais

les tentes des Bédouins, traversant la mer, chargé de poussière et de sable, venant pourrir la vie des gens d'en face, de l'autre côté de l'eau, dégueulassant leurs vitres, salopant leurs voitures, juste retour des choses, je suppose, après tant d'années de jougs coloniaux de différents conquérants, le vent venge parfois les anciens opprimés, et, si des hommes armés peuvent imposer leurs coutumes, leur langue et leurs croyances aux peuples qu'ils asservissent, personne ne pourra jamais asservir le vent.

Quittant la clinique, j'étais rentré chez moi en taxi, titubant encore de mon anesthésie, un « cancer très long et très difficile à soigner », ça voulait dire que j'étais plus ou moins fichu. Alors je me suis conduit comme tous les gens qui, sentant leur fin proche, au lieu d'essayer de vivre leurs derniers jours comme un feu d'artifice, champagne, langoustes et jolies filles à tous les étages, Chippendales pour les filles, ont étrangement besoin de mettre un peu d'ordre dans leurs affaires, leurs notes, leurs carnets, peut-être pour effacer tout ce qui pourrait révéler leurs faiblesses, leurs failles, leurs faillites, mais trop souvent des gens détruisent trop de choses bien trop vite, bien trop tôt, comme tant de poètes, de peintres ou d'écrivains, si nombreux à avoir brûlé leurs brouillons, leurs ébauches, en se sentant partir. D'un autre côté, quand on voit ressortir des « ratés », des brouillons dont ils se sont débarrassés en les jetant dans leurs corbeilles à papier et que les femmes de ménage ont récupérés, on comprend mieux une telle hâte. En fait il faudrait jeter au panier ce qu'on veut que les gens voient un jour, et brûler le reste dans son poêle à charbon.

Mon Sergio me dit qu'il m'a trouvé le meilleur spécialiste pour soigner mon mal. Celui-ci pratique dans une clinique à Neuilly, où, comme on sait, il n'y a pas le moindre épicier ni arabe ni même berbère, mais ses bureaux sont de l'autre côté de l'avenue, vers Champerret. J'y vais à reculons. J'arrive devant un immeuble au milieu de vieilles bâtisses dans une rue de banlieue, c'est très différent des endroits où en général on peut consulter, ça ressemble plutôt à un de ces immeubles de bureaux dans la Huitième Avenue à New York, qui abritent des firmes d'import-export, vendant un peu n'importe quoi, surtout des fourrures et sans doute des diamants. J'arrive à mon étage, là deux secrétaires semblent très occupées, l'une au téléphone,

l'autre à son ordinateur, c'est facile de faire semblant de savoir taper sur un ordinateur, il suffit de bouger ses doigts le plus vite possible, personne ne se penche par-dessus votre épaule pour voir si vous écrivez vraiment quelque chose d'intéressant, un peu comme les filles s'affairent dans les arrière-salles quand vous faites la queue à la poste.

On me fait signe de m'asseoir dans une sorte d'antichambre, en fait un couloir. Là, j'attends avec d'autres gens auxquels on a dit que le docteur allait les recevoir dans quelques instants, c'est-à-dire dans une heure ou deux, certains médecins ont deux salles d'attente, on se croit le troisième à patienter, en fait on est le vingtième. Dans mon coin, je lis *La Gazette de Drouot*, le praticien doit être amateur d'art, je feuillette le catalogue, un beau catalogue imprimé sur papier glacé. Je tourne distraitemment les pages, et soudain je m'arrête, consterné : un homard en fer-blanc polychrome de Jeff Koons a été vendu au prix de trois toiles de Manet. Quand je pense que le type fait travailler pour lui une centaine d'ouvriers dans une usine-atelier du New Jersey, qui moulent et assemblent, peignent et vernissent ces crustacés par dizaines, dont l'un a été sottement exposé tout un été au château de Versailles, je me dis que ce n'est pas très sérieux : Amérique, Amérique, tu m'as toujours fait rêver. J'ai grandi avec toi, écoutant ta musique, Tommy Ladnier, Charlie Christian, Bessie Smith, et plus tard John Coltrane, essayant même d'en jouer, me déchirant les lèvres aux embouts des trompettes, me lacérant les doigts sur les cordes des guitares, j'ai lu tous les livres qu'écrivaient tes enfants, je suis souvent resté trois séances à regarder les films de John Ford, Billy Wilder ou Cassavetes, admirant tes acteurs, rêvant de tes actrices, m'habillant, gamin, comme tes gamins d'alors, ourlant d'un revers les blue-jeans que j'achetais aux puces de Saint-Ouen, relevant le col de mes chemises comme le faisait Elvis, marchant sans bouger les épaules comme John Wayne et Gary Cooper, alors mon Amérique, tu sais que je t'aime, mais je ne te comprends plus, je sais bien que tu n'as qu'un peu plus de deux cents ans d'existence, que tu n'as pas vraiment de tradition culturelle, que chez toi l'argent que vaut une œuvre prime sur sa qualité, et c'est normal, ton peuple est fait de voleurs, de vagabonds, d'aventuriers venus du monde entier, mais, belle Amérique, ta superbe et tes certitudes t'ont fait perdre ton âme. Dans tes écoles et sur tes campus tes gamins s'entretuent, on abat toujours des gens parce qu'ils sont de la mauvaise couleur de l'échiquier, Janet

Jackson a dû présenter des excuses nationales parce qu'elle avait montré un téton à la fin d'un spectacle pendant que son frère se prenait l'entrejambe à pleines mains devant des garçons et des filles de dix ou douze ans. Amérique, tu n'as plus aucun discernement, tu as perdu tout sens des valeurs, tu engendres des monstres. Pardonne-moi d'avoir, l'année dernière, renié ta nationalité et rendu mon passeport, mais tu ne sais plus très bien où tu vas, tu élis des incapables qui mettent le monde à feu et à sang, alors je suis descendu en marche de ce train que j'aurais tant voulu ne jamais quitter. Pardonne-moi, mais, Amérique, là tu vas trop loin, mais c'est aussi vrai que j'ai beaucoup de mal à t'en vouloir.

Ce matin je me réveille avec le même store qui ne sert à rien, la même télévision qui ne marche pas, la même perfusion qui dans mon avant-bras distille sournoisement le contenu de la même poche accrochée au même cintre monté sur les mêmes roulettes, la seule chose qui ait changé c'est qu'aujourd'hui, comme la fibroscopie a confirmé mon mal, il y a un vautour au pied de mon lit.

Dans les films animaliers de la BBC, j'ai souvent vu ce genre de rapaces au cou déplumé tourner dans le ciel de la savane, un peu comme des avions au-dessus des aéroports, surtout à Mexico, quand ils attendent leur tour pour atterrir aux heures de pointe, mais eux attendent que les lions aient fini de dépecer une gazelle ou un gnou pour descendre grappiller ce que les fauves ont bien voulu leur laisser, oiseaux répugnants, bestioles nauséabondes, ne vivant que de rognures, un peu comme nos mouettes qui, au lieu de pêcher des poissons comme elles le faisaient depuis la nuit des temps, se disputent maintenant les détritiques de nos dépotoirs, anticipant sans doute ce qui nous arrivera, à nous autres humains, si nous continuons notre infernale course au profit, laissant sur le bas-côté de nos autoroutes tous ces gens qui, dans cette danse effrénée, n'arrivent plus depuis longtemps à suivre le tempo.

Voilà que, ce matin, j'en ai un devant moi, et rien que pour moi. Il me fixe de ses yeux immobiles, venant lui aussi d'apprendre que je n'en ai plus pour longtemps, dans les hôpitaux les nouvelles vont vite. Il est là, les serres agrippées aux barreaux du lit, il attend. Ces charognards ne clignent jamais des yeux, ils n'ont pas de paupières et c'est très troublant. Alors je me recroqueville tout d'abord sous mon drap, évitant son regard, puis je me dis que c'est un peu lâche de me cacher comme ça, alors je me redresse, essayant de maîtriser ma peur, et là, comme quelqu'un qui traverse une forêt la nuit et qui, pour se

donner du courage, siffle ou chante à tue-tête, je fanfaronne, même un peu matamore, je fixe l'épouvantail d'un air déterminé, m'inspirant du regard transylvanien de Béla Lugosi, le premier Dracula des films des années trente. Mais l'animal ne détourne pas une prunelle, c'est assez normal, il n'a jamais vu les films de Béla Lugosi. Il me fixe toujours, alors, et ça arrive souvent quand on n'a pas ou plus d'arguments, qu'on n'a pas d'autre choix que de devenir violent, bien qu'adepte des idées pacifistes de Gandhi, de Bertrand Russell et de Gary Davis, le fondateur des Citoyens du monde, je finis par crier : « Fous le camp sale bête ! »

Mais, évidemment, il ne bouge pas d'une plume, il reste impassible. Le salaud a tout son temps. C'est là la force de ces chacals volants, ils ont tout leur temps, contrairement à nous, surtout quand nous sommes allongés sur un lit d'hôpital. On peut combattre debout, affronter quelqu'un même assis quand on se trouve en face d'un joueur d'échecs ou d'un as du poker, mais allongé on est beaucoup plus vulnérable, comme un gladiateur à terre, empêtré dans les filets d'un rétiaire, qui, bien que le glaive en main, se sait condamné, fichu, foutu, le trident est à moins de deux doigts de sa gorge.

Je n'ai jamais eu peur des animaux, et en général les animaux m'aiment bien. Bon, c'est vrai que j'ai déjà été chargé par un étalon noir dans un pâturage à Deauville que je traversais par mégarde, par un éléphant aussi, dans la savane du Masai Mara, parce que Pauline l'avait appelé Babar, les éléphants détestent qu'on les appelle « Babar ». J'ai été entouré par toutes sortes de poissons, dont ces torpilles que sont les barracudas dans une île des Bahamas, où un petit boa m'est aussi tombé sur les épaules alors que je passais dans la mangrove, c'est leur jeu favori, mais pas un seul de ces animaux ne m'a vraiment fait peur à part, étrangement, une toute petite crevette. Une toute petite crevette qui avait les yeux bleus. Personne, je sais, n'a jamais vu de crevettes aux yeux bleus, mais cette crevette-là avait le regard aussi bleu que la mer des Antilles. Elle était à demi enfouie dans le sable de cette île superbe, au large de Little Exuma, un îlot perdu au bout de nulle part qu'avait acheté Georges, un ami qui avait fait fortune en mondialisant les petits personnages des Schtroumpfs, mais Georges aurait fait fortune en vendant n'importe quoi. J'avais beau recouvrir de sable ma crevette, elle refaisait toujours surface, encore et encore, continuant à me fixer de ses yeux minuscules et

terriblement bleus, comme aujourd'hui ce vautour au pied de mon lit me fixe de ses pupilles jaunes.

Depuis trois jours, le rapace me toise, salivant déjà, à la façon de quelqu'un qui regarde à travers la vitre de son four à chaleur tournante un poulet rôti sur la broche. Comme je ne suis pas très ambulateur, à cause du goutte-à-goutte fiché dans mon bras droit, je ne peux pas me lever pour aller lui tordre le cou comme à un vulgaire chapon, alors, du bras gauche je lui balance mon oreiller au bec, évidemment je le rate, cinquante millions d'années que sont là ces descendants pouilleux des ptérodactyles, du crétacé à nos jours, ils ont eu tout loisir de roder ce que les effeuilleuses de Las Vegas appellent leur « routine ». Moi je fais partie de ces bipèdes qui ne sont sur terre que depuis très peu de temps, à peine plus de deux cent mille ans, comme Lilly, l'inventrice de la Mode, et, malgré mon instinct de survie hérité de mes ancêtres les grands singes, je suis épouvanté par la bête, regrettant de ne pas avoir donné mon corps à la Science, parce que alors la Science serait certainement venue lui disputer ma dépouille, réclamant son dû, laissant la maudite créature sur sa faim.

Si, au lieu d'un vautour, ça avait été un de ces perroquets multicolores qu'on trouve au Brésil et auxquels, avec un peu de patience, on peut apprendre à répéter des mots aussi sots que « Coco est content », on aurait pu avoir, à défaut d'un dialogue, peut-être un semblant d'échange, et là, en véritable émule de Talleyrand, bien que moins démoniaque, j'aurais pu, sournoisement, instiller le doute dans le raisonnement sordide et sordidement alimentaire de la misérable volaille. Mais mon vautour n'est pas très loquace et me défie toujours, moi qui, le dos au mur et sans oreiller, suis pratiquement prêt à lui sacrifier un orteil, ou même deux, pour avoir la paix. Voilà que tout à coup je suis sauvé, non pas par le septième de cavalerie, mais par une infirmière boulotte entrant dans ma chambre, bruyamment comme toujours, mais aujourd'hui son vacarme est le bienvenu puisqu'il me sauve de ce face-à-face inégal et sans autre issue que d'être finalement picoré par la bête immonde, sans doute aidée par une dizaine de ses copains, sans compter ses copines, qui, perchés sur le toit d'en face, doivent attendre un signe, ces cancrelats emplumés ne se déplaçant jamais qu'en bande.

J'espérais que l'arrivée de la demoiselle allait faire peur à l'animal mais je me trompais, il reste là, les serres bien agrippées aux barreaux

de mon lit, mais n'étant plus seul j'ai un peu moins peur de lui. Étrangement, l'infirmière semble ne pas le voir, ou bien elle est habituée à la présence de ces cafards ailés au chevet des malades incurables comme moi. Elle est bien jolie. J'ai déjà vu son visage et son beau regard, sans doute dès mon arrivée, je reconnais aussi sa voix douce, comme le sont ses gestes, elle a un accent chantant, peut-être est-elle hongroise ou peut-être roumaine, je n'ose pas lui poser la question, la dernière fois que, stupidement, j'ai demandé ce genre de chose à une jeune femme, une très belle personne d'origine africaine : « D'où venez-vous ? », elle m'a sèchement répondu : « D'Arcachon. »

Mon infirmière hongroise ou peut-être roumaine a noué ses cheveux en chignon, mais quelques mèches espiègles s'en sont échappées, se confondant au duvet qui ombre sa nuque dont émane un parfum peut-être d'ambre gris ou bien de vétiver, je n'ai aucune idée de ce que peut être le vétiver, mais le mot est joli. En une seconde me voilà amoureux, amoureux de son regard un peu triste, amoureux de la cambrure que ses hanches donnent au coton de sa blouse, amoureux de la courbe d'un de ses seins qu'elle me laisse entrevoir sous une de ses manches quand elle rajuste les tubes de mon goutte-à-goutte, j'oublie aussitôt l'oiseau sinistre, qui, voyant mon intérêt pour la dame et mon regard gourmand, se cherche une contenance en s'arrachant fébrilement du bec les rares plumes qu'il lui reste au cou, mais sans détourner une seconde ses yeux des miens : le salopard me fixe, il sait bien que, dès que la belle sera partie, je serai à nouveau à sa merci.

Je m'attendais au rituel : température, tension, pouls, puis « rendormez-vous », mais aujourd'hui tout autre chose m'attend. On va me placer un cathéter sous la peau, c'est une petite boîte, pas plus grande qu'un morceau de sucre, dont une face est garnie d'un diaphragme dans lequel on peut piquer et injecter toutes sortes de choses, comme des anesthésiants, des principes hydratants et surtout des protocoles de chimiothérapie, évitant ainsi d'abîmer les veines. Je vais ce matin repartir au bloc. Il me faut prendre une douche et me badigeonner de Bétadine, désinfectant sans doute bricolé à partir de l'hexachlorophène, ce défoliant employé pendant la guerre du Vietnam et même dans un dentifrice aujourd'hui disparu. Je dois me laver de la tête aux pieds, puis il faut me rincer, me laver à nouveau, le liquide ressemble à une décoction de réglisse mélangée à du brou

de noix, c'est marron foncé et ça sent le formol, je sors de la douche plus brun qu'un pain d'épices, mes cheveux, blancs depuis longtemps, sont devenus auburn, j'ai l'air d'un vieux beau le dimanche au dancing de la salle Wagram.

La belle me dit : « Ni peignoir ni serviette », je dois rester debout dans la salle d'eau, grelottant de froid et nu comme un ver, attendre d'être tout à fait sec sans m'asseoir ni m'allonger sur le lit, d'après elle autour de moi tout est pollué, ça grouille d'acariens, les draps abritent des colonies de streptocoques, pire encore, de staphylos, la hantise des hospitaliers, depuis que des gens célèbres en ont été victimes, et qu'alors les journaux en ont parlé, jusque-là les hôpitaux passaient sous silence ces cinq ou six mille morts annuelles par infections dites « nosocomiales » dans le seul Hexagone, décès dus plus à la négligence qu'à la fatalité, les jeunes femmes chargées de nettoyer les chambres passent au sol une serpillière qui trempe depuis des heures dans un seau où l'eau grouille de milliards de microbes qui souillaient déjà le sol des dix ou vingt chambres qu'elles viennent de nettoyer, les gens dans les blocs mettent des masques et s'habillent de vêtements stériles mais répondent quand on les appelle sur leur téléphone portable, lequel, d'après un récent rapport de l'OMS, concentre plus de bactéries que tous les recoins de l'Institut Pasteur.

Penché au-dessus de vous, le chirurgien parle à voix basse dans son iPhone, sans doute à sa maîtresse, la rassurant quant au week-end qu'il lui avait promis dans la chambre d'un hôtel de charme à Trouville, sa femme est partie avec les enfants aux Sables-d'Olonne, où son amant l'emmènera, je l'espère, visiter le seul musée qui rassemble les œuvres étonnantes de Gaston Chaissac. En ces quelques secondes de menteries extraconjugales, le type vient de lâcher au-dessus de votre ventre ouvert l'équivalent en germes du nombre de *paratroopers* qui ont sauté sur la Normandie le jour du D Day. Les aides-soignantes et les infirmières, très souvent accros à la cigarette, et n'ayant pas de local ventilé comme le prévoit la loi, sortent avec leurs baskets et leurs fameux sabots pour en griller une, alors que les trottoirs devant les portes des cliniques et des hôpitaux sont maculés par les crottes de chiens et les chiures de pigeons, par les vieux mégots et les crachats chinois, les Chinois crachent beaucoup. Les visiteurs, c'est encore pire. Ils ramènent sous les semelles de leurs chaussures des millions de bacilles et de bactéries, apportant gentiment des fleurs ou des fruits

qui, de la cueillette à la vente à Rungis, ont été manipulés par une trentaine de personnes qui, en sortant des toilettes, ne se lavent jamais les mains, qui bouffent et boivent, qui glissent leur main dans la culotte de Mme Germaine, la femme nymphomane de leur patron, qui dès sept heures du matin s'est déjà fait basculer trois ou quatre fois au milieu des cageots, des salades, des endives et du persil plat.

Me voici un peu comme un jaïn, un de ces hindous mystiques qui s'enduisent de cendre, ce qui les rend tout gris. Ils marchent en balayant devant eux, de peur d'écraser ne fût-ce qu'une fourmi, bienheureux qui croient à la métempsycose, conception plus philosophique que religieuse dont on se sent, même si on n'est pas croyant, de plus en plus proche quand on est comme moi dans ce genre de chambre, avec un rapace au pied de son lit. Pourquoi pas, après tout, ne pas accepter qu'après la mort on puisse accéder à une autre existence sous une autre forme, mais malheureusement je crois qu'on ne peut pas choisir en quoi ou en qui on reviendra sur terre. Imaginons : on peut se réveiller une minute après sa mort, réincarné en travelo brésilien ou en escargot de Bourgogne, finir à Bagatelle ou dans l'assiette de quelqu'un qu'on n'aime pas, ce n'est pas précisé. On peut, là j'imagine le pire, revenir sur terre changé en chien vietnamien qu'on déguste le samedi soir entre copains, en buvant de la bière, assis sur un petit tabouret sur un trottoir de Hanoï, ou bien, plus chanceux, se retrouver richissime petite souris, cousine de Mickey Mouse. Shiva, Vishnou, Ganesh et toute la bande, si c'est possible, j'aimerais tout simplement être réincarné en *moi*. Alors : « *Om, Sri, Ganesha Namaha* », prière du matin, qui révère Ganesh, dieu à corps d'homme et à tête d'éléphant, protecteur de la maison, et de la raison aussi.

Chez nous, où, à part Matthieu Ricard, l'homme-sandwich du bouddhisme, on pratique trois religions monothéistes, j'allais dire « monolithiques », le jour du Jugement dernier on devrait donc tous ressusciter d'entre les morts, sortant de nos tombes, des charniers et des fosses communes, ça va faire pas mal de monde, mais je suppose que tout est prévu pour ce Woodstock universel, et, comme on a finalement tous le même Dieu, on arrêtera peut-être de s'engueuler comme on le fait depuis qu'Akhenaton a décidé qu'Aton était la seule et unique divinité, mais depuis tout se complique encore plus vite : nous allons tous ressusciter, nous dit-on, d'accord, mais dans quel état.

Si c'est pour sortir de nos tombes vieux, moches, chauves et édentés, tubards ou cancéreux, peuplant le paradis de squelettes ambulants, aux genoux cagneux, aux jambes nécrosées, aux muscles en pendeloques et à la peau flapie, autant revenir dans une autre vie en escargot de Bourgogne, ou en Brésilienne transgenre, mais peut-être pas en chien vietnamien qu'on mange en terrasse devant Chez ma tante, à Hanoï, le samedi soir, en buvant de la bière, tant qu'à faire.

Quand je suis enfin sec, un jeune Antillais vient me chercher avec un brancard roulant sur lequel je dois m'allonger après avoir passé une de ces chasubles en tissu non tissé, ouverte sur le devant, heureusement, aujourd'hui, on vous donne un slip en treillis de papier, à l'époque on était indécents même debout, impossible de fermer ces kimonos sans doute fabriqués en Chine à la taille des Chinois. On me donne aussi des couvre-pantoufles qu'on n'impose pourtant pas aux gens qui nous visitent dans nos chambres, mais comme on en donne dans les mosquées où personne n'est malade, ces rares mosquées encore visitables, sans doute plus pour très longtemps, telle la mosquée Bleue d'Istanbul, à un jet de pierre de Sainte-Sophie, pauvre basilique, d'abord transformée en lieu de culte musulman puis tristement abandonnée par les fidèles pour l'autre, plus moderne et plus tape-à-l'œil, alors on a décidé de désacraliser ce superbe et ancien édifice, auquel les quatre minarets confèrent encore plus de majesté.

La voilà visitée par des hordes de touristes, eux aussi en tongs et shorts à poches plaquées, et qui, Caméscope collé à l'oreille, déambulent sous sa coupole, insensibles à l'émotion que génère le lieu qui, pour moi, est magique, bien qu'on ait plâtré ou démoli pratiquement toutes ses mosaïques, hérésie et blasphème, le Coran dit bien qu'on doit respecter les rites et les croyances des enfants du Livre, quant aux représentations interdites d'autres divinités, icônes ou idoles, il a seulement recommandé de les « éviter », de passer son chemin quand on en croise une, jamais de les détruire. On s'émeut de voir démolir d'anciens temples, des mausolées, soi-disant au nom d'Allah, mais c'est vrai que d'autres, en leur temps, ont cassé des statues d'idoles, tout d'abord Abraham, puis les Grecs ont cassé le nez des statues des divinités égyptiennes, et ainsi de suite, jusqu'à, plus près de nous, nos révolutionnaires qui ont décapité les saints aux frontons des cathédrales, alors je demande aux anciens et aux

nouveaux vandales, aux béotiens de tous bords, comment ils peuvent penser qu'en effaçant une image on peut effacer une foi ?

L'heure de mon opération approche. On quitte la chambre. Je fais un grand doigt d'honneur à l'oiseau qui ne détourne pas ses yeux des miens, l'air de dire : « Tu ne perds rien pour attendre. » On me pousse à travers les couloirs à la façon dont on pousse un bobsleigh sur une piste olympique, on se cogne là aussi aux encoignures des portes, ça doit être une tradition, on roule et on rebondit aux parois de l'ascenseur, je rentre mes coudes et surtout mes genoux, c'est sans doute un jeu, les brancardiers doivent tellement s'ennuyer à transbahuter des malades de leur chambre au bloc opératoire et du bloc à leur chambre qu'à mon avis ils organisent entre eux des compétitions, ce doit être à celui qui amènera le plus vite son patient au billard, se chronométrant sur la durée du parcours, et, vu la vitesse à laquelle j'ai été amené là, je crois qu'aujourd'hui nous avons dû battre tous les records des cliniques d'Île-de-France.

On m'installe dans un box de deux mètres sur quatre, plus petit qu'une cellule dans une de ces prisons turques qui aujourd'hui doivent être surpeuplées. Il y a une chaise en métal et en bois d'okoumé, mais rien d'autre, pas même un chromo au mur représentant le mont Blanc ou les falaises d'Étretat, comme dans les anciens wagons de la SNCF. La fenêtre est bloquée, le radiateur en surchauffe et le petit lave-mains scellé dans un coin fait office de seule décoration. On referme la porte et, à nouveau, j'attends. J'attends très longtemps. Si longtemps que je crois qu'on a dû m'oublier. J'essaie bien de trouver une tache au plafond, cette craquelure qui pourrait m'aider à voguer, comme j'aime tant le faire, vers ce monde imaginaire que parfois je parviens à rejoindre, ce monde idéal, ce Canaan peuplé de geishas, de mousmés et de plus d'hétaïres que Mathusalem, même en neuf cents ans, aurait pu honorer, je les verrais, lascives, allongées sur des divans garnis de coussins en duvet d'oiseaux-lyres, ces Shéhérazade aux gorges avenantes, aux girons accueillants et aux lèvres plus sucrées que les baklavas de tout le Péloponnèse, m'offrant mille et une nuits de plaisir et d'ivresse comme disaient jadis les poèmes délicieusement naïfs qui venaient de ces pays où, aujourd'hui, on ne peut plus en écrire une ligne sous peine d'être égorgé.

Catastrophe : le plafond a été refait. Il est lisse, sans le moindre

relief, et ne présente pas la plus petite lézarde qui pourrait ressembler à une piste pouvant me mener à un de mes mondes parallèles. Alors que faire ? Je pourrais prier bien sûr, mais qui diable prier, je connais assez mal les saintes et les bienheureux, j'ai à peine la notion de leur panthéon, je crois savoir qu'on prie saint Christophe quand on a perdu ses clés, saint Denis quand on est en manque d'amour, saint Georges quand son épouse se change en dragon, et aussi sainte Rita dans les cas désespérés, mais j'espère vraiment que le mien aujourd'hui ne l'est pas tant que ça.

Au bout d'une demi-heure ou d'une heure peut-être, comment le savoir, on m'a pris ma montre parce que souvent des gens indécents détoussent les malades sous anesthésie, on dit aussi que les filles se font « visiter » par les étudiants en gynécologie quand elles sont jolies, mais les médecins, même les plus grands professeurs, protégeant leurs élèves, parlent d'une légende urbaine, n'oubliant pas qu'eux-mêmes ont été carabins.

Dans mon placard monoplace, attendant qu'on vienne me chercher pour m'emmener au bloc, je me sens à nouveau bien seul. J'aimerais avoir un peu de réconfort. Alors je me hasarde à entrouvrir la porte, le couloir est vide, je sors de ma boîte à chaussures et me dirige vers la salle de garde, où se tiennent en général les infirmières quand elles font une pause, qu'elles déjeunent d'une salade ou d'une quiche apportée le matin, à moins qu'elles ne s'en aillent manger un sandwich dans un des cafés de la porte de Champerret. À Neuilly, comme on sait, il n'y a pas un bistrot. Elles ont bien sûr le droit, sur place, aux plateaux qu'on sert aux malades, mais ce qu'on sert aux malades est tellement mauvais que, bien que ça grève leur budget, elles vont manger ailleurs. Les patients, eux aussi, voudraient bien manger autre chose que ce qu'on leur propose, mais ils n'ont pas le choix, je nous imagine mal, pauvres zombies, aller au Balto, le bar-tabac de Levallois, poussant un pied à perfusion roulant, un tube fiché dans le bras, demander un sandwich, et puis on ne reste là qu'un mois, peut-être deux, le plus souvent on meurt avant de pouvoir se plaindre des menus, en plus beaucoup d'entre nous, tout comme moi, ne peuvent plus rien avaler. Une pétition a circulé pour qu'on améliore l'ordinaire, en général je signe tout, même si parfois, un peu pusillanime, je l'avoue, j'emploie l'un ou l'autre de mes pseudonymes, comme celui de Jefferson Matogrosso, mon alter ego, chroniqueur

mondain soi-disant brésilien de la revue *La Coupole en Montparnasse*, qui réunissait des auteurs et des dessinateurs, pour collecter quelques sous pour qu'Antoine Blondin, alors un peu désargenté, puisse payer son électricité. Je me suis aussi appelé Werner von Silberbrück, philosophe autrichien qui venait à mon secours quand, au lycée, je perdais pied dans une dissertation, et enfin Milan D. Videc, anagramme de mon nom, grand artiste croate, qui signe lui toutes les pétitions, même celles qui demandent l'arrêt formel de toutes les pétitions. Mais celle de la clinique je ne l'ai pas paraphée : ne pouvant rien déglutir, c'eût été indécent.

Mais ma recherche d'une peut-être gentille infirmière est vaine : la salle de garde est vide, tout l'hôpital aussi, tout le monde a justement dû partir déjeuner, j'avais oublié qu'on était en France et qu'à cette heure-là la France déjeune, seule nation au monde où une quinzaine de paras bien entraînés, sous les ordres d'un type déterminé comme l'était Bob Denard, pourraient facilement, un 15 août, entre midi et quatorze heures, prendre possession du pays, tenir en un clin d'œil tous les points stratégiques, investir l'Élysée et tous les ministères, boucler les casernes, neutraliser les QG des trois armées, prendre le contrôle des radios, de la télé et du café de Flore, tout ça grâce aux incontournables radis-beurre et autres œufs mayonnaise, aux plats du jour qu'on avale comme on peut, souvent debout, coude à coude au comptoir, entre un P-DG qui a choisi le petit salé et un peintre en bâtiment qui, lui, a préféré la blanquette. Ce que j'aime à Paris, c'est que c'est une des seules capitales au monde, avec Rome, où, à l'heure du déjeuner, on peut côtoyer au zinc toutes les classes sociales, même aux comptoirs des cafés les plus chics de l'avenue de l'Opéra ou des Champs-Élysées. C'est impensable à Londres, par exemple, où les nombreux ouvriers du bâtiment qui travaillent dans la City n'oseraient pas entrer prendre une bière, même debout, dans un des pubs fréquentés à midi par les traders en costume et cravate, alors ils mangent leurs sandwiches en buvant une canette de cidre tiède, assis à l'arrière de leurs camionnettes.

D'éventuels envahisseurs, choisissant le bon mois, le bon jour et le bon moment, pourraient donc en quelques heures tenir la capitale, le gouvernement se réfugierait à Biarritz, Vichy a encore une connotation assez négative. Pas besoin d'être une grande puissance pour mettre en pratique ce genre d'invasion, les prédateurs on les voit

venir, mais l'idée pourrait peut-être germer chez les stratèges de principautés comme Andorre ou Saint-Marin, peut-être aussi, pourquoi pas, celle du Luxembourg, qui, bien que n'étant pas un pays fondamentalement expansionniste, a de plus en plus de mal à trouver de l'espace pour loger ses nombreuses banques.

Résigné, je retourne dans mon clapier quand une toute petite dame, s'appuyant sur un déambulateur, sort de sa cabine à ce moment-là. Me voyant tout nu sous ma chasuble en tissu non tissé, ouverte sur le devant, elle pousse un hurlement. Je la comprends : à cause de la Bétadine je dois ressembler à un Jivaro, un de ces réducteurs de têtes des forêts d'Amazonie, ou plutôt non, les Indiens là-bas, contrairement à moi, portent des étuis péniers pour se protéger des picots quand ils chassent le pécari dans les sous-bois. Les aides-soignants alertés par ses cris arrivent à la rescousse, on m'attrape et on me ramène aussitôt dans mon cagibi, mais, comme je suis sorti de l'espace stérile, je dois me doucher à nouveau : nouveau lavage, réglisse et brou de noix. Quand je suis enfin sec, je me rhabille et je reçois un joli bonnet qui parfait mon élégance, bonnet en plastique translucide comme ceux dont on coiffe les ministres et les présidents quand ils visitent un site nucléaire ou une fromagerie dans les Vosges, le niveau de vigilance paraît être le même dans un cas comme dans l'autre, ce qui, selon Pierre Dac, rassure bien sûr quant à la sécurité dans les fromageries.

Encore et toujours attendre. C'est le lot des patients en attente dans les hôpitaux du monde entier. On vous fait lever à l'aube pour n'être opéré que six heures plus tard, mais il faut impérativement que vous soyez prêt, et ce quoi qu'il arrive. Même si ce « quoi qu'il arrive » n'arrive jamais. Sauf s'il y a des impondérables comme les catastrophes aériennes et les accidents d'autocars, très souvent moldaves, qui se renversent dans un ravin pas loin d'où vous êtes, alors les blessés, les brûlés, les brisés en mille morceaux arrivent en grand nombre aux urgences, tous les infirmiers et les chirurgiens sont réquisitionnés, et surtout le vôtre, le temps qu'on recouse, qu'on réduise les fractures, qu'on panse les victimes, il peut se passer jusqu'à quarante-huit heures, alors il vous faut attendre et attendre encore, allongé tout marron sur un lit à roulettes, sans rien manger ni rien boire, il est bien écrit sur le libelle qu'on vous a attaché au gros orteil du pied gauche, le même qui sert à identifier les cadavres dans les

tiroirs des morgues, qu'on doit rester à jeun, alors on reste à jeun, mais, quoi qu'il arrive, il faut qu'on soit prêt.

Aujourd'hui pas d'urgences, ni de catastrophe aérienne, pas de car moldave tombé dans un ravin, pas de blessés non plus, aucun grand brûlé ni de gens brisés en mille morceaux, mais je vais quand même devoir attendre qu'on ait fini de sonder les larynx et les fondements d'une demi-douzaine de patients qui attendent eux aussi depuis des heures dans autant de placards étriqués, tous pareils au mien.

Ce qui me fâche un peu, c'est que, pendant que j'attends, mon chirurgien doit être encore chez lui, se réveillant à peine, la bouche pâteuse d'avoir bu trop de champagne la veille au Dandy's Club, en compagnie d'une visiteuse médicale rencontrée lors d'un séminaire à Benidorm, les laboratoires ne choisissent pas au hasard leurs représentantes, ils les aiment élégantes, enjouées, enjôleuses, espérant que les médecins invités à faire ces voyages les invitent à leur tour à dîner dès que leurs femmes seront parties aux Sables-d'Olonne avec les enfants, la belle-mère et le chien, sans doute le seul de la bande qui apprécierait Gaston Chaissac à sa juste valeur.

Le bonhomme, en se levant, doit caresser distraitemment l'arrondi d'une fesse, la courbe d'un sein, poser peut-être un baiser nonchalant sur l'épaule de la jeune femme dont il a déjà oublié le nom, s'il l'a jamais su, et va prendre sa douche, s'en foutant pas mal d'être en retard, de toute façon il est toujours en retard, mais quelle importance, les gens ont besoin de lui, lui n'a pas besoin d'eux.

Quand il arrive enfin à la clinique, branle-bas de combat, l'Antillais costaud me transfère de mon lit à roulettes à un autre, à roulettes lui aussi, et presque aussi haut que le premier, je ne vois pas vraiment l'intérêt d'une telle manœuvre, mais je suis si content de sortir de mon réduit que je ne fais bien sûr aucun commentaire. On traverse un long couloir, toujours au rythme d'une épreuve de jeux Olympiques, on prend l'ascenseur, bousculant tout le monde, et nous voici enfin en salle d'opération. Le docteur et son anesthésiste entrent alors. Ces messieurs vérifient, l'un ses instruments, l'autre son outillage, puis ils s'en vont vers l'office, juste à côté du bloc, refermant la porte pour s'isoler, ça me paraît étrange, mais je vais bientôt comprendre la raison de ce rapide repli stratégique : l'infirmière qui est chargée des injections arrive d'un pas lourd, chaussée de ces

galoches suédoises à semelles de bois qu'affectionnent les filles des hôpitaux. Elle a la cinquantaine, le cheveu ras et la mine renfrognée, Dieu sait où ils l'ont trouvée, ce doit être une transfuge d'un de ces goulags dont parlait Soljenitsyne, mais elle ne devait pas être du côté des déportés. Elle me casse dans le bras une première aiguille et s'absente pour en chercher une autre. Alors j'appelle à la rescousse l'archange chargé de nous soigner, nous autres les humains, criant à tue-tête : « Raphaël ! *Aiuto !* Au secours ! » L'archange doit souvent fréquenter le Vatican, alors il doit parler sûrement un peu d'italien. Mais voilà qu'arrive un jeune homme en blouse bleue qui me dit :

« Vous m'avez appelé ?

— Mais non, pas vous, bon sang, j'appelais l'archange, vous avez sans doute le même prénom, mais faites-moi plaisir et ouvrez la fenêtre, appelez l'archange Raphaël, et vraiment de toute urgence...

— Je ne sais pas si j'ai le droit...

— Écoutez. Je suis le cousin de Johnny Wolfvitz qui possède la moitié de cette clinique et un quart de la brasserie Lipp, alors appelez Raphaël, je vous couvre. »

Bluffé, le type ouvre la fenêtre, et dit timidement :

« Monsieur Raphaël, on vous demande...

— Mais criez-le, bon Dieu ! » Là, je me lève de mon brancard, en lui disant de me laisser faire, et je hurle à la fenêtre :

« *Arcangelo Raphael, alla riscossa !* » Je crie si fort que l'archange m'entend, et, bien qu'il s'occupe d'un car de Portugais tombé dans un ravin en Moldavie, il vient se poser sur l'appui de la fenêtre, les ailes un peu flapies, le nez cassé et les deux yeux au beurre noir.

« Que puis-je faire pour vous ? me demande celui qui, j'espère, sera mon sauveur.

— Vous êtes l'archange qui soigne les blessés et les gens mal en point, on s'apprête à me massacrer le bras, il faut que vous me veniez en aide !

— Je suis désolé, mais votre archange gardien c'est Gabriel, moi, comme vous avez sans doute pu le remarquer à mon visage meurtri, je suis celui de Mike Tyson, le boxeur qui mord les oreilles de ses adversaires.

— Et Gabriel il est où ?

— Aux Bahamas avec Kate Moss.

— Mais je croyais qu'il s'occupait de moi !

— On s'occupe de dix ou quinze personnes en même temps, là il s'occupe de Kate Moss, et il faut dire qu'il est vraiment très amoureux...

— Attendez ! Les anges sont asexués !

— Les anges, cher monsieur, pas les archanges, sinon comment croyez-vous que Marie serait tombée enceinte. Et puis, aujourd'hui, c'est samedi, et le samedi, c'est shabbat, on a quartier libre.

— Mais shabbat c'est une fête juive ! Depuis deux mille ans vous êtes assimilés aux messagers célestes de la liturgie chrétienne !

— Monsieur, on fête ce qu'on veut, Noël, Pâques, la Toussaint, Pessah et Kippour, la fête de l'Aïd aussi, même si dans l'islam il n'y a pas d'archanges, quant à la fête du Têt, on y songe sérieusement pour l'année prochaine.

— Mais alors qui va prendre en compte mon cas ?

— Débrouillez-vous, moi j'ai du travail, Tyson veut ouvrir une salle de massage transsexuelle à Boston, j'ai essayé de l'en dissuader, vous voyez ce que ça a donné... »

L'ange s'envole tant bien que mal par la fenêtre, la matrone revient et désinfecte l'endroit où elle va planter son dard. Elle brandit sa seringue, faisant gicler quelques gouttes à la manière des nurses dans les séries télé, qui sont très souvent blondes et dotées de poitrines fellinesques qui font craquer les boutons de leurs blouses. Elle me pique le dessus de l'avant-bras, là où le derme est très épais et les veines plutôt rares, contrairement au dessous, où la peau est plus fine et les vaisseaux apparents, mais ça, elle s'en fout, alors l'aiguille qu'elle enfonce est rapidement stoppée par le muscle radial que je regrette aussitôt d'avoir développé en pratiquant l'escrime quand j'étais au collège, un muscle, même négligé pendant des années, peut reprendre sa forme initiale dès qu'on le sollicite, nos tissus ont une mémoire, et, cet été-là, j'avais beaucoup nagé. Alors tout naturellement ce fichu radial se contracte, rejetant l'intrusion, mais la fille insiste, et là je hurle, la douleur est insupportable. Elle insiste à nouveau, je hurle encore plus fort, n'osant plus appeler Raphaël, mais comprenant pourquoi l'anesthésiste et le chirurgien se sont planqués si vite dans l'arrière-salle, honteux parce qu'ils savaient la kapo incapable de trouver une veine. Il y a de moins en moins de bonnes infirmières, dans le temps toutes les petites filles rêvaient de faire ce métier, comme tous les garçons voulaient être pilotes de ligne,

aujourd'hui ils préfèrent être avocats d'affaires et rouler en Porsche, quant à leurs petites sœurs elles veulent toutes devenir « stars », pensant, comme beaucoup de gamines, que « star » est une profession.

Me voilà dans une salle de réveil. Quand j'ouvre les yeux, j'ai très mal au crâne et la gorge en feu. C'est une immense pièce où, sur une trentaine de lits, sont allongés les gens qui viennent d'être opérés, hommes et femmes confondus, mais, avec les bandages et les tuyaux partout, il est bien difficile de deviner leur sexe. Ça couine et ça geint, ça pleure un peu partout, on dirait un hôpital de campagne à Verdun en 1916, c'est assez terrifiant. Je suis réconforté en apercevant ma gentille infirmière hongroise ou roumaine, elle a dû se faire muter, ne supportant plus ce mouiroir qu'est le premier étage, elle est à l'autre bout de la salle, j'aimerais lui faire un signe, mais je suis encore paralysé par l'anesthésie et aucun son ne sort de ma bouche, et puis c'eût été là aussi indécent de crier à travers la pièce : « Hello, mademoiselle hongroise ou roumaine, j'ai besoin de vous, venez me prendre dans vos bras », d'autant plus que je ne connais même pas son nom.

C'est vrai qu'infirmière ou aide-soignante sont des métiers ingrats, stressants et mal payés, ces filles sont confrontées chaque jour à la déchéance, au malheur et souvent à la mort, alors elles essaient de cacher leur désarroi comme elles peuvent, mais, quand je me forçais à marcher dans les couloirs de la clinique pour éviter les phlébites, j'en ai souvent vu, accroupies, qui pleuraient dans les coins, les recoins, les issues de secours, j'essayais de les consoler, elles posaient leur tête sur mon épaule, je suppose que l'épaule de quelqu'un de plus désespéré que vous peut vous réconforter mieux que celle de quelqu'un d'heureux et bien portant, et puis il m'arrive parfois de trouver les mots justes pour apaiser les gens perdus, les enfants grandis trop vite dans des mondes hostiles et les laissés-pour-compte, les filles dont les hommes abusent, les chanteurs de blues et les danseuses nues.

Et puis je suis souvent le seul à écouter ces femmes, peut-être suis-je plus amical ou moins tyrannique que d'autres patients qui, se sachant condamnés, les rendent responsables de tous leurs malheurs, n'osant pas se plaindre aux médecins et n'ayant personne d'autre à qui s'en prendre, et qui alors, d'un regard ou d'une remarque, les blessent profondément.

Au premier étage les malades sont tous en fin de vie. On m'a mis là parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs, une psychologue est même venue, l'autre jour, me proposer de m'accompagner vers mon « dernier voyage ». Je lui ai dit très gentiment que j'avais bien l'intention de m'en sortir, et, comme ça semblait la décevoir de se sentir inutile, pour la consoler je l'ai assurée que, si je me sentais moins bien, je ferais appel à elle, mais que je lui demanderais alors autre chose que ce que demandent la plupart des hommes désespérés dans les chambres voisines. Elle m'a dit : « Je vous écoute. » Là je lui ai dit que je voudrais, au moment de « partir », pouvoir poser ma tête entre ses seins, elle n'aurait qu'à dégrafer son soutien-gorge et soulever le pull à col rond de son twin-set en lambswool, après tout, quand on naît, on vous place entre ceux de votre mère, il serait normal qu'on puisse s'en aller de la même façon, ce qui, en soi, n'était, là non plus, pas totalement sot.

La dame s'était levée, les gens sur le départ sont en général moins blagueurs, je suppose. J'avais aussitôt regretté de l'avoir un peu déstabilisée, s'occuper de mourants à longueur de journée doit être éprouvant. D'un autre côté, dans ce genre d'établissement, on n'a pas tellement d'occasions de taquiner les filles, alors j'étais sorti très vite dans le couloir pour lui demander de me pardonner, mais ma psychologue en twin-set avait dû rapidement se réfugier dans la chambre d'à côté, réconfortant de force un mourant véritable qui aurait voulu qu'on le laisse partir en paix, et n'en demandait pas tant.

Pour me forcer à paraître un peu moins foutu-fichu que les autres, je plaisante peut-être un peu trop avec le personnel. Mais, en général, mes blagues amusent les infirmières, alors, parfois, tard dans la nuit, quand elles sont de garde, l'une ou l'autre vient s'asseoir au bord de mon lit, prenant gentiment ma main, sachant sans doute qu'elle me sauve pour quelques instants du regard du vautour, l'infecte baudruche cache alors sa tête sous son aile comme un vulgaire pigeon. Ces jeunes femmes sont adorables et véhiculent des camions de tendresse. Mais, même si, rentrées chez elles, retrouvant leur amoureux qui leur a peut-être préparé un bon dîner, après un verre de vin elles oublient un instant leur journée, la nuit leur ramène les images de ces visages grimaçants, le son de toutes ces plaintes, de ces

cris et de ces gémissements. Alors, avant de se jeter sous les roues d'un train de banlieue, elles quittent le navire, non comme les rats, avant qu'il ne coule, mais avant de faire elles-mêmes naufrage, souvent déjà quittées par leur amoureux qui ne supporte plus les cauchemars qu'elles font chaque nuit.

Les voyant partir les unes après les autres, les cliniques et les hôpitaux n'embauchent plus de trop jeunes femmes, même bardées de diplômes, elles sont bien trop émotives, souvent trop fragiles, ils engagent des soignantes de pays sinistrés, qui depuis leur enfance n'ont jamais rien connu d'autre que la guerre, le chaos, la misère, et qui ont vu mourir presque à leurs pieds leurs parents, leurs amis, leurs voisins, et qui, devenues adultes, ont le cœur aguerri, n'ayant jamais appris à vivre, ne sachant que survivre, sans autre expérience médicale que celle d'avoir dû ramasser des lambeaux de corps humains après l'explosion d'une bombe ou les ravages d'un obus à fragmentation à Sarajevo ou à Srebrenica, sachant repérer à la couleur de la terre ces mines enfouies à fleur de sol, elles ont aussi vu quelques-unes de leurs camarades, en sortant de l'école, exploser sur une grenade cachée dans un jouet, peut-être une poupée, comment l'Homme peut-il être aussi abject pour imaginer ce genre de chose, mon Dieu, je sais que Tu ne te mêles pas de nos embrouilles, que Tu laisses faire, j'ai compris ça depuis longtemps, Tu nous as proposé le paradis sur terre pour voir ce qu'on en ferait, et on l'a massacré, Tu nous as donné la beauté, la bonté et l'amour, on a commencé à se battre à peine savait-on marcher, on a asservi les femmes et les hommes les plus faibles, on a tout démolì, profané la mer, arasé des montagnes, tout cassé avec nos pelles et nos pioches, nos tronçonneuses, nos bulldozers, nos *caterpillars*, à cause de notre avidité on a tué plus de la moitié de Tes animaux, pollué Tes rivières, coupé Tes plus beaux arbres pour en faire des chaises longues, soixante personnes détiennent plus de biens que le reste du monde, et ça continue, bien que, d'après Noam Chomsky, toute forme de société fondée sur l'« optimisation des gains » est condamnée à plus ou moins long terme à disparaître, alors les privilégiés, les magnats du pétrole, de la presse et des finances, ces dynasties Vanderbilt ou Rockefeller, suivent de très près les avancées de l'astronautique, pensant déjà à établir des bulles de vie sur d'autres planètes, non pas pour eux-mêmes, évidemment, mais pour leurs descendants, des sortes de Club

Med de l'espace, des bulles sécuritaires comme on en trouve déjà aux États-Unis et en Afrique du Sud, entourées de murs de cinq mètres de haut couronnés de barbelés et gardés par des chiens, laissant notre Terre saignée à blanc devenir un enfer, cet enfer que connaît déjà plus d'un tiers de la population du globe.

Des escrocs, qui monnaient notre crédulité, veulent nous faire croire qu'il pourrait y avoir autre chose que ce que Tu nous as donné, c'est tellement présomptueux de le penser, quel paradis peut être plus beau que ce cadeau qu'est la Terre, quel vert sera plus subtil que le vert des amandiers, plus intense que celui des rameaux d'oliviers de la Palestine, plus lumineux que celui des rizières du Vietnam en janvier, quel vermillon sera plus intense que celui de la lave d'un volcan, quel carmin sera plus délicat que celui d'un coquelicot au milieu d'un champ de blé, quel arbre aura la majesté d'un grand séquoia d'Amérique, de l'immense banian qui étend ses branches chez les margoulins d'Auroville, à Pondichéry, ou d'un simple érable en automne à Central Park, aurons-nous les senteurs, les parfums des genêts dans les Landes, l'odeur des marrons qu'on grille à Noël sur les Grands Boulevards, celle d'un drap frais dans la maison d'une grand-mère en province, qu'y aura-t-il de plus parfait que le profil de Françoise Dorléac, les yeux d'Audrey Hepburn, le torse d'Elle MacPherson ou les jambes de Cyd Charisse, j'ai parcouru le monde, j'ai eu la chance de voir presque tout ce que j'avais envie de voir quand j'étais enfant et dont je rêvais en feuilletant mon Petit Larousse illustré, sauf quelques poissons, la Grande Muraille de Chine et les aurores boréales, voilà que je reviens chez moi, rapportant, en plus de mes souvenirs, des pierres et des cailloux, venant de tous les lieux sacrés, comme le Fuji ou le mont Nébo, cette montagne magique où Moïse a regardé de loin la Terre promise, où Tu ne l'as pas laissé entrer simplement parce qu'il avait osé s'opposer à Toi.

La diva de la piquouse est à son affaire, je lui crie qu'un junky sous le pont du métro Stalingrad trouverait une veine bien plus facilement qu'elle et que, la prochaine fois, j'amènerai un junky du métro Stalingrad. Je hurle, mais la tortionnaire continue à fouiller, trifouiller, triturer ma chair. Au bout de cinq longues minutes j'ai envie, de ma gauche restée libre, de lui décocher un crochet à la mâchoire, quand elle arrive enfin à trouver un vaisseau sanguin,

uniquement, j'en suis sûr, parce que, me voyant tant souffrir, une veine compatissante s'est détournée gentiment de son parcours pour se présenter à l'aiguille de mon bourreau. Quand l'équipe poltronne du bloc opératoire revient enfin dans la salle, je dis au patron, planqué derrière son masque, que c'est intolérable de m'avoir laissé ainsi me faire massacrer, mais je n'aurai même pas de vagues excuses, j'entendrai à peine la pâle esquisse d'un grognement pendant que l'anesthésiste à l'haleine « licence IV », pas du tout concerné, ouvre un clapet, m'envoyant dans l'avant-bras une bonne dose de poison.

Le produit fait très vite son effet, alors je me laisse aller, ne ressentant tout d'abord qu'une très douce sensation de chaleur qui cède rapidement la place à un véritable bien-être, je comprends maintenant ces opiomanes que j'ai vus, allongés dans une ruelle du ghetto chinois de Singapour, où je m'étais perdu, se cachant à peine derrière les paravents d'une fumerie dans l'arrière-boutique d'une boutique pas vraiment clandestine. Par curiosité, peut-être un peu morbide, j'étais repassé par là le soir même, et les avais retrouvés, affalés sur les mêmes tresses en lattes de bambou, j'avais alors compris que le pavot était bien plus fort que toutes les volontés, et qu'ils passeraient le reste de leur vie allongés là, dans cette ruelle, hypothéquant leur maison et le peu qu'ils possédaient, vendant même leurs enfants et ceux de leur famille, surtout les fillettes, qui, dès leur naissance, ne sont pas les bienvenues.

Ligoté sur la table d'opération, je sens mon corps partir en lévitation, je quitte le sol porté par les ailes d'un ange délicat, caressé par des nuages qui gentiment m'entourent et m'enveloppent comme du coton du Nil, me voilà serein, béat comme un de mes fumeurs d'opium, foulant des pieds l'herbe du paradis, ne me doutant pas que bientôt je connaîtrais l'enfer.

On m'a redescendu dans ma chambre et la maudite créature est toujours là, agrippée au pied du lit, mais j'ai décidé de faire comme si elle n'existait pas. Je l'ignore. Je ne ferme même plus la porte de la salle de bains quand j'utilise les toilettes, je ne regarde plus à la télé que la chaîne « Chasse et pêche » où on montre des battues et des massacres de dizaines de perdreaux, de cailles et de faisans alignés à l'arrière d'une Land Rover, je vais demander à Pauline de m'apporter un de ces poulets que les bouchers font tourner devant leurs grils, une

de ces volailles qui ont failli coûter une semaine de prison à François Villon, quand, n'ayant qu'un sou en poche et rien d'autre à manger qu'un bout de miche de pain, il s'était approché d'une rôtisserie, humant les effluves émanant d'une rangée de chapons qui tournaient sur une broche au-dessus de la braise, là le commerçant lui avait demandé de payer pour avoir profité du fumet : Villon lui avait répondu, faisant tinter son dernier sou sur le comptoir du bonhomme : « Je hume le fumet de ton poulet, et te paie donc avec le son de ma pièce. » Le marchand de volaille était resté sans voix.

J'aurais bien voulu dévorer goulûment devant la bête une cuisse de dinde, une aile de pintade, une portion bien grasse de *Kentucky fried chicken*, des cornets entiers de nuggets, mais ça fait plus d'un mois que je ne peux rien avaler à part des yaourts, des purées et des compotes, la sale bête le sait. Elle sait que je rêve de m'attabler dans un bouchon lyonnais ou une vieille brasserie parisienne, comme un de ces Bouillon Chartier aujourd'hui hélas remplacés par des Quick et des McDonald's, je déteste les grands restaurants où, quand on s'attable, quelqu'un déplie pour vous votre serviette, et où quinze personnes, ayant avalé un parapluie, papillonnent autour de votre table alors que vous essayez de comprendre par quel côté il faut attaquer votre « Fricassée légère de bréchets de bécasses, sot-l'y-laisse de grives à ma façon, sur un lit de raves anciennes et de racines d'antan, décoction d'orties, spuma de pétales d'anémones et chips snackées de papayes aux œufs d'alevins de l'ouest du vieux pays d'Aquitaine ».

J'aime les plats simples, la cuisine de bistrot. Pas trop le « gigot-flageolets » aux Amis du Rouergue de la rue Damrémont, bien que ce soit parfois délicieusement « canaille », comme on dit dans les pages gastronomiques des magazines à la mode. Non, j'aime les plats populaires et un peu oubliés, comme ces modestes « harengs-pommes à l'huile » où ont mariné des rondelles d'oignon et des tranches de carotte, le tout simple « cervelas-rémoulade », un des seuls plats à vraiment conseiller chez Lipp, les rillons, les rillettes, l'andouillette annoncée avec tant de « A » qu'elle est sûrement douteuse, j'aime les daubes goûteuses, les raviolis niçois et les sauces épaisses, savamment cuisinées, mijotées, mitonnées. Aujourd'hui, ne pouvant plus rien avaler à part mes soupes, mes purées et mes yaourts, je pense à toutes ces bonnes choses qui me sont interdites en suçant des bonbons à l'aspartame, m'inventant des déjeuners gargantuesques, des dîners, des

festins somptueux, un peu comme les prisonniers regardent les pages coquines de ces magazines qu'ils achètent à prix d'or aux gardiens pour s'imaginer des nuits d'amour avec une de ces jolies filles, payées trois francs six sous pour poser plus que nues, et qu'emportent dans leurs bagages les pêcheurs d'Islande, les gardiens de phare, les cosmonautes et les sous-mariniers allemands dans leurs U-Boote perdus en Méditerranée.

J'ai un jour parlé à une de ces jeunes filles qui font ce genre de film et de photographie, elle m'avait dit qu'elle s'en fichait de l'argent, ce qu'elle aimait c'était de s'imaginer tous ces hommes qui la désireraient, son fantasme était d'être, rien qu'une heure, Marilyn Monroe, faisant la tournée des garnisons en Corée, de chanter vêtue d'une robe à damner un saint devant dix mille jeunes soldats assis jusque dans les collines autour de la scène, n'ayant d'yeux que pour elle, j'ai du mal à m'imaginer dans cette situation, mais, après tout, je veux bien, finalement, être réincarné en femme un soir, mais vraiment rien qu'un soir, pour être ainsi désirée par tout un régiment, sachant qu'un hélicoptère m'emporterait très vite si ça dégénérait.

Le temps que je fasse le tour virtuel des brasseries parisiennes et de leurs menus, de Montparnasse à Ménilmontant, le somnifère que m'a donné une infirmière, autre que ma belle Hongroise peut-être Roumaine, commence à faire de l'effet, je vais essayer de retrouver Marilyn qui doit dormir dans un camp militaire de la plaine de Gyeongju, alors, comme d'habitude je me couvre les yeux d'un pan de chemise, pour ne plus être aveuglé par le réverbère, et surtout je cache mes mains et mes pieds sous les couvertures de peur que le griffon de pacotille ne vienne les becqueter pendant mon sommeil.

J'arrive alors chez le docteur V., vers lequel le docteur L. m'a orienté, conseillé par le professeur F., auprès duquel j'avais été chaudement recommandé par Bobby Shapiro, ami des Belaïche, pas ceux du marché Paul-Bert, ceux de l'avenue Georges-Mandel, il faut savoir qu'à Paris il est encore plus difficile d'obtenir un spécialiste qu'un plombier à Venise si on ne vient pas de la part de quelqu'un, qui lui-même était venu de la part de quelqu'un d'autre et qui joue, par exemple, au golf avec les Wolfson tous les hivers sur l'île de Niévès, en face d'Antigua, où, là aussi, il connaît tout le monde, dont les Belaïche. C'est un peu la même chose pour avoir une bonne table chez Lipp, si vous venez de la part de Bobby Shapiro plutôt que du professeur F., alors vous serez dirigé vers l'étage au mieux, ou au pire vers les places infamantes que sont les tables à côté des toilettes et celle près de la double porte battante donnant sur les cuisines que vous prendrez dans l'épaule toutes les deux minutes, au son de « Chaud devant ! ». Paris est une ville où il faut avoir des relations, nous disait déjà Charles Trenet, mais où il faut surtout savoir les employer à bon escient, sinon vous passerez pour un provincial, un cul-terreux, c'est un peu comme si vous rouliez dans la capitale avec une plaque autre que se terminant par 75, ou que vous marchiez à Tel-Aviv, le long de Dizengoff, en portant une chemise repassée et des chaussures cirées.

Le docteur V. est oncologue. Je me suis tout de suite demandé d'où pouvait venir ce mot, personne ne le sait très bien : *logos*, on comprend bien sûr, mais que veut dire *onkos*, qui vient aussi certainement du grec ancien, il faudrait que je pose la question à Charlie Wood, qui lui est un véritable helléniste, moi je n'ai fait que du latin à l'école, et encore sans beaucoup d'assiduité. Au lieu d'attendre que mon ami revienne d'une tournée en Gaspésie ou d'un

périple en bateau sur le lac Champlain, je cherche dans les méandres électroniques de mon ordinateur, un vieil appareil que j'appelle Alfie quand je suis content de lui ou Tchernobyl dans le cas contraire. Il me répond qu'« oncologie » peut vouloir dire « *comprendre un long discours sur la masse* ou bien *comprendre une masse de longs discours, allez savoir* ». Et, si je suis satisfait par l'analyse sémantique que me propose Alfie, une chose m'étonne pourtant, non pas quant aux informations qu'il vient de me fournir, mais, c'est une première, à cause du commentaire qu'il a ajouté à une de ses réponses. Cet « allez savoir » me trouble un peu, c'est une considération plus humaine qu'électronique, alors je lui pose la question : « Pourquoi donc cet “*Allez savoir*” ? » Là, Alfie part en bug et s'éteint, c'est aussi la première fois que je vois une machine prendre aussi mal une réflexion anodine, et se vexer ainsi, est-ce qu'un quelconque hacker aurait réussi à injecter dans ses circuits le sens de la controverse, c'est très inquiétant.

Avant d'employer ce mot mystérieux d'« oncologue », on disait simplement « cancérologue », et tout le monde était content. Cela dit, je peux comprendre qu'on ait essayé de trouver un mot plus nuancé, moins direct, que « cancer », les gens ont peur de prononcer ce mot, au lieu de « crabe », on aurait pu choisir « langoustine » ou « écrevisse », mais les gens de l'Académie ont trouvé qu'écrevisse et langoustine ne faisaient pas sérieux. C'est un peu vrai. Imaginez une fille qui souffrirait d'une tumeur maligne et langoustineuse au sein droit ou un type soigné pour un lymphome écrevissard. Et puis les langoustines comme les écrevisses sont des crustacés prévisibles, alors que le crabe, lui, est un peu levantin, il n'avance jamais droit mais toujours en biais, un peu comme un agent double du Mossad, je sais de quoi je parle.

Cancer est un mot qui fait peur. On évite de le dire, les gens croient qu'il porte malheur, c'est sans doute aussi stupide que de croire qu'en disant « rhume des foins », on en chopera un dans la demi-heure. La plupart des journaux, dans leurs pages nécrologiques, disent toujours qu'un tel est « décédé des suites d'une longue maladie », ce qui est grotesque, surtout quand il s'agit de quelqu'un comme le professeur Schwartzberg, fameux cancérologue mort lui-même d'un cancer, et non pas d'une très longue maladie. Moi-même, parfois j'hésite à dire mon signe astrologique, étant né un 22 juin, et

comme en plus ma mère était née sous le même symbole zodiacal tout comme mon papa, né un 7 juillet, je suis ce qu'on pourrait appeler un « Cancer généralisé », mot qui, vous l'avouerez, a plus de gueule que « langoustine globale » ou « écrevisse absolue », ou que sais-je encore.

Le pire est que, si on apprend que vous souffrez de ce mal, tout le monde vous évite comme si vous aviez la peste, plus besoin de faire tourner une crécelle comme au Moyen Âge pour qu'on change de trottoir, parce que les gens évitent jusqu'à votre rue, et puis aujourd'hui, comme dans les hôpitaux, les mauvaises nouvelles vont vite, bien plus vite que les bonnes, après tout, qui enverrait à tous ses contacts un message comme : « Jean-Félix a passé un IRM, il n'a rien aux poumons », alors vous êtes vite repéré, déjà quand vous demandez à un chauffeur de taxi de vous conduire à Villejuif, il vous fait généralement une petite réduction, moi qui suis soigné à Neuilly, même malade, je paie sans doute double tarif.

Rapidement plus personne ne vient vous voir, à part quelques amis fidèles, mais on sent dans leurs regards qu'ils viennent vous dire adieu, ils posent la main sur un de vos genoux, geste qui veut dire « mon pauvre vieux », sous-entendant : « Mais tu as bien vécu, quand même, et c'est le principal », ce qui achève de vous déprimer. On a parfois envie de leur répondre : « Qu'est-ce que vous en savez ! » Peut-être que j'ai vécu une vie misérable, tout le contraire de celle que j'espérais, vous avez peut-être cru que c'était une fête permanente à cause des bouchons de dom-pérignon que je faisais sauter pour vous dans de trop belles maisons, à cause des jolies jeunes femmes qui dansaient dans mes bras, ou à cause des paillettes, des repas, des bateaux, mais peut-être n'avez-vous rien compris, peut-être aurais-je voulu tout autre chose, vivre une passion avec une grande amoureuse dans un autre siècle, construire pour elle un Taj Mahal, ou plutôt un palais Idéal, comme celui du Facteur Cheval, non pas avec du marbre et des pierres précieuses, mais avec des cailloux que j'aurais passé ma vie à ramasser avec ma brouette après ma tournée de postier, peut-être aurais-je aimé, pour des enfants, faire voler ces cerfs-volants sur les plages du Japon, barrer un *Pen Duik* tout seul en mer d'Iroise, dépasser Stirling Moss dans les Hunaudières au dernier tour des Vingt-Quatre Heures du Mans, être le manager de Joe Louis, roadie pour Bessie Smith, porter les valises de Louise Brooks, ramener du pressing

les robes de Gene Tierney, diriger ne fût-ce qu'un soir les Chœurs de l'Armée rouge, faire un pas de deux avec Margot Fonteyn au palais Garnier, faire traverser la mer Rouge à tout un peuple, ça, ça aurait peut-être été viser un peu trop haut.

Vous avez essayé de me faire croire que, malgré tous les avis des spécialistes, j'allais m'en sortir, mais, même si vous aviez fait le Conservatoire ou l'Actors Studio, vous n'auriez trompé personne, j'en ai vu certains déjà repérer les objets qu'ils allaient réclamer à ma future veuve, soi-disant en souvenir de moi, un dessin, un objet, une de mes guitares, peut-être la Martin ou la Gibson Dove sur laquelle j'avais joué avec eux au théâtre de Dix Heures, quand à minuit, à la fin du spectacle, on allait manger des pizzas surgelées sur la place de Clichy, le Wepler et ses fruits de mer était bien trop cher pour nous.

C'était l'époque où on n'avait qu'un seul pantalon, un vieux Levi's en général, qu'on allait laver et sécher à la laverie automatique à côté de la station Château-Rouge, mal à l'aise non pas parce qu'on était en caleçon, mais parce qu'on était les seuls Blancs au milieu d'Africains. Je me suis souvent demandé pourquoi je ressentais ce genre de malaise dans les laveries automatiques ou sur les quais de la station du métro Château-Rouge, alors qu'en marchant dans les rues de Kinshasa ou de Saint-Louis du Sénégal, où pourtant, là aussi, je suis le seul Blanc, je marche tranquillement, heureux d'être là : il faut qu'on imagine un Africain à Paris ou dans n'importe quelle ville européenne il y a cinquante ans, où tout le monde était blanc à part un trompettiste de jazz et deux ambassadeurs, mon Dieu qu'il devait lui aussi se sentir seul.

Le foulard des femmes, c'est autre chose. On a tous en mémoire l'image de cette jeune Tunisienne radieuse, au moment de la proclamation de l'indépendance de la Tunisie, quand Bourguiba lui avait dénoué son foulard, aucun hadith de l'islam originel ne l'a jamais imposé, c'est une tromperie apocryphe, c'est l'interprétation d'un texte plus ancien d'au moins six cents ans, et qui dit : « L'homme est la gloire de Dieu, la femme est la gloire de l'homme, voilà pourquoi la femme doit porter sur la tête un signe de soumission envers lui comme envers le Seigneur... » Mais ces lignes ne sont pas du Prophète, ni de l'un de ses émules, pas non plus d'un quelconque mufti fondamentaliste, on les doit à l'apôtre saint Paul.

Quand on vous annonce que vous êtes atteint d'une maladie plus ou moins incurable, les gens oublient votre adresse, votre mail, même votre téléphone, on oublie jusqu'à votre nom, non seulement on est malade mais en plus on est seul, et la solitude vous enfonce encore un peu plus dans votre détresse. Entre malades aussi on se regarde avec défiance, c'est un peu à qui survivra à l'autre, quelques jours ou quelques semaines, ou même quelques heures. En arrivant ici, comme je n'ai pas encore commencé mon traitement, j'ai plutôt l'air valide, les autres patients pensent que j'accompagne Pauline, cette clinique traite beaucoup de cancers féminins, alors ils la regardent avec compassion, puis, quand on appelle mon nom et que je me lève, ils sont très étonnés, je viens de passer l'été à faire du bateau, je ressemble au grand-père d'un champion olympique.

Une fois mon mal avéré, tout avait été très vite. Avant de commencer ma radiothérapie, j'avais dû me faire tatouer trois petits points linéaires sur la poitrine pour qu'on puisse cibler le rayon de ce qu'on appelle aujourd'hui un accélérateur d'électrons. Je hais les tatouages. Une mode imbécile fait que, depuis quelque temps, des types se baladent sur les plages et même en ville, exhibant sur leurs mollets des dragons, des serpents, un peu n'importe quoi, les filles, les sottes, se font dessiner des papillons sur l'épaule ou le bas du dos, rien à voir avec le scorpion sous le cœur de Mata Hari. Les tatouages des Maoris ont une véritable signification, ce sont des sortes d'arbres généalogiques, racontant l'histoire de leurs familles, du côté maternel sur le côté droit et paternel sur le côté gauche, et puis, jadis, ces marques, à l'époque indélébiles, étaient des signes de révolte contre la société, dont se paraient les marins, les bagnards, les flibustiers et plus tard les anarchistes, dessins condamnés par l'Église parce que profanation du corps humain, Dieu ayant fait l'homme à son image. Cela dit, « ayant fait l'homme à son image » est une phrase biblique qu'on peut mettre en doute. Quand je vois les Juifs orthodoxes avec leurs papillotes et leurs barbes miteuses, les curés ventripotents et les ayatollahs barbus, pire encore les djihadistes, qui, s'ils rentraient chez eux, feraient peur à leur mère, je doute de cette affirmation. Mais en tout cas, c'est vrai, on L'imagine mal arborant sur le torse le portrait d'une fille nue avec gravée en dessous une inscription du genre : « À Titine pour la vie. »

Le premier tatouage que j'ai vu de ma vie n'était pas l'ancre marine sur l'avant-bras de Popeye, mais une suite de numéros sur celui d'une femme encore jeune, dix ans seulement après la dernière guerre, un chiffre marqué à l'encre bleue, un bleu très pâle, délavé, étonnamment proche du bleu des yeux de mon père, c'était dans le salon d'un grand hôtel à Paris, du côté de l'ancienne gare d'Orsay, était-ce un mariage, était-ce une bar-mitsva, la jeune femme était assise sur une de ces banquettes en moleskine à la mode à l'époque, entre d'autres rescapées des camps de Buchenwald et de Ravensbrück qui, elles, cachaient ces marques qu'elles jugeaient infamantes sous les manches longues de leurs robes, j'avais dix ou douze ans, mais je n'oublierais jamais le bleu terrible de ces stigmates.

Une dame au nez busqué, sans doute gasconne, ressemblant de profil au bon roi Henri, plus âgée que les gamines qui habituellement s'occupent de moi le matin, entre dans ma chambre posément et sans bruit, ce qui me fait penser que ce doit être l'infirmière en chef. Ses lunettes pendent à son cou au bout d'une chaînette en mailles de plastique, un peu comme le sifflet d'un arbitre de foot, mais elle ne les a pas chaussées et plisse les yeux comme la fille qu'aurait pu avoir Virginia Woolf avec Mister Magoo. Elle est vêtue d'une blouse blanche d'une coupe plus stricte et en coton plus épais que celles que portent les autres aides-soignantes, elle a l'air d'une de ces brancardières qu'on voit sur les photos et dans les films de Pierre Schoendoerffer, témoin de l'enfer de Diên Biên Phu.

Elle me dit que mon traitement commence aujourd'hui et qu'on m'attend en salle de radiothérapie. Il suffit de descendre un étage et de suivre les flèches. Je m'habille rapidement, pas question de descendre en robe de chambre, la robe de chambre, après le peignoir des thalassothérapies, est la dernière étape avant le linceul. Je descends donc d'un étage, et je suis les flèches, c'est un vrai jeu de piste, on vous dit de monter vers l'entresol d'où un panneau vous renvoie vers une volée de marches qui mène aux ascenseurs et aux distributeurs de boissons fraîches, à gauche, puis, en suivant les indications d'un autre carton, on remonte un couloir en pente douce, aménagé pour ceux qui se déplacent en chaise, et puis, tout au bout enfin, je découvre la salle d'attente. C'est une pièce assez basse de plafond, on est au sous-sol, les murs sont beigeasses et les fauteuils en

saï, au milieu de l'espace il y a une table basse où sont posés trois magazines fatigués que personne ne ramasse ou ne lit, les femmes portent presque toutes des perruques, certaines sont coiffées d'un bonnet, des hommes, qui n'ont même pas mon âge, sont assis là, prostrés, tout seuls dans leur coin, c'est lugubre, je me sens tellement étranger à ce monde de morts-vivants que j'ai envie de m'enfuir aussitôt, me disant que je préfère aller dans un fourré du bois de Boulogne, mourir comme un vieux sanglier.

Le docteur V., après avoir longuement regardé les résultats de mon scanner, confirme l'existence de cette tumeur de sept centimètres qui grignote mon œsophage, voyant mon air affligé, en me reconduisant à la porte de son bureau, me pose une main bienveillante sur l'épaule, et ajoute, me regardant droit dans les yeux : « Le protocole que nous allons mettre en place est vraiment très efficace... »

Je me voyais donc fichu-foutu à plus ou moins long terme, voilà qu'avec ces paroles je suis prêt, tel saint Michel, ou était-ce saint Georges, à terrasser le dragon, un protocole, jusqu'ici, pour moi, c'était un cérémonial qu'on devait observer quand on était invité au palais d'un prince ou dans une ambassade, une façon d'asseoir les gens à table, l'évêque avant le général, le ministre avant le vicaire, tout ce genre de choses, mais voilà qu'on m'apprend un tout autre sens de ce mot, « protocole », qui soudain me semble magique, il va peut-être m'éviter de fréquenter tout de suite, au milieu des braises, tous les criminels que l'histoire a connus, Néron, Caligula, Hitler et Staline, Mao et Pol Pot, j'en oublie certainement...

Tous les jours je vais devoir patienter dans cette sinistre salle où sont assis ces gens tristement résignés, ne croyant même plus à une rallonge, un bonus, un *same player shoots again*, cette salle où volontairement personne ne se parle, votre interlocuteur risque de ne plus être là le lendemain, et les gens fragilisés ont tendance à s'attacher très vite. Un homme m'a pourtant un jour raconté ce qui lui avait pesé le plus, simple facette de ce qu'il endurait et qui pouvait paraître anodine, mais qui ne l'était pas. Il y a quelques années, après la victoire des Français au Mondial, la mode chez les hommes était de se raser le crâne à la manière de Barthez, le gardien de but. Il avait été soigné à l'époque pour une première tumeur et avait, à cause de la chimio, perdu tous ses cheveux, mais il s'est aperçu que les filles se retournaient sur lui dans la rue, ne le regardant pas comme un malade

mais comme ce qu'on appelait à l'époque un « beau gosse ». Alors il avait recommencé à s'habiller et à sortir dans les bars et les boîtes où il avait du succès, ça le réconfortait, il était cancéreux, mais à la mode. Puis il avait fait une rechute, comme ça arrive trop souvent, perdant jusqu'à ses sourcils à cause d'un traitement encore plus draconien que celui qui l'avait sauvé une première fois, la tendance avait bien sûr changé, les hommes se laissaient à nouveau pousser les cheveux, et là le pauvre s'était retrouvé non seulement cancéreux, mais en plus ringard.

Une infirmière finalement m'appelle, je me lève, je dois me déshabiller dans une des deux cabines, sortes de sas entre la salle d'attente et celle de la « Machine ». J'ai du mal à ôter mes vêtements, ces boîtes ont été conçues à une autre époque, quand les gens les plus grands ne dépassaient pas un mètre quatre-vingts, et avaient déjà du mal à trouver des vêtements à leur taille, la seule ressemblance entre de Gaulle et moi, c'est qu'il faisait lui aussi près de deux mètres et devait s'habiller sur mesure, mais ce n'était pas un homme très coquet, il se contentait de deux uniformes et de deux ou trois costumes, moi, ça me coûtait une fortune d'être trop grand, alors qu'aujourd'hui je dois me dresser sur la pointe des pieds pour pouvoir embrasser mes neveux qui s'habillent en prêt-à-porter.

Dans le box où je dois me changer avant d'affronter la radiothérapie, je me cogne les coudes, je me blesse les genoux, je me contorsionne dans tous les sens, mais me voilà quand même en caleçon, alors je m'assois sur le petit tabouret en plastique et j'attends. Pour passer le temps je lis les feuillets placardés sur les cloisons : « Les hommes traités pour la prostate ne doivent surtout pas uriner avant la séance », je termine à peine la lecture de ces recommandations qui heureusement ne me concernent pas encore qu'une jeune fille vient me chercher et m'emmène dans la salle de traitement. Elle porte une blouse verte avec un badge brodé sur la poitrine, représentant cette sorte d'hélice à trois pales qui signale la présence de radioactivité. En passant devant elle j'essaie de rentrer mon ventre, mais c'est assez difficile de ressembler à Johnny Weissmuller quand on est en caleçon rayé sous la lumière blafarde d'un néon verdâtre. Deux de ses collègues sont postées derrière des appareils en métal brossé, les cadrans et les manomètres doivent dater de Marie Curie, un peu

comme les voyants obsolètes et les curseurs qu'ils ont dû racheter aux studios de Babelsberg quand ils ont vendu les décors du film *Metropolis* après que Fritz Lang a donné l'ordre du « clap final ».

On me fait alors entrer dans une sorte de bunker. La porte est un feuilleté de cinquante centimètres d'épaisseur, fait de couches de carton alternées avec des lamelles de plomb, du même plomb dont sont doublés les murs et le plafond, le tout éclairé par des néons basse tension, aux lueurs sépulcrales. Au milieu de la pièce se trouve la « Machine », gigantesque turbine à produire ces faisceaux d'électrons. On m'allonge, on m'installe, on me positionne, ça prend un moment, mes trois points tatoués doivent être parfaitement alignés, les filles me poussent, me tirent, me déplacent, puis, quand elles ont enfin trouvé l'axe parfait, elles sortent se cacher derrière le mille-feuille et mettent leur engin en marche, je ne les vois plus que par une petite lucarne, mais je les tiens à l'œil, la séance ne doit durer qu'une minute ou deux, j'ai lu dans une page du *Dauphiné libéré*, un jour que je passais par Grenoble, qu'un type avait été oublié sous un de ces appareils du côté de Chambéry, et qu'on l'avait retrouvé pratiquement calciné.

Dans ce blockhaus terrifiant, je suis donc allongé en caleçon rayé, comptant les secondes sous ce qu'on appelait jadis une « bombe au cobalt ». Ma mère, Virginia, m'avait appris, dans la chambre noire où elle faisait des tirages de photos, avenue Simon-Bolivar, à compter les secondes pour savoir le temps d'exposition idéal en déclinant des pamplemousses : quand on dit « un pamplemousse », ça égale une seconde.

Dans ma salle de radiothérapie, il n'y a aucun son, aucun bruit, surtout aucun repère autre que la pâleur de ces néons verdâtres qu'aujourd'hui on ne vend plus que dans le Maghreb aux patrons des cafés tenus par des salafistes, et où ne s'assoient que des hommes qui s'ennuient en rêvant à toutes les filles, les jolies comme les moches. Dix pamplemousses, onze pamplemousses...

La chimio, c'est tout autre chose. Ça se passe dans une autre salle, au troisième sous-sol. Pour y accéder, il faut suivre les flèches mais dans le sens inverse, puis tourner à gauche après les distributeurs de boissons, là il faut bifurquer immédiatement à droite, se laisser glisser sur la pente qui descend vers la lingerie, longer l'incinérateur et prendre tout de suite à gauche : on est arrivé. C'est une grande pièce

circulaire où sont disposées en demi-lune, non pas des lits, mais des sortes de couchettes, un peu comme sur la terrasse pendulaire d'un sanatorium, ça y ressemble d'autant plus que beaucoup de patients sont calfeutrés sous des plaids écossais, ce genre de traitement provoque souvent des hypothermies. On vous installe, après vous avoir proposé de choisir un magazine dans une pile, rien à voir avec les deux ou trois revues déchirées de la salle d'attente, il y a de tout, surtout des torchons à ragots, personne n'a la tête à lire des choses trop sérieuses. On vous allonge alors, puis on vous pique dans le cathéter, là on vous chimiothérapiise, et ça dure trois heures. Comme on a tous un tube planté dans le bras, on ne peut pas se lever pour aller aux toilettes, débrancher, rebrancher serait beaucoup trop long, alors on pose à côté de vous un « pistolet » pour les hommes et un bassin pour les filles, plutôt que d'employer ça devant tout le monde, tout le monde apprend à prendre ses précautions, comme un acteur qui entre en scène pour jouer *Tête d'or*, cette pièce de Claudel qui dure plus de cinq heures sans entracte, Alain Cuny, l'un des rares à avoir eu le courage de le jouer à l'Odéon, m'a avoué plus tard, un soir à La Coupole, qu'il avait une poche en plastique scotchée à la cuisse.

Curieusement, c'est un endroit où on s'amuse beaucoup. Pour surmonter la tristesse qu'elles ressentent en voyant une telle brochette de futurs fantômes, les infirmières non seulement plaisantent entre elles, mais aussi se moquent des malades qui conjurent leur sort en riant à leur tour, c'est tout à fait surréaliste et étrangement joyeux. C'est d'endroits comme celui-ci, je suppose, que provient la mode des blagues sur les cancéreux. Les blagues circulent par vagues. On a eu les blagues belges, les blagues sur les blondes, puis l'ami Desproges, soigné pour le même problème que moi aujourd'hui, apprenant son diagnostic, avait été à La Rotonde, le restaurant de Montparnasse célèbre pour ses fruits de mer, il avait dévoré un tourteau et avait déclaré : « Un partout. » Le lendemain, se sachant condamné, il avait dit en scène : « Plus cancéreux que moi, tumeur ! », personne n'avait vraiment compris, un jeu de mots écrit est très différent d'un jeu de mots phonétique, Pierre le savait bien, mais c'était son ultime hommage à Raymond Devos.

Jusque-là c'était le pain blanc, va venir le temps du pain noir. J'ai du mal à avaler autre chose que des aliments liquides, je commence à maigrir à vue d'œil. Tout le monde essaie de me trouver des soupes, des purées ou des compotes, ma gentille sœur Jean m'apporte même de Londres des sachets d'« Oxtail consommé », un bouillon de queue de bœuf qu'on ne trouve qu'en Angleterre. Elle m'apporte aussi de la *jelly*, ce dessert translucide et fluorescent qui se sert démoulé en corolle de méduse, décliné à toutes sortes d'arômes plus merveilleusement chimiques les uns que les autres, et que le monde entier déteste mais que moi j'adore, surtout avec un trait de *sour cream*, la crème fraîche de là-bas. J'aime surtout celle aux myrtilles, ces baies qu'au Québec on nomme des bleuets. Mais sur le sachet, le mode d'emploi indique les mesures en *oz*, abréviation de *fluid ounce*, soit zéro, virgule zéro, vingt-huit litre. Leurs mesures de poids, de longueur ou de contenance sont totalement différentes de celles de chez nous, qui sont pourtant plus évidentes et le seul véritable progrès qu'ait apporté la Révolution, grâce à Condorcet, puis à Delambre, qui a sa rue dans le quatorzième. On le doit aussi à Monge, mais si les deux derniers n'ont que des rues à leur nom, Condorcet, lui, a un lycée pour lui tout seul.

J'essaie de traduire les *oz* en litres et centilitres, mais Alfie, chaque fois que je lui parle d'*oz*, me ramène au film et au fameux magicien du même nom, alors je me lance au hasard, j'aurais pu aller dans n'importe quel pub irlandais de la capitale, où ils servent encore la bière en pintes et demi-pintes, leur emprunter une chope, mais combien d'*oz* y a-t-il dans une pinte, c'est une autre histoire, et puis j'ai ma fierté, j'essaie de calculer ça tout seul, mais Alfie se change en Tchernobyl et me ramène toujours à Judy Garland. Alors je rate évidemment ma *jelly* aux myrtilles, elle est soit trop liquide soit bien

trop épaisse, en tout cas immangeable. Pourquoi les Anglais continuent-ils à garder ces unités de mesure datant du Moyen Âge, les Américains se sont bien mis aux kilomètres, oubliant les anciens *miles*, encore que la logique soit du côté des Britanniques quand ils conduisent à gauche.

Là Gabriel, que je n'avais pas entendu depuis longtemps, me met en garde en me soufflant à l'oreille :

« Souviens-toi de ce qu'a dit Montaigne : “La répétition engendre la lassitude”, et là va encore nous dire que rouler à gauche vient du temps où les hommes, passant à cheval dans des rues étroites, devaient pouvoir dégainer leurs épées, et que, s'ils chevauchaient à droite, à moins d'être gauchers, leurs épées se seraient heurtées au mur en sortant du fourreau, tu l'as déjà souvent raconté, alors reparlons plutôt du lycée Condorcet, où, comme dans tant d'autres établissements scolaires, je “suis” depuis longtemps, et avec assiduité, les études de quelques jeunes filles des classes terminales.

— Ça c'est très mal, archange, pourquoi t'en prendre à nos gamines alors que tu pourrais, avec ta réputation et ton entregent, fréquenter le *Playboy Mansion* de Hugh Hefner qui est aujourd'hui à vendre, mais c'est assez cher et en plus c'est sans les Bunnies.

— Les filles de chez Hefner, comme on dit vulgairement chez vous, ont plus de bornes au compteur qu'un taxi égyptien, j'ai toujours aimé les jeunes filles, et, comme on sait, surtout les vierges. J'ai mon rang à tenir : Vinci, Botticelli, et même le Caravage m'ont rendu hommage, me faisant apparaître au-dessus d'une masure de Nazareth, élégant et nimbé de lumière, il est trop tard pour changer d'image.

— Je suis très déçu. Très déçu par vous autres archanges. Raphaël était censé m'aider à soigner ma maladie, il est parvenu tant bien que mal à venir me voir dans ma chambre, à moitié déglingué par Mike Tyson, le boxeur qui mordait les oreilles de ses adversaires, mais a refusé de s'occuper de moi. Quant aux autres, ils devaient être en vadrouille, je n'ai pas vu l'ombre d'une de leurs ailes, et voilà que toi tu “fais” les sorties des écoles comme un de ces types tout nus sous leur imperméable.

— C'est la première fois qu'un misérable humain ose me parler de la sorte ! Je veux bien passer l'éponge si tu n'en parles à personne !

— C'est d'accord. Mais en échange, le jour du Jugement dernier tu gommeras, toi aussi, deux ou trois détails me concernant.

— Mais c'est du chantage !

— Absolument...

— Je refuse de me laisser manipuler par une énième réplique de la Créature originelle imaginée par mon Patron, vous êtes à deux doigts de voir votre intelligence supplantée par ces machines que vous avez inventées, et si, comme tu le penses, on ne pourra pas apprendre à ces engins l'erreur, l'ambiguïté, l'humour ou le scrupule, tu te trompes, mon ami, la seule chose que ces robots ne pourront jamais assimiler, ni même concevoir, c'est la Foi ! Et là vous aurez besoin de nous ! Alors peut-être qu'en y pensant tu comprendras pourquoi dans le monde tant de gens se tournent vers la religion, comme vos gamins des banlieues qu'utilisent des criminels, ces jeunes gens fragilisés par ce monde qui autour d'eux va si vite qu'ils en sont éjectés, un peu comme des enfants assis sur des chevaux de bois d'un manège forain qui se serait emballé, ces gamins crédules, et n'ayant rien à perdre, auxquels on dit qu'ils auront droit à soixante-douze rosières, je m'y connais en rosières, crois-moi, et là je mets en garde les futurs martyrs qui croient en cette légende et songent à se faire exploser çà et là, savent-ils si ces vierges sont des jeunes filles fraîches ou des vieilles femmes grosses et moches dont personne n'a voulu, je dis ça, je dis rien, mais je sais des choses que je ne peux pas dévoiler, le Ciel ne doit jamais se mêler de la vie des Humains. Mais comme on peut pencher pour la seconde hypothèse, à leur place, je me poserais des questions. »

Je pouvais jusque-là marcher normalement, ce qui étonnait les médecins, même si j'avais de plus en plus de mal à me déplacer, ne fût-ce que vers la salle de bains à cause de cette poche de nutriments artificiels raccordée à ma veine cave par mon cathéter et accrochée à son chariot à roulettes, et qui met des heures et des heures à s'écouler. Mais cette fichue radiothérapie, encore plus que la chimio, vous met très vite à genoux. Aux premières séances, je descendais et remontais à pied de la salle de traitement, puis, rapidement, j'ai dû prendre l'ascenseur pour grimper à mon premier étage, et, pour finir, je pris l'ascenseur même pour descendre.

Je m'appuyais aux murs, m'accrochais aux plinthes quand il n'y avait pas de rampe, je marchais de plus en plus lentement, chaque geste, même anodin, comme celui de mettre mes pantoufles, ma robe

de chambre, ou de bouger une chaise, me coûtait de plus en plus d'effort.

Être nourri comme ça est très dangereux, on risque une infection. C'est ce que me dit une sorte d'hurluberlu qui, un matin, est entré dans ma chambre. Un type sorti d'un album de Tintin, avec des lunettes rondes et un nœud papillon. L'homme veut me persuader qu'il vaudrait mieux me perforer le ventre pour que la mixture nutritive aille directement dans mon estomac. Il réserve tout de suite une salle d'opération, choisit le chirurgien et l'anesthésiste, puis repart comme il était venu. J'ai déjà, dans ma vie, vu beaucoup d'imposteurs, de faux flics, des gens riches faisant semblant d'être pauvres, plus que de pauvres essayant de faire croire qu'ils étaient riches, j'ai rencontré des voyous, des barbouzes, des transfuges du Mossad, des sosies de chanteurs et d'acteurs aussi, je me suis même rencontré moi-même un soir dans un bar, un type qui se faisait passer pour moi, très peu de gens, je pense, ont la chance de s'être rencontrés eux-mêmes, je suis conscient d'être un type assez privilégié.

J'avais décidé de rédiger mon testament. Et aussi d'écrire ce qu'on graverait sur ma pierre tombale, j'hésitais entre : « *No fu mai impalato* » et « *Here rests in peace a son of a Lubistch* ». Mais en ce qui concerne mon héritage, qui serait partagé entre ma veuve et mon fils, je voulais léguer des choses qui me sont chères : à deux ou trois amis, quelques livres qui me sont précieux, des tableaux à de petits musées que j'aime bien, comme celui de l'Annonciade à Saint-Tropez, que personne ne visite, surtout pas les Tropéziens, et c'est bien dommage, et aussi mes guitares, cette fameuse Gibson Dove, et puis mon saxophone dont je ne joue plus beaucoup et mon cornet à piston, que j'avais acheté en souvenir du *Sans famille* d'Hector Malot, quant à ma trompette Couesnon, elle m'avait été volée par un des copains que Pierre, un ami assez imprévisible, avait amenés chez moi un soir. Pierre était un homme brillant, mais grand consommateur de poisons et, comme les poisons coûtent cher, il faisait un peu n'importe quoi pour gagner un peu d'argent. La dernière fois que je l'ai vu, il sous-louait une chambre de son appartement de Boulogne-Billancourt à deux gourgandines qui y faisaient des passes en cachette de leurs souteneurs, alors un soir, ayant découvert leur manège, les types sont montés chez Pierrot, ont défoncé la porte, cassé tout l'appartement,

massacré les filles et tant qu'à faire aussi les dents de mon copain.

Je veux aussi léguer le Lapin agile de Montmartre aux petits-enfants de Jean-Roger Caussimon, mon poète, mon ami, qui a écrit *Comme à Ostende*, une des plus belles chansons de tous les temps, ce texte qu'il chantait dans ce vieux cabaret, de sa voix cassée de gentil patriarche, debout, un peu voûté, un peu las, mais regardant chacun des spectateurs, tour à tour, de ses yeux bienveillants. Je veux léguer aussi la démarche de John Wayne aux gamins qui hésitent à pousser les portes des bars louches du monde entier, léguer aux jeunes acteurs la magie de faire passer des sentiments même en jouant de dos, comme savaient le faire Charles Vanel, Lon Chaney et Lino Ventura, léguer les jambes d'Angie Dickinson à toutes les gamines qui n'osent pas porter des jupes courtes pour aller en soirée, les yeux d'Isabelle Adjani à qui les méritera, léguer à tous les pianistes le petit doigt de la main gauche de Mozart, la moustache de Groucho Marx à tous les grincheux, l'œil gauche de Ben Turpin à Barbra Streisand, et enfin tous les talons aiguilles à tous les fétichistes et tous les fétichistes à tous les psychopathes.

Chaque semaine, pour conforter le moral des malades, on interrompt les séances de chimio, branchant sur leur cathéter une sorte de poire en caoutchouc scotchée à leur poitrine, contenant, sous vide et en concentré, les principes actifs du traitement. Il est important que vous retrouviez votre maison et les vôtres, ne fût-ce que pour un jour ou deux, vos enfants, vos chats, votre chien, ou même votre poisson rouge, ça peut vous faire du « bien à l'âme ». Alors de temps en temps on a des permissions, et voilà que j'en ai une pour les fêtes de fin d'année, période que je déteste comme toutes les autres fêtes, celle des pères, celle des mères, les fêtes votives dans le Sud, où on essaie de battre des records stupides pour figurer dans le *Guinness book* en confectionnant des pizzas de trente pieds de diamètre, des paellas d'une tonne et demie, sans parler des omelettes de cent trente-trois mille œufs. Et puis toutes ces jubilations à date fixe, ces gaietés programmées, me dépriment un peu, tout comme mes anniversaires : pour mes petits-enfants, une année passée est une année de plus, pour les types de mon âge, c'est une année en moins, et en ce moment je n'ai pas besoin d'avoir le moindre coup de blues.

Pauline me ramène à la maison, mais je mets un quart d'heure à

traverser le jardin. J'ai perdu pratiquement tous mes muscles, mes jambes ne me portent plus, j'ai maigri de quinze kilos. Alors je monte les marches du perron très lentement, puis je clopine à travers le salon, passant devant l'arbre de Noël sous lequel s'entassaient les cadeaux pour les enfants, j'espère qu'il n'y en a pas pour moi, ce serait vraiment sot d'offrir quelque chose à un type qui risque de ne pas en profiter pendant plus d'une semaine.

La maison est grande mais j'ai une vraiment très bonne oreille, et là j'entends ma belle, à la cuisine, dire à une de ses copines que ce qui m'arrive est vraiment *très très* grave, j'apprendrai plus tard que même Serge, mon Sergio, mon ami et médecin depuis tant d'années, ne croyait pas même à une possible rémission, en fait, ce jour-là, j'ai pour la première fois pensé que j'allais vraiment, comme dans la chanson *Au clair de la lune*, rendre sa plume à Pierrot.

Pour rassurer mon fils, qui était venu de Londres pour me voir, sans doute pour la dernière fois, je lui laisse un mot, écrit d'une main tremblante, si tremblante que je finis par taper ces lignes sur le clavier d'Alfie, employant l'imprimante pour lui dire :

Ne crois pas ce que disent ces oiseaux de malheur, j'ai par trois fois failli m'écraser en avion, deux fois en hélicoptère, tant de fois à moto, mais tu sais, sans Pasteur, toi et moi, nous ne serions pas là, ton grand-père à Vitebsk avait été mordu par un chien enragé et avait été sauvé grâce à l'arrivée du vaccin en Biélorussie un petit mois plus tôt. À Marseille, il avait été arrêté, avec Bella, son épouse, puis libéré grâce à Varian Fry, un journaliste américain mandaté par l'association Emergency Rescue Committee, elle-même soutenue par Eleanor Roosevelt, et cette intervention miraculeuse lui avait évité de se retrouver un jour entassé avec quelques centaines d'autres dans un des wagons à bestiaux qui partiraient vers l'est, alors, si tu nous dois la vie à ta mère et à moi, nous ne sommes que tes géniteurs, mais il faut aussi que tu saches qu'on te désirait, qu'on s'aimait très fort, alors que tant d'enfants à l'époque étaient des accidents, tu dois donc à ce chercheur français d'être sur cette planète, comme tu le dois à ce journaliste qui a sauvé tant de gens des camps de la mort dans le sud de la France, au moins quatre mille, dont Max Ernst, André Breton, Hannah Arendt et tant d'autres, l'homme n'a été reconnu comme étant un « Juste » que beaucoup plus tard, aujourd'hui seuls trente mètres carrés de cour pavée devant le consulat des États-Unis à Marseille rappellent son action

aux passants qui s'en foutent.

Nous ne sommes, mon fils, que des rescapés, des survivants, et cette maladie « très très grave » qui me frappe aujourd'hui, je vais la combattre, j'ai moi aussi décidé de survivre, et de fêter les vingt ans de mon petit-fils au premier étage de la tour Eiffel, parce qu'à chaque fois que je viens vous chercher à la gare du Nord, toi, ta belle et tes deux enfants, quand on arrive sur les quais, il regarde la tour, qu'aimait déjà tant son arrière-grand-père, tout à fait fasciné. Mais avant ça je vais lui apprendre un peu la vie, lui transmettre deux ou trois choses que mon grand-père maternel, sir Godfrey, ne m'a pas inculquées mais simplement proposées, comme cette façon d'être élégant même en étant débraillé, cette aisance qui fait que les gens pensent qu'on est en smoking alors qu'on est à moitié nu, à marcher dans Londres sous la pluie torrentielle sans jamais, au grand jamais, ouvrir son parapluie, à héler un taxi à Manhattan sans se faire écraser, aussi l'art de dénouer toutes les embrouilles dans les rues les plus glauques des villes de tous les continents avec un sourire ou un mot amusant, de tendre gentiment la main pour que s'y pose un papillon ou un coléoptère, de savoir, comme Alice, passer de l'autre côté du miroir quand la réalité devient trop brutale, d'aimer les filles avec tendresse quand elles veulent bien qu'on les aime, de savoir butiner toutes les fleurs sans jamais blesser personne, d'être ouvert à toutes les idées, quitte à les rejeter quand elles vous déplaisent, d'être curieux, de tout, même de la curiosité des autres, même si elle vous paraît incongrue, et enfin lui dire que, si on aime le monde, presque tout le monde vous aime.

Ce soir, c'est réveillon. Mais je suis incapable, à la belle table dressée dans ma salle à manger, d'espérer même goûter à quoi que ce soit, j'ai du mal à rester droit sur ma chaise, alors je quitte ma place et pars en claudiquant vers le sofa du salon, me détestant d'avoir laissé Pauline acheter une maison aussi vaste, mais, à l'époque, on y vivait avec toute la famille, elle et moi, bien sûr, mais aussi mon fils, ma nièce et mon neveu, on ne pense jamais, en achetant une grande maison, que les enfants s'en iront si vite et qu'on se retrouvera seuls dans une demeure trop grande. Mais c'est vrai que j'aime bien avoir de l'espace. En fait les seuls luxes que j'apprécie vraiment sont le temps et l'espace, tout le reste n'est vraiment pas grand-chose, les croisières sur des yachts somptueux, à part la *Créole*, un magnifique trois-mâts, je déteste ces yachts si longs qu'ils n'entrent même pas

dans les ports, les nouveaux grands hôtels immenses et sans âme, les limousines qui se ressemblent toutes, les carrés VIP dans les boîtes de nuit où tout le monde s’amuse sauf vous, les mannequins ukrainiens et les nuits imbéciles.

Le dîner de Noël terminé, on ouvre les cadeaux, Zina, l’amoureuse de mon garçon, m’apporte le mien. Il est enveloppé dans une feuille de papier kraft, comme elle aime emballer ses paquets, les décorant de mosaïques d’images découpées dans des magazines, de véritables œuvres d’art que je devrais garder, elles sont dignes de l’*Arte povera* italien des années soixante, au temps où là-bas on employait des bouts de carton pour faire des Praxitèle... J’ai donc, malgré tout, moi aussi un cadeau. Elle le pose sur mes genoux, je lui dis que je l’ouvrirai le lendemain, je n’ai même plus la force de défaire le nœud d’un ruban, ma chambre est à l’étage, en haut d’un escalier monumental, alors je dormirai là, sur le divan du salon avec les deux chats de mon fils, qu’il m’a laissés en pension pour dix jours, il y a à peu près quinze ans.

Le lendemain Pauline me ramène tant bien que mal à la clinique. J’arrive encore à marcher un peu, mais péniblement, la prochaine fois, bien que ça me coûte, je devrai sans doute demander un fauteuil roulant. Mes douleurs d’estomac se font de plus en plus insupportables, je commence à vraiment souffrir. Alors j’appelle à l’aide. Mais les médecins, en France, pensent encore et toujours qu’il faut en baver pour guérir, ils repoussent le moment où ils vont vous donner trois gouttes de morphine, usant d’arguments fallacieux : le vendredi l’Infirmierie générale est fermée, c’est elle qui délivre aux cliniques et aux hôpitaux tous les vrais antalgiques. Il faut attendre le lundi. Mais le lundi ils n’ont plus rien en stock, ce genre de traitement est très contrôlé, mais de jour en jour on me dit : « Demain », alors, souffrant de plus en plus, j’attends le lendemain, mais le lendemain rien ne vient, ni le surlendemain, alors, arrive le vendredi, et ainsi de suite, ils gagnent ainsi du temps, de semaine en semaine. J’aurais pu appeler mon ami Pierre, qui achète des pilules de morphine à Barbès à soixante euros la boîte, de celles qui ont emporté Elvis, Michael Jackson et maintenant Prince après Amy Winehouse, mais je n’ai plus le numéro de téléphone de mon copain, et, aux dernières nouvelles, il est parti à Formentera, où sa famille possède une maison, et a décidé, avec sa copine, d’acheter des ânes pour promener les enfants en été...

Un de ces vendredis soir, n'en pouvant plus, je me dis que je voudrais avoir la force de m'habiller, de descendre vers la sortie de cette maudite clinique, de héler un taxi dans l'avenue, où ils sont nombreux à passer, revenant d'avoir déposé des gens à l'Hôpital américain. Je me ferais alors conduire à Orly où je prendrais le premier avion pour Nice, puis un taxi pour Monaco, où je sortirais du garage ma belle « Cinzano Red », je monterais à La Turbie boire une dernière bière au bar de la pompe à essence qui vend les pissaladières.

Gabriel n'intervient pas cette fois-ci à l'évocation, même rêvée, de mes tartes niçoises et de ma « Cinzano Red », je sais que l'oiseau connaît nos pensées même avant qu'on ne les pense, mais notre conversation de l'autre jour a dû le vexer. Et puis demain c'est samedi et son collègue Raphaël m'a dit que le samedi les archanges ont quartier libre. Le coquin doit préparer sa soirée avec un quelconque mannequin, cette fois ce n'est pas Kate Moss, j'ai vu que la belle venait de se marier à Los Angeles, mais les jolies filles ne manquent pas, des rues de Palm Beach aux castings à Milan, après ma mise en garde, il doit éviter les terminales du lycée Condorcet. Mais je ne m'inquiète pas pour lui. D'autant plus que c'est évidemment facile de débarquer comme ça, frappant à la fenêtre d'une jeune fille, une trompette thébaine à la main, une paire d'ailes dans le dos et tout vêtu de blanc, disant : « Bonsoir, mademoiselle, j'ai une annonce à vous faire... » Ça doit marcher à tous les coups. Ce n'est pas comme pour nous. Imaginez que vous vous approchiez d'une fille ravissante dans un fourreau moulant, ses fesses rondes posées sur un tabouret, au bar d'un hôtel : « Bonjour, mademoiselle, j'ai une annonce à vous faire... » Là la fille vous répond : « Moi aussi, mon grand, c'est deux mille dollars l'heure et trois mille pour la nuit... »

Dans ma vieille Aston, je redescendrais la corniche qui plonge vers Menton, attendant la seule ligne droite qui, lorsqu'on arrive au virage, n'a pas au bout un trop grand muret de protection, à l'endroit où la route longe un ravin et est suffisamment longue pour que ma vieille auto, pourtant une bombe pour l'époque, puisse prendre son élan. Avant de démarrer, je me concentrerais un moment, comme un rugbyman avant de tenter de transformer un essai. Puis j'enclencherai la première, je passerai très vite la seconde, les six cylindres de David Brown ne s'expriment pas avant la seconde, et jamais avant trois mille

tours-minute, alors je passerais la troisième, arrivant presque à deux cents à l'heure en quatrième, alors, arrivé au tournant, je continuerais tout droit, défonçant les pierres du petit parapet, me jetant dans le vide en hurlant un triomphal et libérateur : « Geronimo ! »

Je suis pratiquement cloué à mon lit. Je souffre tellement que je ne peux vraiment plus supporter la douleur, ce n'est plus une douleur, c'est un supplice. Alors je décide de mettre fin à tout ça, dans la mesure de mes moyens physiques. Mourir tout de suite ou dans un mois ou deux, après tout, quelle est la différence, et puis ça me plaît bien de penser que c'est moi qui vais décider du moment de partir. Je n'ai pas de lustre auquel me pendre, rien de coupant pour lacérer mes veines, mon rasoir est électrique mais je n'ai pas de baignoire pour m'électrocuter, ou même simplement me noyer, c'est sans doute difficile de se noyer sous une douche. Il me reste à me jeter par une fenêtre. Mais je ne suis qu'au premier étage. Ajouter deux jambes brisées à mon calvaire, ce serait assez idiot. Alors je prends l'ascenseur et monte au quatrième, passant devant les infirmières de garde qui se fichent bien d'où vous allez la nuit quand vous êtes en pantoufles et en robe de chambre, elles se doutent bien qu'un peu partout il y a des amourettes, d'autant plus que, comme on sait, les infirmières sont coquines, que les infirmiers sont souvent jeunes et beaux, que côtoyer la mort à chaque instant provoque des pulsions sexuelles évidentes, d'après Jung, mais pas Freud, ça vient de la notion animale d'assurer la survie de l'espèce, donc la sienne propre, tout en mettant bien sûr à part les relations charnelles simplement ludiques. Et puis ils savent quelles chambres sont libres, leurs occupants emportés le matin même dans un sac en plastique, moi, je ne sais pas si j'aimerais passer un moment de tendresse sur le matelas de quelqu'un qu'on vient d'emporter dans un sac en plastique, mais ces jeunes gens doivent avoir dépassé ce genre de considérations.

Au quatrième, la fenêtre est scellée, il n'y a qu'une imposte basculante qu'on peut ouvrir, mais elle est à presque deux mètres de haut et il n'y a pas une chaise ou un fauteuil dans le couloir. Je me dis

que je vais en voler une dans la chambre d'un des malades qui, tous, à cette heure-là de la nuit, doivent dormir, assommés par les somnifères que les aides-soignantes leur donnent pour avoir la paix et pouvoir batifoler tranquillement.

J'entre dans la première d'entre elles, où est allongé un vieil homme intubé, qui malheureusement ne dort pas encore, il regarde un *Derrick* d'un œil torve. Le vieil homme a subi une trachéotomie, il n'a plus de cordes vocales, alors, quand il me voit entrer, il voudrait bien hurler mais aucun son ne sort de sa gorge. Je prends le fauteuil réservé aux visiteurs, je salue poliment le bonhomme et je retourne à mon imposte en poussant son siège à roulettes. J'arrive, non sans mal, à grimper dessus, je parviens à passer le torse dans la tabatière, mais je n'ai plus assez de force pour le reste du corps, me voilà coincé au niveau de la taille. J'espère que le vieil homme à qui j'ai volé son fauteuil, affolé, a pressé sur la sonnette des urgences et que les filles de garde, qui en général font semblant de ne pas entendre quand on les appelle, du moins avant la troisième fois, viendront assez rapidement à mon secours, c'est-à-dire avant une heure ou deux, mais, en attendant, je reste bloqué comme ça, le bas du corps en surchauffe, parce que je suis au-dessus d'un gros radiateur, et le torse gelé : dehors, c'est l'hiver, il fait moins de zéro.

Là, m'apparaît, assis sur la corniche du toit, juste à côté de moi, un homme très élégant, vêtu un peu comme Christopher Lee dans un vieux *Dracula* : il porte une veste queue-de-pie noire, une lavallière sur une chemise à col cassé, ses épaules sont couvertes d'une cape, noire elle aussi, mais doublée de satin rouge.

« Bonjour, ou plutôt bonsoir. Je suis le seul archange, bien que déchu, à rester actif même le week-end. Là vous êtes coincé, je vois. Je peux soit vous aider à sauter dans le vide, puisque c'est votre souhait, soit vous sauver, bien sûr dans les deux cas, vous vous en doutez, vous devrez me confier votre âme, mais, rassurez-vous, ce n'est qu'une formalité. Vous savez, beaucoup de gens croient mes détracteurs, mais je ne suis pas, comme on dit, le "Prince des Ténèbres", bien au contraire, mon nom, Lucifer, signifie "Celui qui apporte la lumière". Je ne torture ni les corps ni les esprits, j'essaie simplement de rassembler sous mon égide le plus d'âmes possible pour pouvoir retrouver mon statut d'archange, et bénéficier d'un retour en grâce, un peu comme le leader d'opposition d'un parti politique. Si je ne récupère souvent que

des âmes perdues, c'est que je n'ai pas le choix, je ne peux refuser personne, et puis j'ai décidé, une fois pour toutes, de ne plus porter de jugement sur les gens. Mais je dois dire que, depuis bientôt cinquante millions d'années, je marque des points tous les jours. Il ne me manque qu'un peu plus d'un petit million d'âmes, ça peut paraître énorme à vous autres, mortels, mais moi j'ai tout mon temps.

— Monsieur le Diable, dois-je dire “monsieur” ou bien “Diable”, parce que je devine que vous êtes bien le diable, mais je ne sais pas comment vous appeler, dois-je dire Satan, Lucifer, Belzébut, ou encore Bélial, Azrael, Baal-Moloch, on dit que vous avez des noms correspondant à chaque lettre de l'alphabet, je veux bien le croire. J'ai jusqu'ici réussi à vivre sans léser ni blesser personne, et je ne veux pas côtoyer chez vous les monstres que vous devez abriter dans votre rôtissoire, tous les Gilles de Rais et les Vlad Dracul, et s'il y a peu de dames qui figurent au palmarès de ces monstres, à part Messaline et Isabelle la Catholique, c'est qu'elles ont toujours été les premières victimes de tous les désaxés.

— “Pas le moindre écart, et sans blesser personne”, je connais la chanson. Mais une vie c'est bien long, avec tant de tournants, tant de nids-de-poule, de dos-d'âne et d'ornières que vos violons à l'unisson finissent neuf fois sur dix par se désaccorder, exactement comme ces guitares andalouses bricolées à Cadix, faites à moitié en lattes de cageots et à moitié de bois de caisses à oranges, et que vendent les Gitans aux touristes.

— Je devine que c'est une parabole, j'ai du mal à vous suivre.

— Ne vous inquiétez pas, peu de gens comprennent mes allégories. Et puis on parle de “rôtir en enfer”, balivernes, ce sont des ragots que colportent mes contempteurs, chez moi on s'amuse, on boit, on fume, on danse, on courtise, c'est une sorte d'Ibiza de l'au-delà, mais sans amphétamines ni poppers, rien de plus, d'ailleurs les Juifs, moins sots, réfutent l'existence de l'enfer, tout comme celle du paradis d'ailleurs.

— Mais monsieur l'Antéchrist, Ahriman, Léviathan, je préfère fréquenter des anges que des démons, rencontrer, je ne sais pas moi, saint Augustin, Jeanne d'Arc ou Mozart...

— Mozart est chez moi...

— Bon, alors, Fra Angelico, Henri Dunant, Érasme ou le docteur Schweitzer...

— Mon cher ami, au paradis, si vous saviez comme on s'ennuie !

Et puis qui sait comment sont les paradis ? Croyez-vous aux descriptions qu'en donnent les Testaments ? Comme on tarde à venir vous secourir et que vous ne voulez pas de mon aide, nous avons le temps, alors je vais vous raconter comment ça a commencé. Le premier à en parler est Xénophon, c'est lui qui a le premier repris ce mot, *parà-deisos*, qui n'avait jusque-là été employé que trois fois dans l'ancien Testament, désignant le jardin d'Éden. Mais comment, cher monsieur, les Livres peuvent-ils parler de paradis autrement que comme d'un "jardin clos de murs", parce que c'est ce que veut dire ce mot. Mahomet en parle dans le Coran. Il le décrit avec tant de précision, parlant de fleuve de miel, de rivière de lait, d'un jardin de tous les délices, décrivant déjà de jeunes vierges et des femmes "purifiées", des trônes d'or et toutes sortes de fariboles, c'est un peu gonflé, parce que Allah ne lui a même pas laissé le voir, il fallait que même lui le mérite. Mais il en parle avec tant de précision dans ses écrits qu'on reste songeur, d'autant plus que de nombreux historiens affirment qu'il était illettré et qu'il a dicté tout ça à un scribe. De nombreux historiens pensent qu'il était illettré ? La belle affaire ! Moïse l'était aussi. C'est certainement pour ça qu'il a mis si longtemps dans le Sinaï à graver les Dix Commandements, il ne comprenait rien à ce que Yahvé lui dictait lettre après lettre, certains pensent même qu'il a cru que, sur ses tables, Dieu lui avait dicté la recette du *gefïlte fish*. Et puis, cher ami, si vous voulez bien que je vous appelle mon ami, on découvre qu'après avoir accompagné Mahomet dans son vol de La Mecque à Jérusalem sur son cheval Bouraq, le Tout-Puissant l'avait reçu. Mais avant d'atteindre le Mi'râj, Mahomet a dû passer par tous les ciels qui le précèdent, et qui sont au nombre de sept, d'où la locution "être au septième ciel", que vous employez toujours, et qui vous vient tout droit du Livre : au premier ciel il aurait rencontré Adam, puis, en montant encore, il aurait croisé Jésus, plus haut, il serait tombé sur Moïse et enfin sur Abraham, qui l'aurait mené jusqu'à la porte de ce Mi'râj où se tient Allah, mais Il ne lui a donc pas montré le paradis, Il aurait simplement ordonné à ses fidèles de faire cinquante prières par jour, ce qui semblait quand même énorme à notre homme, qui n'était pas encore prophète, alors en descendant, croisant à nouveau Moïse, il aurait demandé conseil au patriarche, qui lui aurait suggéré de remonter très vite pour faire réviser ce chiffre à la baisse. Redescendant, Mahomet aurait appris au vieil homme qu'il

n'avait réussi à réduire le nombre de prières qu'à quarante. Posant sa main sur l'épaule du jeune homme, Moïse lui aurait dit : "Laisse-moi faire, petit..." En fin négociateur, le frère d'Aaron aurait réussi à mettre tout le monde d'accord avec cinq prières par jour, chiffre qu'on a gardé depuis.

— Comment savez-vous tout ça ?

— J'ai des espions partout. Je ramasse des renseignements çà et là, un peu comme tout le monde, mais moi je suis là depuis la nuit des temps, je peux vous dire qui a tué Kennedy, vous dévoiler l'énigme du Masque de fer, vous dire avec qui votre arrière-grand-mère trompait son mari, et comme je récolte les âmes un peu partout, que j'ai des milliers d'yeux et des millions d'oreilles, sur tous les continents et de toutes les confessions, je sais pas mal de choses, vous savez, depuis deux mille ans j'ai chez moi tant de monde, et ce monde devient très vite bavard, je ramasse, je récolte, je moissonne tous les hérétiques, je les embarque, expliquant qu'en enfer ils pourront s'adonner à toutes leurs perversions, et je dois dire que ça séduit pas mal de monde. Parfois je ressuscite les plus dépravés pour que, revenus sur terre, ils fassent des émules. D'ailleurs, comme vous êtes écrivain, je vous aurais bien demandé de rédiger une plaquette vantant les avantages qu'il y a à échanger son âme contre une nouba lubrique et éternelle, que je verrais bien intitulée *Démons et Merveilles*, mais j'entends des gens venir, cher monsieur, tant pis si vous n'avez pas accepté mon offre, je reviendrai donc quand vous serez sur le point de fermer les yeux pour toujours, guetté par mon vautour, ce vautour que vous semblez avoir oublié parce qu'il n'a plus besoin de vous faire peur, mais il n'est qu'un avatar de tous mes succubes, et j'en ai des milliers, ce n'est pas que j'aie vraiment besoin de votre âme, il y en a tant et tant à vendre, vous savez, mais je déteste l'échec, c'est comme ces comédiens qui jouent une pièce qui amuse tout le monde, au milieu de la salle ils repèrent un type qui bâille et alors ils ne voient plus que lui, oubliant les huit cents autres. Avant de disparaître je vais vous poser une dernière question qui va vous gâcher le peu de temps qu'il vous reste à vivre : des trois religions monothéistes, dites-moi, si Dieu était un simple humain, laquelle croyez-vous qu'il choisirait ?... »

Le diable, en ricanant, disparaît tandis qu'arrivent deux infirmières musclées : le soir on met les moins belles, c'est normal, il n'y a pas de visites, le jour on met les mignonnes et les pomponnettes. Elles me

libèrent enfin, me tirant par les jambes, on me redescend aussitôt dans ma chambre, on me donne un semi-remorque de somnifères, m'assurant que, dès lundi, j'aurais de quoi supporter la douleur, ont-ils enfin compris que, passé un certain seuil, la douleur n'est plus supportable, mais je n'en crois rien, trois semaines que ça dure, je ne comprends pas. Je sais que la morphine est addictive et très dangereuse, mais tout le monde sait aussi que, quand un type est condamné, comme dans mon cas, on peut le laisser s'en aller tranquillement dans les ailes d'un ou deux anges au lieu de lui faire endurer jusqu'au bout tous les tourments physiques qu'aujourd'hui on arrive si facilement à soulager...

Alors, sur Alfie, j'écris un mail à tous mes médecins traitants, leur disant :

Je suis en train de mourir d'une tumeur de sept centimètres qui va bientôt faire des métastases et se généraliser, je souffre le martyr, mais je comprends bien votre réticence à soulager mon calvaire, je sais que la morphine est réservée aux cas vraiment, mais vraiment désespérés.

Dès le lendemain on trouvait par miracle des patches imprégnés de la substance antalgique qu'une infirmière vint appliquer sur ma poitrine, une demi-heure après cessait enfin mon supplice, et, pour la première fois depuis bien longtemps, je ne me suis plus tordu de mal en tenant ma gorge à pleines mains, suppliant le ciel.

Très rapidement la douleur se change en un simple inconfort, puis disparaît, j'aurais été content de vivre ainsi encore un mois ou deux, mais là c'est tout autre chose, j'entre dans un monde parallèle, je suis sur un grand carrousel sous une bâche étoilée, je surfe sur des vagues idéales, des rouleaux incessants, j'arrive sur un trampoline plus grand que toute la place Bellecourt, là je bondis, je rebondis, entre les parois douces d'un capiton céleste, aucun mur n'a plus d'angles, les maisons n'ont plus de volets, cent collégiennes prennent leur douche en même temps, je traverse enfin la paroi de cet espace courbe, comme une paille transperce la fine enveloppe d'une bulle de savon, voilà que je virevolte, paresseux cosmonaute, dans ce néant que jusque-là j'avais du mal à concevoir, me voilà dans un monde où, en clignant des yeux, le blanc vire au noir, le noir au blanc, le plein se change en vide, tout

se retourne, comme un gant qu'on enlève, les pleins deviennent des déliés, les dièses des bémols, tout est si simple, confortable, toutes les choses obscures sont soudain claires, on comprend enfin l'incompréhensible, la physique quantique et le boson de Higgs.

Le lit dans lequel je me réveille n'est pas celui de la clinique, il n'y a pas de télé au mur diffusant des sottises en boucle, ni de vautour déplumé en dessous. Je suis couché sur d'épais coussins recouverts de velours damassé, le sol est tapissé joliment de kilims multicolores, je suis sous une tente bédouine. Il y avait longtemps que j'avais envie de me réveiller sous une tente bédouine. En fait depuis que j'avais vu le film adapté du livre *Un thé au Sahara*, où le héros, la nuit, rend visite à une belle sybarite allongée sous ce genre d'abri, offerte, lui laissant découvrir sa poitrine voluptueuse, le rôle de la fille était joué par une comédienne plus appétissante qu'un dessert oriental, une certaine Amina, qui, dans une interview pour un magazine, avait dit qu'elle était un véritable « loukoum », je crains que le loukoum ait été mis dans une boîte à loukoums par un bonhomme jaloux, parce qu'on n'a plus jamais revu la belle dans d'autres productions, ni nue ni même habillée, ni même en burka, cela dit, bien des filles, dans des États où l'islamisme est fondamental, se promènent toutes nues sous leur voile intégral, et, là aussi, je sais de quoi je parle.

Je me lève, j'écarte les voilages qui occultent l'entrée, je passe la tête et je reconnais aussitôt ce qu'on appelle la montagne des Sept Piliers, d'après ceux de la *Sagesse*, je n'en compte que cinq, mais pourquoi mégoter quand les touristes affluent. Je suis au Wadi Rum, cette étendue de sable parsemée de rochers étranges, véritables sculptures, sous lesquels sont installées des familles de nomades qui, dès qu'ils entendent arriver une voiture, disparaissent aussitôt sous les épaisses tentures de leurs douars. On ne rencontre jamais personne, à part quelques jeunes gens qui travaillent dans les rares boutiques de souvenirs qu'il y a à l'entrée de cet endroit étrange. On voit aussi quelques touristes japonais ballottés dans de vieilles Land Rover datant de l'époque du protectorat anglais, et surtout des quatre-quatre

flambant neufs qui reviennent d'Arabie saoudite, à un jet de pierre de là, ceux des trafiquants qui passent de l'alcool dans un sens et de l'essence dans l'autre, mais mieux vaut faire semblant de ne pas les voir, s'ils passent sur votre droite, regardez à gauche, s'ils passent sur votre gauche, regardez à droite, m'avait dit mon guide, mais je n'avais pas pu m'empêcher d'entrouvrir une paupière, et, mon Dieu, qu'ils avaient de sales gueules.

Wadi Rum. Derrière moi il y a le train de Lawrence d'Arabie, qui généralement est revêtu de bâches, mais il est aujourd'hui étrangement découvert, l'acier des bielles de la locomotive est un peu piqué par la rouille, la peinture vert orage de ses trois wagons s'est écaillée par endroits, mais la rame a été rincée, lavée de sa poussière, elle est presque rutilante au soleil couchant. Mon guide me dit que, sous la pression des Palestiniens maintenant majoritaires dans le pays, on n'accorde plus de subsides pour l'entretien du train, ils considèrent à tort Lawrence comme un traître, un parjure, l'Anglais leur avait promis Jérusalem, mais l'accord Sykes-Picot, signé sans son avis, avait attribué la Palestine aux Britanniques, alors les Bédouins se fichent d'avoir chez eux ce mémorial, plus gênant qu'autre chose, et le laissent se confire dans son délabrement.

Thomas Edward Lawrence ne s'était jamais remis d'avoir dû lâcher son ami Fayçal à cause de cet accord scélérat, de ce découpage stupide, honteux et criminel, à l'origine de tant de troubles, de tant de guerres, de tant de morts. Alors je pense que l'homme a sans doute vidé une bouteille de raki ou d'alcool de figue, qu'il a enfourché une de ses motos, qu'il nommait toutes étrangement du nom de rois d'Angleterre, là c'était la George VII, la plus puissante, des gens du Foreign Office ont dit qu'il avait voulu éviter des cyclistes, mais je sais qu'il a dû rouler tout droit sur cette petite route de la campagne anglaise, tout comme je voulais le faire en descendant de La Turbie au volant de ma « Cinzano Red ».

Je sors de la tente, un jeune garçon vient vers moi et me demande de le suivre. Il m'emmène vers le convoi immobile depuis soixante-dix ans sur sa portion de rails. Dans le dernier wagon du train il y a une vraie salle de bains, toute de bois de cèdre, de cuivre et d'étain, l'endroit sent le savon, quelqu'un a dû occuper l'endroit avant moi il

n'y a pas si longtemps, certainement une femme, ce n'est pas l'odeur d'un savon masculin, d'*Old Spice* ou de *Yardley*, c'est le parfum suavement poivré d'un de ces *Pears soap* qu'on ne vend qu'en Angleterre, chez Fortnum & Mason, une fragrance très reconnaissable, souvent présente dans le sillage de ces femmes élégantes qui nous fascinent, des effluves séraphiques et raffinés qui nous ensorcellent depuis la nuit des temps, comme la démarche de nymphes au compas précis que forment leurs jambes quand elles viennent à notre rencontre. En fait, il faut qu'un jour quelqu'un le dise aux quelques filles naïves qui ne le savent pas encore que nous sommes des escrocs, des cochons lubriques, qu'on ne vous aime qu'allongées, offertes à nos désirs, qu'on adore déchirer vos dentelles avec le peu de dents qui nous reste, fouetter avec vos dentelles vos petites fesses charnues, et puis écraser contre la fenêtre d'un de ces wagons-lits des trains bleus Pullman qui partaient vers huit heures de la gare de Lyon les petits boutons roses de vos gentils volcans, alors vers Auxerre ou Mâcon, traversant la Bourgogne, comme les vaches dorment à cette heure-là, il n'y avait que les chefs de gare qui pouvaient voir passer, pressé contre les vitres, ce qui devait ressembler de loin à de petites tranches de mortadelle.

Quelquefois, dans certaines villes, en fait dans presque toutes, après quelques bières, vers trois heures du matin, il arrive qu'on s'égare. Alors on peut être attiré par le parfum de muguet à trois sous dont s'aspergent les filles qui sortent boudinées dans leurs blouses blanches sous lesquelles elles ont lacé un soutien-gorge en dentelle noire, avec aussi peut-être des bas filés sur des cuisses replètes et qui ont du mal à marcher vers vous à cause de leurs talons hauts. Mais si vous cherchez un jour une vraie amoureuse, oubliez les bombes et les top models, ces filles qu'à Marseille on appelle des « cagoles » vous aimeront tant et si bien que vous vous lèverez au matin sur un petit nuage.

Déjà dans l'escalier, au détour d'une rampe, elles se plaquent contre vous, comme un rémora, un de ces poissons parasites qui se collent au ventre des requins, là elles vous prennent la bouche avec tant de fougue que vous leur pardonnez de vous barbouiller les joues d'un méchant rouge à lèvres, des yeux elles vous disent qu'elles sont amoureuses, même si c'est un mensonge, les mensonges sont si

souvent sincères.

Chez elles, vous entrez, il n'y a jamais rien à boire, à part des vins cuits avec des noms étranges, des banyuls, du Bartissol, elles vous déshabillent, défaisant un à un les boutons de votre chemise, puis passent leurs mains douces sur les vagues reliefs qui vous restent du temps où vous étiez musclé et, là, elles vous enveloppent, elles tourbillonnent dans une valse qu'elles dansent un peu sans vous, elles vous cernent, vous entourent de leurs dunes, de leurs sables mouvants, leurs ongles labourent ou lacèrent avec délicatesse votre peau, c'est alors qu'elles vous font l'amour de leur sexe ventouse, et que le tourbillon se change en vraie tornade, qu'on se demande où est le lit, où sont les murs, le plancher, le plafond, on entend les cuivres de la fosse qui accompagnent un opéra de Wagner, une fantasia marocaine défile devant vos yeux, puis une vague vous submerge, que vous ne pouvez pas surfer, vous voilà sur la plage, peut-être à Tahiti, au loin coule le *Bounty*, et vous vous endormez en sachant qu'elles vous regardent encore et encore, avec tant de tendresse.

Alors jolies dames, vous qui vous pomponnez pour nous, vous qui choisissez des parfums délicats, dépensez une fortune pour vous vêtir de voilés diaphanes et de tenues vaporeuses cousues en précieux tissus, n'oubliez jamais que le type distingué, cravaté, élégant, cet homme galant et courtois qui vous invite à dîner dans l'alcôve d'un restaurant russe, après minuit et trois verres de vodka, rêvera peut-être de passer un moment avec vous, mais, comme vous ne laissez rien « connaître » de votre intimité que comme si c'était un cadeau suprême, il vous préférera toujours ces filles simples, les danseuses, les Gitanes, celles qui sentent la poudre des stands de fêtes foraines, qui vous tuent d'un regard, si sensuelles qu'on les voit nues déjà sous leurs blouses, en fait de vraies femmes...

Je suis trop grand pour les baignoires, en général j'aime mieux les douches, mais, tant qu'à faire, je me trempe dans l'eau du bain comme on trempe une escalope dans de l'œuf battu, avant de la rouler dans la farine pour faire un *Wiener Schnitzel*, en fait j'éclabousse tout le compartiment. Quand je sors de la baignoire-sabot, mes vêtements ont disparu, remplacés par une superbe gandoura blanche et une paire de babouches, jaunes comme il se doit. Je m'habille et je quitte la cabine, le jeune homme est devant la porte et me dit : « On vous attend au

salon. » Qui diable peut m'attendre au salon...

Je traverse la voiture intermédiaire où se trouvent les couchettes et j'arrive au wagon-bar, mais il n'y a personne. Le garçon me dit de m'asseoir et me propose un thé à la menthe, précisant qu'il a aussi du champagne. Je lui dis que je préfère le champagne, et là j'attends, comme toujours. Je regarde les collines dans la vallée depuis dix bonnes minutes quand une main se pose délicatement sur mon épaule, plutôt un papillon. Je me retourne, je me lève et me retrouve nez à nez avec la plus belle femme que j'aie vue de ma vie, plus belle qu'Amina, nue sous sa tente dans *Thé au Sahara*, plus belle que Kate Moss, Louise Brooks, que les infirmières roumaines ou hongroises et que toutes les poupées des émissions de téléachat.

Elle est vêtue d'un caftan brodé, ses cheveux noirs tombent sur ses épaules, entourant un visage à l'ovale parfait, comme on dit dans ces cas-là, en face d'une telle splendeur. Elle a les yeux verts, un vert clair étonnant, la dernière fois que j'ai vu de tels yeux, c'était au Liban où on appelle les femmes qui en sont dotées des « bâtardes syriennes », Dieu sait d'où viennent ces yeux clairs, peut-être d'ancêtres celtiques au temps des croisades, ou du temps d'Alexandre le Grand, qui, dit-on, avait les yeux pers et qui engageait aussi beaucoup de mercenaires venus du Nord. Elle s'assoit en face de moi et me dit d'une voix aussi mélodieuse que celle que devaient avoir les sirènes quand Ulysse s'est fait saucissonner au mât de son bateau pour ne pas répondre à leur appel :

« Bienvenue, je m'appelle Sahar... Si je suis ici ce soir, c'est que je sais que vous n'avez pas changé le nom du bateau qui portait mon nom, sans même me connaître. J'ai été très touchée, vous avez peut-être découvert qui j'étais bien plus tard, alors, comme toute femme qui a vu son nom donné à une chanson par un compositeur ou un auteur, j'ai voulu vous rencontrer, comme Élise a certainement voulu revoir Beethoven, comme Maybellene a dû céder à Chuck Berry sur la banquette arrière de sa Cadillac, et la belle Georgia dormir avec Ray Charles... Ce train ne roule plus, mais on peut y déjeuner, y dîner, y dormir aussi, il y a des couchettes, dormirons-nous ensemble dans l'une d'entre elles, ça dépend moins de moi que de vous, je suis venue d'Amman tout exprès pour vous rencontrer, mais, attention, parfois un mot maladroit peut me décevoir et le château de cartes que nous allons peut-être bâtir ensemble pourrait s'écrouler, je ne suis pas une

femme fragile, loin de là, mais je suis d'une humeur parfois versatile. J'ai peur de vous faire peur en vous disant ça, mais, rassurez-vous, je suis aussi cette grandeoureuse que vous attendez, bien que n'étant pas d'un autre siècle...

— Je crois que je vais vous laisser parler, surtout ne rien dire. Vous savez, moi j'écris. Des livres, des poèmes, aussi des chansons, mais je parle rarement, à part dans les bistrots, mais dans les bistrots tout le monde dit n'importe quoi, et tout est oublié le lendemain. Je n'aime pas trop les vraies conversations, c'est rare que je trouve les mots justes pour dire mes pensées, et mon comportement en public n'est pas celui que j'ai en privé. Godfrey, mon grand-père, m'a appris tant de choses, m'a enseigné, par exemple, de ne jamais parler de sujets trop sérieux quand on sort dans le monde, en Angleterre, on ne parle jamais de politique ni de religion, ou de quoi que ce soit qui pourrait amener un des convives à vous contredire, alors on parle de façon débonnaire des choses les plus banales, de la famille royale ou du temps qu'il fait, on ne parle d'autre chose qu'entre hommes, après le dîner, au fumoir, quand les dames sont censées papoter dans le salon d'à côté. Alors, dans les dîners parisiens, je passe souvent pour un sot, quelqu'un d'inculte, un type un peu niais, un soir, chez des amis, j'ai consterné Jorge Semprun en parlant de mes chats... Belle dame, ma maladresse et ma timidité me font parfois boire un peu trop pour oublier tout ça, alors je dis des sottises, je me comporte mal, je ne vais pas gâcher cette nuit qui sera sans doute la seule que je passerai en une telle compagnie, j'ai fait mon testament, vous savez, distribuant à tous mes amis mes instruments de musique, sauf ma trompette Couesnon qui m'a été volée.

— Vous avez raison, vous dites n'importe quoi, alors je propose qu'on aille dîner... »

Arrivent mille petites soucoupes de mezzés, divers baba ghanoujs, à l'ail ou au yogourt, du vrai taboulé, mélange de fines herbes et de grains de boulgour, de l'houmous et du tahina, des dolmas, moi qui n'ai plus rien pu avaler depuis presque trois mois, je suis au paradis, au Jannah, le jardin quadruple de l'islam. Le vin de Kefraya me tourne un peu la tête et je vois qu'il fait le même effet à mon hôtesse dont les yeux verts me subjuguent. Soudain elle me dit, dans ce français qui semble un peu précieux, mais c'est celui qu'emploient les francophiles dans le monde entier, et qui leur vient de belles lectures à l'Alliance

française, d'Anatole France et de Pierre Loti, que les jeunes d'aujourd'hui ne comprennent plus très bien :

« Oublions ces agapes, les cabines de Lawrence étaient exiguës et les lits très petits, à cette époque les hommes n'étaient pas aussi grands que vous, les femmes non plus, alors allons dans la tente que j'ai fait dresser à votre intention, espérant que cette nuit sera la nôtre... »

Elle est nue sous son caftan brodé, il est facile pour moi de me défaire de ma gandoura, nous voici debout, nus l'un contre l'autre, elle repousse d'une main polie toute tentative de ma part d'une quelconque caresse, je ne peux même pas effleurer sa poitrine, elle veut pour l'instant que je la devine, mais je sens les pointes de ses seins tatouer tendrement mon corps de dessins incolores, la belle m'attire dans les coussins de soie, sans lâcher mes hanches, me voilà au-dessus d'elle, elle qui n'a pas quitté mon regard une seconde, et, sur sa demande, je me rapproche encore, mais elle ne veut pas qu'on bouge, elle veut qu'on reste un moment ainsi, tout à fait immobiles, les yeux dans les yeux, puis, très lentement, elle imprime à son bassin un imperceptible mouvement, m'enserrant dans un tendre fourreau, à un rythme qui se rapproche de celui des battements de mon cœur... Puis, plantant ses ongles dans le bas de mon dos, elle impose à mon corps un rythme lancinant, chaloupé, enivrant, alors, sentant la sève monter, elle s'ouvre comme une fleur du désert à la rosée, je vais vivre sans doute le moment le plus voluptueux, le plus intense que j'aie jamais connu, quand un cri me ramène sur terre, c'est la voix de crécelle de l'infirmière boulotte coupant court à tout ça, aboyant :

« Petit déjeuner ! »

La boulotte me réveille au milieu de mon rêve opiacé, comment passer du repas proposé par une princesse des sables aux tartines rassises que je commence pourtant enfin à pouvoir avaler, en mâchant longuement ? J'avais oublié jusqu'au goût du pain, depuis trois mois je ne faisais que sucer ces fichus bonbons à l'aspartame alors que j'aurais pu demander qu'on m'achète des bonbons normaux, mais j'avais vu sur un site concernant les cancers qu'un chercheur de Harvard pensait que le fait de jeûner aidait l'organisme à se débarrasser de ces cellules qui se multiplient de façon débridée, elles ont besoin pour ça de glucose et surtout de protéines, peut-être que le fait de ne rien avaler

pendant tout ce temps a joué en faveur de ma guérison, parce que je suis, de façon inespérée, en train de guérir. Après mon dernier examen endoscopique, le médecin m'a dit joyeusement : « J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, les cellules cancéreuses ont toutes été détruites par le traitement, on commence à voir des traces de cicatrisation, c'est en très bonne voie. »

Et en effet mes douleurs s'atténuent, au bout de quinze jours on décide d'arrêter les patchs de morphine. C'est là que je comprends pourquoi les médecins hésitent à donner trop vite ces traitements aux malades : je n'ai reçu que des doses à douze pour cent, alors qu'ils peuvent en instiller dans votre organisme jusqu'à dix fois plus, et, quand ils arrêtent le protocole, vous suppliez aussitôt à genoux pour en avoir encore. Me voilà accro en moins de deux semaines. Je suis pris de tremblements, j'ai des sueurs froides, des angoisses, mais les soignantes tiennent bon, elles ne me donnent rien d'autre que du Valium. Au bout de quatre ou cinq jours le manque physique disparaît, mais pas le manque psychologique. On regrette ces moments où on quitte le sol, où tout devient simple, tranquille, agréable, merveilleusement calme. Un matin, bien que me croyant tout à fait sevré, j'entends barrir au loin un éléphant, alors je m'inquiète. Quand la petite infirmière vient prendre ma tension, je lui fais part de mes craintes d'être toujours sous l'effet des patchs, elle me rassure en me disant : « Ne vous en faites pas, ce ne sont que les éléphants du cirque Gruss, ils ont dressé leur chapiteau à la porte de Saint-Cloud et installé leur ménagerie près de la porte Maillot, à deux pas d'ici. »

Le lit dans lequel je me réveille ce matin est enfin le mien. Je suis dans ma maison de Ramatuelle. J'entends, par la fenêtre ouverte, non plus barrir un éléphant, mais chanter les cigales, et puis surtout la voix de mon fils qui téléphone, comme presque tous les jours, à Walter, son coscénariste argentin, son *porteño* d'ami, auquel nous avons rendu visite un jour à Buenos Aires, ville fascinante, où j'aimerais bien vivre dès qu'arrive l'automne et le stupide horaire d'hiver qu'on impose chez nous, alors que, dans l'hémisphère Sud, arrive le printemps. J'aurais bien loué un atelier à Palermo, non pas du côté chic du quartier, que là-bas ils nomment Palermo-Hollywood, où vivent les gens célèbres, les danseurs, les stars du tango et toutes les vedettes de *telenovelas*, non, dans le quartier des artistes, et là j'aurais peut-être sculpté, dessiné ou peint, j'aurais assemblé, comme j'aime le faire, des bouts de papiers découpés dans les pages des magazines, m'inspirant des papiers collés de Matisse, j'aurais réalisé une des dernières choses que je voudrais achever avant de quitter ce monde, un grand livre de dessins, de collages et de gouaches inspirés par toutes les œuvres marquantes de toutes les époques de l'histoire de l'art ou leur rendant hommage, me moquant au passage gentiment, par le titre, de tous ces commissaires d'exposition, qui depuis quelque temps, un peu ridicules et de plus en plus racoleurs, intitulent leurs expositions « De Machin à Machin-chose », on a eu un peu de tout : « De Vermeer à Delacroix », de « Boudin à Manet », mon livre s'intitulerait *De Lascaux à Basquiat*, après ça plus rien ne sera crédible, à part « De la Genèse à l'Apocalypse », et le seul qui puisse illustrer ça serait une réincarnation de Jérôme Bosch, un des génies les plus inventifs de tous les temps, magicien de tous les fantasmes, ange illuminé qui voulait que toute sa famille travaille avec lui, les entraînant dans son monde fantasmagorique, j'aurais aimé être là.

Mais je crois être le dernier à pouvoir me plaindre, j'ai vécu toute mon enfance, un peu moins ma vie d'homme, dans un monde où tout était absurde pour certains, et pour moi si logique. Les poissons volaient, les fiancées s'envolaient avec leurs amoureux dans le ciel de la ville, les violonistes jouaient sur les toits, les maisons étaient bleues, on était entourés de toutes sortes de jongleurs et d'écuyères plus belles les unes que les autres, et souvent il y avait au fond la tour Eiffel, cette tour Eiffel qu'aime tant mon petit-fils.

Mais si je déménageais quatre mois par an à Buenos Aires, adieu mes enfants et mes petits-enfants, adieu mes rares amis, mes voitures anciennes, mon bateau d'acajou, mes chênes verts de Ramatuelle, et les deux chats que mon fils a mis en pension chez moi pour quinze jours il y a quinze ans. Alors je vais rester là, en maudissant l'hiver.

Ce matin j'entends mes deux petits diables, Lou et Misty, courir en riant autour de la maison, je suis revenu chez moi, en miraculé, en fait seulement en « rémission », je sais bien, mais cette rémission, même si elle est de courte durée, je l'aurai vraiment méritée.

Le docteur V., après une ultime fibroscopie, m'avait demandé de passer à son cabinet, j'étais plein d'espoir, les médecins ne convoquent jamais plus d'une fois les gens qui sont condamnés à plus ou moins long terme. J'avais clopiné jusqu'à son bureau de consultation, pas très loin de la clinique, mais, après trois mois de chimio et de radiothérapie, « pas très loin », c'est le bout du monde. Je m'étais appuyé aux parois des maisons, aux poteaux des feux rouges quand il fallait traverser une avenue, j'avais au moins cent ans. Mais le calvaire en valait la peine, le docteur V. le savait, sinon il ne m'aurait pas demandé de venir le voir.

Il m'avait annoncé que ma tumeur avait totalement disparu : la paroi de ce fichu œsophage s'était cicatrisée, il allait seulement falloir que je passe un scanner, tous les six mois d'abord, puis tous les ans, pour s'assurer qu'il n'y ait pas de problèmes.

Après son diagnostic inespéré, non sans mal, mais le sourire aux lèvres, j'étais rentré vers ma chambre au premier étage de la clinique. Je pouvais immédiatement rentrer chez moi. Alors j'ai rassemblé mes affaires et j'ai appelé Pauline pour qu'elle vienne me chercher, je n'avais pas d'argent pour prendre un taxi, si j'en avais pris un et qu'il n'y ait eu personne chez moi pour payer la course, j'aurais été mal : à

droite de chez moi est la résidence d'un ambassadeur, à gauche vit un des petits-fils d'un avionneur célèbre, je m'imaginais mal sonnant chez l'un d'eux, lui disant : « Je suis votre voisin, je sors de l'hôpital, tout juste rescapé d'un cancer de l'œsophage, mais je n'ai pas un sou sur moi, voulez-vous me prêter vingt euros, je promets de ne pas faire de rechute avant de vous avoir remboursé. »

J'aurais bien aimé dire au revoir à ma belle infirmière roumaine, peut-être hongroise, mais elle n'est pas là, le vautour lui aussi a disparu comme par enchantement, mais j'avais fini par l'oublier, il devait être au chevet d'une fille ou d'un type quelques chambres plus loin, j'avais envie d'ouvrir toutes les portes de toutes les chambres en hurlant : « Ne vous laissez pas intimider par l'oiseau ! Ne le regardez même pas ! Et surtout tenez bon ! » Mais je n'en ai pas eu la force, alors j'ai marché comme j'ai pu vers la voiture que j'avais demandé à Pauline d'amener jusqu'à la porte de la clinique, elle ne comprenait pas bien ma fatigue, ou ne voulait pas la comprendre bien.

Pauline, depuis trois mois, s'était faite à l'idée que j'allais y passer, persuadée par l'évidence des diagnostics des médecins de la clinique, mais aussi par celui de Serge. Elle avait déjà refait sa vie dans sa tête, sans doute avec un autre homme, un type plus jeune et moins difficile, mais, s'il est vrai que les artistes sont souvent insupportables, elle savait qu'en m'épousant elle n'allait pas épouser un notaire. Je concevais soudain qu'inconsciemment elle m'en voulait d'avoir survécu à ce cancer qui devait logiquement m'emporter, mais j'étais encore là, bien vivant, alors qu'elle avait planifié sans doute tout autre chose.

J'avais vraiment lutté, j'avais vécu un enfer bien pire que celui que je raconte dans ces pages, je m'étais débattu pour me sortir de là, j'en avais fait la promesse à mon fils, et voilà que Pauline, tout un été, ne m'a pas parlé, ou à peine. Se voir reprocher d'avoir lutté pour survivre, c'était assez difficile à admettre, j'étais anéanti.

Mais j'allais peut-être enfin pouvoir faire cet album de chansons. Grâce au docteur V. qui m'avait évité l'opération destructrice qui m'aurait privé de mes cordes vocales, voilà que je pouvais à nouveau chanter. Jean-Pierre a retrouvé ses oreilles, je téléphone au « Diable »,

surnom qu'on donne depuis longtemps à Dominique Blanc-Francard, mon ami « ingénieux du son », parce que parfois, dans ses manipulations électroniques, il est tout à fait démoniaque, alors que dans la vie c'est un ange.

On fera ce disque et ce sera un très beau disque, mais qui ne trouvera pas son public pour toutes sortes de raisons. J'y ai pourtant rassemblé pratiquement tous mes amis, Charlie Wood bien sûr, Alain et ses enfants, ma belle filleule Vanille, et tant d'autres, dont Françoise Hardy, qui, bien qu'étant vraiment très malade à l'époque, est venue poser sa jolie voix sur trois petits mots : « Un deux trois », la relance d'une valse country. Mais, même si elles sont en trois accords et trois temps, ces chansons restent toujours simples, elles sont l'âme de tout un peuple, en fait la valse country est ce que j'appelle le « blues de l'homme blanc ».

Je sens ma main gauche s'engourdir, c'est le contrecoup de la chimio, me dit Serge. Et c'est irréversible. Je ne sens déjà plus mon petit doigt, ce doigt essentiel quand on joue du folk ou du blues, c'est lui qui pose la note la plus importante d'un accord majeur de *sol*, et qui surtout nous permet de faire des septièmes, ces notes que les jazzmen appellent des *blue notes*. Ma main gauche ne répondra plus dans un mois ou deux, me dit un autre spécialiste, je ne pourrai, me dit-il, plus poser mes doigts sur les cordes avec précision, alors ce sera fini la guitare, mais bon, pour l'instant je peux encore plus ou moins tricher, ça fait cinquante ans que je joue de cet instrument, alors j'arrive à faire comme Django Reinhardt, lui qui avait perdu trois de ses doigts dans l'incendie de sa caravane, j'emploie ceux qui me restent. Chez Django on entend souvent des sonorités atonales, ces accords qui n'en sont pas, mais qui ont ouvert la voie à la guitare du jazz moderne, je joue des accords imparfaits, nouveaux, mais qui me plaisent et qui lui auraient plu à lui aussi.

Puis après quelques mois, par magie, mes doigts me sont revenus, presque aussi mobiles qu'avant, alors, que ce soit pour des doigts qui un temps ne répondent plus, ou pour des choses plus compliquées comme des tumeurs de sept centimètres au fond de la gorge, *never say never*, même quand on vous dit que vous êtes condamné, et ne donnez jamais de prise aux vautours qui se posent au pied des lits.

Alors voilà. Ce soir j'ai sorti ma vieille Gibson Dove, en face de la colline, en face de Ramatuelle, dont les arbres ressemblent à un grand Cézanne, je regarde se coucher le soleil, chantant pour moi tout seul cette chanson de mon ami Alain Souchon :

*La vie ne vaut rien, rien
La vie ne vaut rien
Mais moi quand je tiens, tiens
Mais moi quand je tiens
Là dans ma main éblouie
Les deux petits seins de mon amie
Moi je me dis
Rien ne vaut la vie...*

© *Éditions Gallimard, 2017.*

DAVID McNEIL

Un vautour au pied du lit

« Le lit dans lequel je me réveille n'est pas le mien. Il est bien trop haut, bien trop droit, trop étroit, avec des pieds en tubes de métal peints en gris, en ce gris passe-partout, entre gris souris et ciel de novembre, plus clair que celui des navires de guerre, mais plus foncé que ceux des flanelles à la mode au temps où ces bateaux se faisaient la guerre. Des gens pensent qu'il n'y a qu'un seul gris, il y en a des milliers, et de toutes les nuances. Celui dont je parle est universel : c'est ce gris qui annonce la tristesse, sinon le malheur, ce gris de garde à vue, des casiers de vestiaires et des tables de nuit dans les pensionnats, qui pour moi aujourd'hui est celui d'un lieu que je ne connais pas et sur lequel, ce matin, j'ouvre les yeux. Ce n'est pas celui d'une infirmerie ni d'un dispensaire. Peut-être est-ce celui d'un hôpital ou encore d'un asile, j'ai déjà fait trop de séjours dans de tels endroits, ces endroits étranges où on sent qu'un peu partout traînent des âmes, comme celles que Gogol appelait des "âmes mortes". »

nrf

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LETTRES À MADEMOISELLE BLUMENFELD, roman (L'Arpenteur, Folio n° 2474).

TOUS LES BARS DE ZANZIBAR, récit (Folio n° 2827).

SI JE NE SUIS PAS REVENU DANS TRENTE ANS PRÉVENEZ MON AMBASSADE,
roman.

LA DERNIÈRE PHRASE, roman.

QUELQUES PAS DANS LES PAS D'UN ANGE, récits (Folio n° 4183).

TANGAGE ET ROULIS, roman, prix Le Vaudeville 2006 (Folio n° 4630).

ANGIE OU LES DOUZE MESURES D'UN BLUES, roman (Folio n° 4778).

28 BOULEVARD DES CAPUCINES, récit (Folio n° 5684).

QUATRE MOTS, TROIS DESSINS ET QUELQUES CHANSONS, récit (Hors-série
Littérature).

Cette édition électronique du livre
Un vautour au pied du lit de David McNeil
a été réalisée le 9 mai 2017 par les [Éditions Gallimard](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072731129 - Numéro d'édition : 318884)
Code Sodis : N89564 - ISBN : 9782072731136.
Numéro d'édition : 318885

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.